

EX LIBRIS
W. L. C.
VON DEM BUSSCHE.

nr 318



L'Auteur est Monsieur
de Saint Lambert

vingt 00 fl



LES SAISONS,
POËME.



Saint-Lambert, J. F. de



LES SAISONS,

POÈME.



Puissent mes chants être agréables à l'homme
vertueux & champêtre, & lui rappeler
quelquefois ses devoirs & ses plaisirs.

WIELAND.



A AMSTERDAM.



1769.

LES SAISON
TOME

Il faut mes chers être agréable à l'honneur
venez à changer de lui regarder
conspicue les devoirs de sa place.



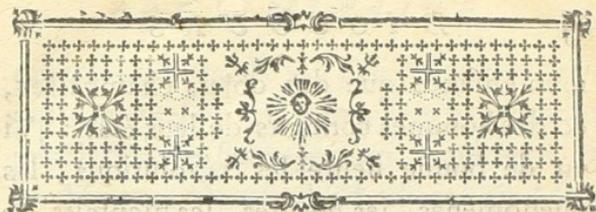
A AMSTERDAM

1765

117,

LES
F
ou
co
ho
qu
ch
ve
fle
j'é
rés
m
pl





DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

JE présente au jugement du Public un ouvrage d'un genre dans lequel les François ne se sont pas encore essayés. Plusieurs hommes de lettres & de goût ont pensé que les détails de la Nature & de la vie champêtre ne pouvoient être rendus en vers françois ; mais j'avois peu fait de réflexions quand je commençai mon Poëme ; j'étois jeune , & ce que ces hommes éclairés jugeoient impossible , ne me parut pas même difficile.

Elevé à la campagne , dans un pays peuplé d'heureux cultivateurs , je n'ai vu dans

mon enfance que des objets champêtres ; & des hommes contents de leur état : j'ai vu de bonne heure les révolutions , les phénomènes , les beautés , les bienfaits de la Nature , & je ne les ai point vus avec indifférence. Ovide , Virgile , Lucrèce , Horace , me charmoient par les tableaux de la campagne qu'ils ont répandus dans leurs ouvrages : j'essayai de les imiter ; les couleurs d'un beau soir , l'éclat & la fraîcheur du matin , le moment d'une récolte abondante , devinrent les sujets de mes vers ; j'étois dans l'âge où on chante ce qu'on aime ; j'avois un plaisir à peindre les objets qui avoient frappé mes sens ; j'avois la passion de peindre : si j'ai pris ma passion pour du talent , c'est un malheur que je partage avec plus d'un artiste , & qui mérite de l'indulgence.

Faire des vers ou en écouter , est un plaisir pour tous les hommes , tant qu'ils

restent sensibles. Il y a peu de jeunes gens qui n'ayent fait des vers ; il n'y a pas de peuplades de Sauvages en Amérique & en Afrique , de peuples barbares en Asie , & de nation policée en Europe qui n'ait sa Poésie & ses Poètes.

Les habitants d'une contrée féconde , sous un climat tempéré , cultivèrent les premiers la Poésie champêtre : Daphnis & Théocrite étoient de Sicile.

Chez ces peuples heureux , dont les occupations étoient douces & tranquilles , les hommes qui étoient nés avec le talent de la Poésie , célébrèrent leur bonheur & leur tranquillité ; en chantant leurs plaisirs , ils parlèrent de la Nature , à qui seule ils les devoient ; contents de leur état , ils en rappellèrent les circonstances ; toutes les intéressoient , & il n'y eut aucun détail de leur vie pastorale qu'ils jugèrent indigne de leurs chants ; ils n'imaginoient pas une

autre Nature que celle de ces campagnes qui suffisoient à leurs besoins ; ils n'imaginoient pas d'autres caractères & d'autres mœurs que celles de ces parents, de ces amis, de ces voisins qui leur étoient chers : leurs peintures étoient naïves comme leurs mœurs ; elles avoient de la vérité, mais de la rusticité ; ils peignoient avec exactitude, avec grace, mais ils peignoient pour eux : leurs Poëmes, qui devoient charmer de simples pasteurs, devoient moins plaire à des peuples polis.

Lorsque plusieurs petites nations sont englouties par une seule ; quand les guerres & le luxe ont succédé au calme & à la simplicité de la vie champêtre ; aussi-tôt que les habitants de la campagne ont été opprimés, & que les agriculteurs n'ont été que des esclaves, leur vie & leurs mœurs ont cessé d'être les objets de la Poësie.

Dans ces beaux siècles, où le génie féconde les arts, polit le luxe, embellit les villes & la société, la campagne est oubliée : ceux qui la chantent ne sont pas écoutés ; trop peu d'hommes s'occupent de la Nature, pour que les Poètes soient tentés de la peindre

Mais dans les siècles de discussion & de raison qui doivent succéder à ceux du génie, quand les plaisirs du luxe sont réduits à leur juste valeur, lorsqu'ils inspirent moins d'enthousiasme parce qu'ils sont mieux connus, on sent davantage le prix de la vie champêtre ; on sçait mieux ce qu'on doit à l'agriculture ; ses occupations sont honorées ; la paix, l'innocence qui les accompagnent sont regrettées.

Des Sybarites ennuyés de leurs vices & de leurs intrigues, aiment à voir l'homme simple & sans artifice, découvrant sa manière de sentir & de penser. Ils aimeroient

les tableaux de la campagne , quand ils n'auroient que le mérite de présenter des objets nouveaux.

C'est dans un tems à peu-près semblable à celui dont je parle , que Virgile a fait ses Eglogues & ses Géorgiques ; la Poésie champêtre est donc cultivée avant que les sociétés se forment en grands peuples , & lorsque ces peuples ont presque usé les plaisirs communs dans les grandes sociétés.

Je sçais que l'Italie n'étoit pas dans l'une ou l'autre de ces situations lorsqu'elle a donné l'Aminte , la Philis de Sciro , le Pastor Fido ; mais ces Poèmes n'ont de champêtre que le nom ; on n'y trouve ni les tableaux de la campagne , ni les mœurs de ses habitans. Dans les Eglogues de Racan , de Segrais & de Fontenelle , on voit que leurs Auteurs ont imité les Anciens & les Italiens , & non pas la Nature.

Dans ce siècle , le simple , l'élégant

l'harmonieux Métafaste & l'Abbé Frugoni, ont fait de petits ouvrages remplis de tableaux de la campagne les plus rians & les plus vrais; en Angleterre, Thomson & Philips ont relevé la Poésie champêtre; en Allemagne, MM. Haller & Gesner lui donnent un éclat qu'elle n'avoit pas eu depuis Virgile.

Elle n'a plus la rusticité qu'elle avoit autrefois; elle n'a pas l'affectation, le précieux, l'esprit faux qu'elle a eu dans les deux siècles précédents. Elle peint la Nature & des mœurs vraies, mais embellies; les Poètes que je viens de nommer, ne fardent pas leurs personnages, mais ils les choisissent; ils ne les déguisent point, mais ils les présentent du côté qui doit plaire. Ils ont fait pour leurs laboureurs & leurs bergers, ce que Racine & M. de Voltaire ont fait pour leurs héros; nous trouvons dans les uns & les autres notre

espèce ennoblie , & jamais exagérée ; ce font des hommes qu'on n'a point vus , mais qu'on peut se flatter de rencontrer ; ils sont tels qu'on les demande , tels qu'ils devroient être & qu'on les espère.

La Poésie champêtre s'est enrichie dans ce siècle d'un genre qui a été inconnu aux Anciens.

La Philosophie a pour ainsi dire agrandi & embelli l'univers ; on peut le regarder avec plus d'enthousiasme que dans les siècles d'ignorance. Le progrès des sciences comprises sous le nom de Physique , l'Astronomie , la Chymie , l'Histoire Naturelle , &c. ont fait connoître le palais du monde , & les hommes qui l'habitent. Depuis que l'homme a trouvé dans la Nature des richesses nouvelles , il a soupçonné qu'il en pouvoit découvrir encore , & il a observé tous les êtres avec une attention curieuse. Des Philosophes élo-

quents ont rendu la Physique une science agréable ; ils en ont répandu les idées, elles font devenues populaires. Le langage de la Philosophie reçu dans le monde, a pu l'être dans la Poésie ; on a pu entreprendre des Poëmes qui demandent une connoissance variée de la Nature, & leurs Auteurs ont pu espérer des Lecteurs. Les Anglois & les Allemands ont créé le genre de la Poésie descriptive ; les Anciens aimoient & chantoient la campagne ; nous admirons & nous chantons la Nature.

Ce genre nouveau a sa poétique qui n'est pas fort étendue ; il a sans doute ses règles, ses principes ; je ne prétends pas les donner, mais qu'il me soit permis de faire quelques réflexions.

Ce genre de Poésie doit, comme tous les autres, se proposer d'émouvoir & de graver dans le cœur & la mémoire des

hommes, des vérités & des sentiments utiles ou agréables.

Le spectacle de la Nature peut donner différentes émosions.

Elle est sublime dans l'immensité des cieux & des mers, dans les vastes déserts, dans l'espace, dans les ténèbres, dans sa force & sa fécondité sans bornes, & dans la multitude infinie des êtres. Elle est sublime dans les grands phénomènes, comme les tremblements de terre, les volcans, les débordements, les tempêtes. Elle est sublime, dès qu'elle peut donner des sensations qui excitent en nous l'étonnement & la crainte.

Elle est grande & belle, lorsqu'elle nous présente un espace étendu, mais que l'imagination peut terminer, de riches plaines, de belles montagnes, un pays varié, cultivé, peuplé, qui nous promet des biens,

la sécurité & le bonheur. Elle est grande & belle , lorsqu'elle nous donne des sensations qui excitent l'admiration & l'amour.

Elle est aimable & riante dans un espace fertile & borné , dans un vallon frais & orné de fleurs , sur un coteau parsemé de différentes sortes de verdure , dans un jardin que le luxe n'a point trop paré ; enfin , dans les lieux où elle nous promet du plaisir , & nous donne d'abord des sensations agréables.

Elle est triste & mélancolique , lorsqu'elle excite en nous peu de sensations & nous donne peu d'idées ; lorsqu'elle nous importune de bruits monotones ; lorsqu'elle est peu variée ; lorsqu'elle nous laisse trop à nous-mêmes ; lorsqu'elle est moins un désert qu'une solitude ; lorsqu'elle ne nous promet ni richesses ni plaisirs.

D'après ces observations , le Poëte peut connoître comment ses descriptions peu-

vent émouvoir, & quelles émotions elles peuvent donner.

Il fera moins des descriptions que des tableaux, & il faut que ces tableaux n'aient qu'un seul caractère. Dans le moment où le Poëte veut peindre, il doit se pénétrer d'un seul sentiment, & composer de manière que toutes les parties & la couleur de son tableau concourent à exciter ce sentiment. Il ne parlera pas du Geai & de la Pie, dans la peinture des concerts agréables du Printems. Il oubliera les querelles grossières des Payfans, lorsqu'il peint les plaisirs d'une moisson.

Il faut faire pour la Nature physique, que nous avons sous nos yeux, ce qu'Homère, le Tasse, nos Poëtes dramatiques ont fait pour la Nature morale; il faut l'agrandir, l'embellir, la rendre intéressante.

Vous agrandirez la Nature, si vous la

montrez de tems en tems dans le moment où elle est sublime; & si votre plan ne vous permet pas de la saisir souvent dans ces moments, jetez à travers vos paysages les idées de l'espace, de l'ordre général, de l'infini, du mouvement ou du silence universel.

Vous embellirez la Nature, si vous rassemblez dans un espace étendu, mais limitée, ses beautés & ses richesses: c'est ce qu'Ovide a fait dans sa description de la vallée de Tempé, Homère dans les jardins d'Alcinoüs, l'Arioste dans l'isle d'Alcine; le Tasse dans l'isle d'Armide, Milton mieux qu'eux tous, dans la description du jardin d'Eden.

Vous rendrez la Nature intéressante, si vous la peignez toujours dans ses rapports avec les êtres sensibles; vous la rendrez intéressante, si dans vos descriptions vous répandez quelques vérités de physique &

de morale, quelques idées qui éclairent les hommes, des principes d'économie, des sentimens honnêtes : vous la rendrez intéressante, si vous ne la peignez jamais sans être rempli vous-mêmes du sentiment qu'elle doit inspirer comme sublime, grande, triste, pauvre, riche, agréable, ou belle.

Il faut ménager des contrastes ; ils feront un plaisir extrême s'ils sont bien placés. Peignez des eaux, une forêt fraîche & sombre, après avoir peint l'excès de la chaleur ; le Lecteur vous suivra volontiers sous vos ombrages ; il sera charmé de se dérober avec vous au feu du soleil brûlant & à l'aridité de la terre. Vos contrastes plairont lorsqu'ils donneront au Lecteur un sentiment nouveau, une sensation nouvelle, dans le moment où il les demandoit.

Les contrastes du riant au beau, du

grand à l'agréable, de l'agréable au mélancolique, ne donnent pas de vives émotions; mais ils plaisent, parce qu'ils répandent de la variété, & il faut en répandre beaucoup dans votre ouvrage.

Le contraste qui fera le plus d'impression, c'est celui du sublime & du terrible, avec le riant & le beau; mais il faut rarement en faire usage: 1°. parce que ce contraste est rare dans la Nature; 2°. parce que l'habitude du sublime en détruit l'effet.

Il ne faut employer ce genre de beautés que pour réveiller de tems en tems la sensibilité du Lecteur; après avoir éprouvé de la crainte, une sorte de peine, de l'étonnement, il se trouvera plus sensible, il recevra plus vivement les impressions agréables.

Je crois qu'au milieu des descriptions, on peut placer quelquefois, mais rare-

ment, des tableaux qui rassembleroient une foule d'images voluptueuses & terribles, qui agiteroient l'ame en sens contraires, & la feroient passer rapidement du plaisir à la douleur : tel seroit le tableau d'une bataille, livrée dans le printems & au milieu d'une plaine enrichie & parée de tous les présents de cette saison.

Une suite de descriptions champêtres lasseroit l'attention du Lecteur le plus amoureux de la campagne ; après avoir parcouru votre galerie de payfages, il demandera des tableaux d'histoire ; il s'ennuira de vous suivre dans vos solitudes ; il voudra voir l'homme, & quelquefois le voir en action.

Il faut donc placer dans les payfages & dans les intervalles, l'homme champêtre, ses mœurs, ses travaux, ses peines & ses plaisirs.

Il n'y faut pas placer de malheureux

payfans ; ils n'intéressent que par leurs malheurs ; ils n'ont pas plus de sentimens que d'idées ; leurs mœurs ne sont pas pures ; la nécessité les force à tromper : ils ont cette fourberie, cette finesse outrée , que la nature donne aux animaux foibles & qu'elle a pourvus de foibles armes ; parlez d'eux , mais ne les mettez que rarement en action , & sur-tout parlez pour eux.

Il y a dans les campagnes de riches laboureurs, des payfans aisés ; ceux-là ont des mœurs. Ce sont, dit Cicéron , des Philosophes auxquels il ne manque que la théorie ; la peinture de leur état & de leurs sentimens doit plaire à l'homme de goût , c'est-à-dire, à l'honnête homme éclairé & sensible.

Il y a un ordre d'hommes dont les Poètes champêtres n'ont jamais parlé : ce sont les Nobles, dont les uns vivent dans

les châteaux, & régissent une Terre, & dont les autres habitent de petites maisons commodes, & cultivent quelques champs. Je suis étonné qu'on ne les ait point mis à la place de ces bergers d'Arcadie, de Sicile, des bords du Lignon; personnages fantastiques, aussi loin de nous que les Sylphes & les Salamandres. M. de Fontenelle, en choisissant les acteurs de ses Eglogues dans la Noblesse, auroit pu leur donner sa délicatesse & son esprit, sans blesser la vraisemblance; ils auroient pu être galants sans être ridicules. Ils seroient intéressants pour les Lecteurs, parce qu'ils sont des hommes plus près d'eux & de leur état.

On peut aujourd'hui donner des vertus & des lumières aux Nobles de la campagne; ils s'éclairent de jour en jour, & n'en sont que plus heureux; le tableau du bonheur dont jouissent ceux d'entre eux qui

ont l'esprit sage, pourroit charmer les
 âmes honnêtes, que blesse dans les villes
 le spectacle des succès du vice. Combien
 d'hommes, & même dans les premières
 classes, n'ont-ils pas senti que les jouis-
 sances de la vanité & des plaisirs fri-
 voles retranchoient à leur liberté, à leur
 repos, & quelquefois à leur vertu? Com-
 bien d'habitants des villes, s'ils voyoient
 le tableau du Gentilhomme champêtre,
 ne se diroient-ils pas, je ne suis pas aussi
 heureux que lui, & je pourrois l'être?

On doit assortir les épisodes aux paysa-
 ges.

Il y a de l'analogie entre nos situa-
 tions, les états de notre âme, & les Sites,
 les phénomènes, les états de la Nature.

Placez un malheureux dans un pays hé-
 rissé de rochers, dans de sombres forêts,
 auprès des torrents, &c; ces horreurs
 feront une impression qui se confondra
 dans celle de la pitié.

Placez de jeunes gens amoureux sous de riants berceaux, sur des fleurs, dans un pays heureux, sous un ciel pur & féreïn, &c. les charmes de la Nature ajouteront au sentiment voluptueux qu'inspirent les tableaux de l'amour.

Il y a d'autres analogies; mais elles se présenteront à tout le monde, & il suffit d'indiquer cette source négligée de beautés nouvelles.

Vous pouvez quelquefois faire contraster la situation du personnage & le lieu de la scène, placer le plaisir au milieu des horreurs, la tristesse dans le jardin des délices, & vous ferez alors de ces tableaux qui agitent l'ame en sens contraire, qui la touchent & la font rêver.

Si la Poésie descriptive doit émouvoir, elle doit instruire.

Il ne suffit pas de répandre dans un Poëme des sentiments honnêtes & des maximes vertueuses. II

Il faut lui donner un but moral; c'est lui donner, à la fois, un mérite & une beauté de plus. Il en aura plus d'unité dans le tout & dans ses parties.

Je n'ai point perdu de vue le dessein d'inspirer à la Noblesse & aux Citoyens riches, l'amour de la campagne & le respect pour la vie champêtre. Aucune de mes digressions, aucun de mes tableaux, ne feront oublier ce but aux Lecteurs.

J'ai fait des Géorgiques pour les hommes chargés de protéger les campagnes, & non pour ceux qui les cultivent: ce n'est point aux Agriculteurs que j'ai parlé, ils ne m'auroient pas entendu. Les charmantes Géorgiques de Virgile, & les Géorgiques plus détaillées de Vanieres, ne peuvent être d'aucun usage aux Payfans. Donner à cet ordre d'hommes des leçons en vers sur leur métier, est un travail inutile; mais il sera utile à jamais d'inf-

pirer à cetix que les loix élèvent au-dessus des cultivateurs, la bienveillance & les égards qu'ils doivent à des citoyens estimables.

Il est utile, sur-tout dans ce moment, d'inspirer aux premières classes des citoyens le goût de la vie champêtre.

Le luxe, les arts des villes, une multitude d'emplois n'enlèvent que trop d'habitants aux campagnes.

La Noblesse ne sent plus assez le prix de la vie libre & innocente des châteaux; on veut des charges, des emplois; *il faut être quelque chose*, disent des hommes qui par eux-mêmes ne seroient rien.

Le Ministre éclairé qui en changeant la forme de notre Militaire, a diminué le nombre des Officiers, a rendu un grand service; il a renvoyé dans les campagnes des hommes qui leur seront utiles.

Peut-être la Noblesse pensera-t-elle enfin,

que dans les moments où elle n'est pas nécessaire à nos Armées, elle peut employer son tems à éclairer ses vassaux, à perfectionner l'Agriculture, & à s'enrichir par des moyens qui enrichissent l'Etat.

Le seul choix de mon sujet a divisé mon Poëme; il y a quatre Saisons, j'ai dû faire quatre Chants. La Nature, au commencement du Printems, est sombre & majestueuse; bientôt elle est aimable & riante. Elle est grande, belle & touchante en Eté; mélancolique en Automne; sublime & terrible en Hiver.

J'ai voulu ne donner à chacun de mes Chants, que le caractère de la Saison que j'avois à peindre; c'étoit m'imposer de ne choisir que des fleurs d'une seule espèce. J'ai cherché quels sentimens la suite des phénomènes inspiroit à l'homme dans les divers moments de l'Année; & j'ai exprimé ces sentimens.

Thomson, dans chacun de ses Chants, voit la Nature sublime & grande; il aime mieux la peindre étonnante qu'aimable: peut-être cela est-il plus aisé. Quand on peint les grands phénomènes & la Nature sublime, tous les mots sont poétiques, & il ne s'en présente pas d'autres. Quand le tableau ne seroit pas achevé, il auroit encore de l'effet. Il est plus difficile d'ennoblir les objets communs, que de peindre les grands objets; & d'animer un paysage, que de décrire de belles horreurs.

Thomson n'étoit pas obligé de ramener souvent son Lecteur au but moral que je me suis proposé; il chantoit la Nature chez un peuple qui la connoît & qui l'aime, & je l'ai chantée chez une Nation qui l'ignore, ou la regarde avec indifférence. Thomson parle à des amants de leur maîtresse; il est sûr de leur

plaire. Je veux inspirer de l'amour pour une belle femme qu'on n'a pas vue, & je montre son portrait. Thomson veut qu'on admire la Nature, & je voudrois la faire aimer.

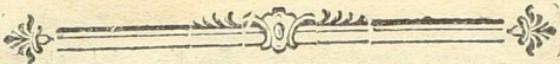
Je me suis imposé de ne peindre que les campagnes de nos climats; si j'avois peint celles des climats étrangers, il auroit fallu enchaîner des descriptions dans des descriptions. J'ai préféré pour épisodes les tableaux des mœurs & quelques actions susceptibles d'intérêt; souvent j'ai fondu mes descriptions dans ces épisodes, de manière qu'elles en sont une partie essentielle. Souvent je les ai abrégées pour donner place à quelques-uns de ces vers simples qu'on aime à répéter dans les différentes circonstances de la vie.

J'ai regretté de ne pouvoir faire passer dans mon ouvrage, les beautés que Thomson a prodiguées dans le sien. Les desseins de nos Poëmes n'étoient pas les mêmes, &

la différence du plan doit entraîner celle des détails. Lorsque nous avons peint les mêmes objets, ce n'est pas dans les mêmes proportions; & lorsque nos tableaux se ressemblent par le dessein, ils ne peuvent avoir la même couleur.

Il y a cinq ou six ans que j'ai achevé cet ouvrage, & je l'aurois donné plutôt si j'en avois été content. Depuis que je me suis déterminé à le rendre public, je l'ai retouché avec beaucoup de soin; & je le retoucherois peut-être encore si j'étois plus sûr qu'il y a de véritables beautés. C'est au Public à me l'apprendre: c'est de lui que j'apprendrai les corrections que je dois faire. Je recevrai les critiques avec reconnoissance; si l'ouvrage n'est que médiocre, elles me feront inutiles; mais si l'ouvrage est bon, elles serviront à le rendre meilleur.

ARGUMENT.



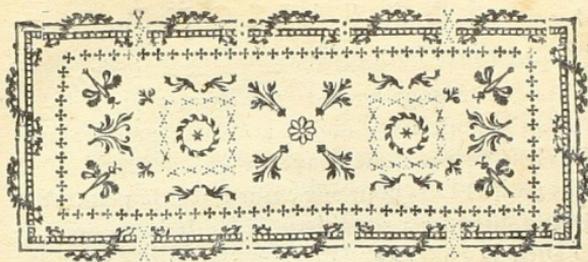
ARGUMENT.

EXPOSITION du Poëme. Invocation. Dédicace du Printems. Tableau de cette Saison dans les premiers moments. Retour des Oiseaux. Commencement & progrès de la verdure qui s'étend du Tropicque au Pôle. L'activité que le Printems rend à nos ames. Premiers effets du Printems sur les animaux, Les fleurs. Foule de sensations délicieuses ; elles suffiroient dans ce moment au bonheur de l'homme. Pluie de Mai. Tableau de la campagne après cette pluie. L'espérance est un sentiment attaché au retour du Printems ; on ne l'éprouve pas dans les Jardins parés. La variété, attribut du Printems, qu'on ne lui trouve pas dans

A

*les Jardins symétriques. Jardin , à la fois
utile & agréable. Le Printems rend la santé.
Tableau d'une belle matinée vue dans la
convalescence. Le Printems dans sa perfec-
tion. L'empire de l'Amour sur les animaux
& sur l'homme. Plusieurs des productions
de la terre approchent de leur maturité.*





LES SAISONS.

LE PRINTEMS.

JE chante les Saisons, & la marche féconde
Du globe lumineux qui les dispense au monde ;
Du Dieu qui le conduit j'annonce la bonté ;
Il prépare au Printems les trésors de l'Été ;
L'Automne les enlève aux campagnes fertiles ,
Et l'Hiver en tribut les reçoit dans nos villes.

O Toi, qui de l'espace as peuplé les déserts ,
Et de soleils sans nombre éclairas l'Univers ,
Qui diriges la course éternelle & rapide
Des mondes emportés dans les plaines du vuide ,
Arbitre des destins, maître des éléments ;
Toi dont la volonté créa l'ordre & le tems ,

Tu prodiguas tes dons sur ce globe d'argile,
 Et ta bonté pour nous décora notre asyle :
 Mais l'homme a négligé les présents de tes mains ;
 Je viens de leur richesse avertir les humains ,
 Des plaisirs faits pour eux , leur tracer la peinture ,
 Leur apprendre à connoître , à sentir la nature .
 O Dieu de l'univers , Dieu que j'ose implorer ,
 Accepte mon hommage , & daigne m'éclairer .

Et toi , qui m'as choisi pour embellir ma vie ,
 Doux repos de mon cœur , aimable & tendre amie ,
 Toi qui sçais de nos champs admirer les beautés ,
 Dérobe-toi , Doris , au luxe des cités ,
 Aux arts dont tu jouis , au monde où tu sçais plaire ;
 Le Printems te rappelle au vallon solitaire ;
 Heureux si près de toi , je chante à son retour
 Ses dons & ses plaisirs , la campagne & l'amour !

L'homme s'éveille encor à la voix des tempêtes ,
 Mais ce sombre ouragan qui mugit sur nos têtes
 Traversa du midi les sables & les mers ;
 Les feux & les vapeurs qu'il répand dans les airs ,
 S'assemblent dans leur course , & forment ces nuages
 Dont les flots tempérés inondent nos rivages ;
 Sur les côteaux blanchis , & sur les champs glacés
 Ils fondent , en tombant , les frimats entassés .
 J'entends déjà des monts les neiges écoulées
 En torrents orageux rouler dans les vallées .
 Les fleuves déchaînés , sortent de leurs canaux ,
 Ils brisent les glaçons qui flottent sur leurs eaux .

LES SAISONS. 3

Neptune a soulevé ses plaines turbulentes,
 La Mer tombe & bondit sur ses rives tremblantes;
 Elle remonte & gronde, & ses coups redoublés
 Font retentir l'abyme & les monts ébranlés.
 Sous un ciel ténébreux Borée & le Zéphire
 Des airs qu'ils ont troublés se disputoient l'empire,
 Et des champs dévastés les tristes habitans
 Les yeux levés au ciel demandoient le Printems.
 Mais les sombres vapeurs qui retardent l'Aurore
 S'entrouvrent aux rayons du Soleil qui les dore;
 L'astre victorieux perce le voile obscur
 Qui nous cachoit son disque & le céleste azur;
 Il se peint sur les mers, il enflamme les nues;
 Les groupes variés de ces eaux suspendues,
 Dispersés par les vents, entassés dans les cieus,
 Y forment au hasard un cahos radieux.

A peine ce beau jour succède à l'ombre humide,
 Le berger vigilant, l'agriculteur avide
 De la nature oisive observent le réveil,
 Et loin de leurs foyers vont jouir du Soleil.
 L'un voit en souriant ces prés, ce pâturage,
 Où bondiront encor les troupeaux du village;
 L'autre s'arrête, & pense auprès de ces guérets
 Où sa main déposa les trésors de Cérés.

Déjà Progné revient, & cherche à reconnoître
 Le toit qu'elle habita, les murs qui l'ont vu naître;
 Le peuple ailé des bois s'essayant dans les airs
 D'un vol timide encor rase les champs déserts;

* A iij

5 LES SAISONS.

Il s'anime, il s'égayé, & d'une aile hardie
Il s'é lance, en chantant, vers l'astre de la vie.

Et toi, brillant Soleil, de climats en climats
Tu poursuis vers le nord la nuit & les frimats;
Tu répands devant toi l'émail de la verdure:
En précédant ta route il couvre la nature,
Et des bords du Niger, des monts audacieux
Où le Nil a caché sa source dans les cieus,
Tu l'étends par degrés de contrée en contrée
Jusqu'aux antres voisins de l'onde hyperborée.
En tapis d'émeraude, il borde les ruisseaux,
Il monte des vallons aux sommets des côteaux.
Cet émail qui rassemble & la lumière & l'ombre,
Paroît à son retour plus profond & plus sombre;
Il charme les regards, il repose les yeux
Que fatigue au Printems l'éclat nouveau des cieus.
Soleil, dans nos forêts ta chaleur plus active
Redonne un libre cours à la sève captive;
Ce rapide torrent, gêné dans ses canaux,
Ouvre, pour s'échapper, l'écorce des rameaux;
Du bouton déployé fait sortir le feuillage,
L'élève & le répand sur l'arbre qu'il ombrage.
Le chevreuil plus tranquille est caché dans les bois:
Je ne vois plus l'oiseau dont j'écoute la voix.

O forêts, ô vallons, champs heureux & fertiles,
Quels charmes le Printems va rendre à vos asyles!
O de quel mouvement je me sens agité,
Quand je reviens à vous du sein de la cité!

Je crois rentrer au port après un long orage ,
Et suis prêt quelquefois d'embrasser le rivage ;
Vous chassez mes ennuis , vous charmez la langueur
Dont la ville & l'Hiver ont accablé mon cœur.
Je sens renaître en moi la joie & l'espérance ,
Et ce doux sentiment d'une heureuse existence
Que ce monde frivole où j'étois entraîné ,
Et son luxe & ses arts ne m'avoient point donné.
Tout me rit , tout me plaît dans ce séjour champêtre ;
C'est-là qu'on est heureux sans trop penser à l'être.
Je n'y jouis pas seul ; le retour du Printems
Vient d'inspirer la joie aux citoyens des champs ;
Les entends-tu , Doris , bénir leur destinée ,
Et saluer en cœur l'aurore de l'année ?
Vois-tu l'activité , l'espoir de son bonheur
Eclater dans les yeux du jeune agriculteur ?
Content de voir finir les jours de l'indolence ,
Il veut par le travail mériter l'abondance ;
Il se plaît dans sa peine , il craint la pauvreté ,
Mais il craint plus encor la triste oisiveté.
Tandis que sous un dais la mollesse assoupie
Traîne les longs moments d'une inutile vie ,
Il dompte , en se jouant , ce taureau menaçant
Qui résiste avec crainte , & cède en mugissant ;
Et le soc enfoncé dans un terrain docile ,
Sous ses robustes mains ouvre un sillon facile.
Le chant gai de l'oiseau qui monte au haut des airs
Pour donner aux oiseaux le signal des concerts ,

LES SAISONS.

Dès que le jour naissant dans l'ombre s'infinue,
L'avertit que Cérés l'appelle à sa charue;
Il va semer ces grains si chers aux animaux,
Compagnons éternels de ses nobles travaux;
La herse, en les couvrant sous la glebe amollie,
Assure le dépôt qu'à la terre il confie.

Ce soleil qui s'élève & prolonge le jour,
Va réveiller les sens & ramener l'amour.
Il donne aux animaux plus d'ame & d'énergie,
Il ajoute à l'instinct, il augmente la vie.

Déjà le Rossignol chante au peuple des bois;
Il fait précipiter & ralentir sa voix;
Ses accens variés sont suivis d'un silence
Qu'interrompt avec grace une juste cadence;
Immobile sous l'arbre où l'oiseau s'est placé,
Souvent j'écoute encor quand le chant a cessé.

Le côteau se parfume, & la brebis charmée
Goûte du serpolet la sève ranimée;
Les suc's spiritueux du nouvel aliment
Lui rendent la gaieté, l'ame & le mouvement:
Je la vois qui bondir sous la garde fidelle
Du chien qui la rassure en grondant autour d'elle.
La naïve bergère assise au coin d'un bois,
Et roulant le fuseau qui tourne sous ses doigts,
Porte souvent les yeux sur sa brebis chérie
Qu'un béliet obstiné poursuit dans la prairie.

Mais le Printems, Doris, de moment en moment
Apporte à la nature un nouvel ornement;

Tandis que tes regards erroient sur ces campagnes,
 Le pampre a reverdi sur le front des montagnes.
 Tu vantois la fraîcheur, & l'éclat des gazons;
 Et le bled qui s'élève a caché les fillons.
 Hélas! ce beau Printems, ces fillons si fertiles
 Ont prodigué la sève aux végétaux stériles!

O Cérès, ce froment dont ta main couronna
 Les bords de l'Aréthuse & les vallons d'Enna,
 Prêt d'être enseveli sous la plante étrangère
 Demande au laboureur un secours nécessaire;
 Il voudroit délivrer le froment opprimé,
 Et par d'autres emplois son tems est consumé:
 Il consulte au matin sa compagne fidelle,
 Elle assemble aussi-tôt ses enfans auprès d'elle;
 L'aîné le fer en main va devancer ses pas,
 Le plus jeune sourit emporté dans ses bras,
 Ils partent pleins de joie, ils vont loin du village
 Retrancher aux fillons leur inutile herbage.
 L'enfant laborieux, mais novice en son art,
 Suit sa mere en aveugle, & l'imité au hasard;
 Et le fer que conduit sa main mal assurée,
 Blesse la jeune plante à Cérès consacrée;
 Il voit autour de lui ses frères empressés
 Rassembler en monceaux les cailloux dispersés.
 Chacun dans ce moment croit sortir de l'enfance,
 Chacun de son travail relève l'importance;
 La mere d'un souris flatte leur vanité,
 Applaudit à leur zèle, excite leur gaieté,

* A v

Et d'un œil satisfait les voit sur la verdure
S'agiter, se jouer, croître avec la nature.

O vertueuse mere, & vous jeunes enfants ;
Suspendez vos travaux & vos jeux innocents ;
Voyez ces prés, ces champs, l'astre de la lumière
Qui sur un monde heureux prolonge sa carrière ?
Des tapis de verdure il fait sortir les fleurs ,
Il fait monter au ciel des nuages d'odeurs ;
Déjà sur le rempart qui défend la prairie
La rose est en bouton, l'aube-épine est fleurie.
La simple marguerite étale ses beautés,
Son cercle émaillé d'or, ses rayons argentés :
L'odorant primevere élève sur la plaine
Ses grappes d'un or pâle, & sa tige incertaine.
Heureux ! cent fois heureux l'habitant des hameaux ;
Qui dort, s'éveille & chante à l'ombre des berceaux !
Et suspend les baisers qu'il donne à sa compagne
Pour lui faire admirer l'éclat de la campagne !

Il ne franchira point le vaste sein des mers
Pour chercher le bonheur dans un autre univers ;
Partez, allez braver l'élément infidèle,
Vous, qu'aux portes du jour le commerce rappelle ;
L'océan solitaire attendoit vos vaisseaux,
Des flots moins élevés retombent sur les flots,
Le soleil du printems calme les vents & l'onde :
Voyez des champs d'Olinde aux rives de Golconde ;
Cueillez dans l'Yemen ce fruit délicieux
Dont les sels irritants, les suc's spiritueux,

LES SAISONS.

Des chaînes du sommeil délivrent la pensée :
 Du brûlant équateur à la zone glacée ,
 Chez le Nègre indolent , au Sauvage Iroquois ,
 Allez porter nos arts , notre esprit & nos loix .

Ah ! ne leur portez plus la mort ou l'esclavage ;
 Policez le Barbare , éclairez le Sauvage ,
 Et que l'heureux lien des besoins mutuels
 D'un hémisphère à l'autre unisse les mortels .
 Moi , tranquille & content , sous un dais de verdure
 Je jouis des beaux jours , & chante la nature .

Fleurs naîsez sous mes yeux dans ces vastes guérets ;
 Couronnez les vergers , égayez les forêts ;
 Réjouissez les sens , & parez la jeunesse ,
 En donnant la beauté , promettez la richesse ;
 Que l'émail des côteaux , des vallons , des Jardins
 Annonce au laboureur , où les fruits ou les grains .
 Champs azurés des airs , dans vos plaines liquides
 Recevez les vents frais , & les vapeurs humides ;
 Tempère , astre du jour , le feu de tes rayons ,
 Ne brûle pas ces bords que tu rendis féconds ;
 Sans dissiper leurs eaux échauffe les nuages ,
 Et que la douce ondée arrose nos rivages .

Ah ! Doris , c'est alors qu'il faut voir le Printems !
 Hâtons-nous , quittons tout ; les vieillards , les enfants ,
 Pour voir tomber des cieux la vapeur printaniere
 Sont déjà rassemblés au seuil de leur chaumiere .
 Hélas ! ils ont tremblé que l'excès des chaleurs
 Ne consumât les fruits desséchés sous les fleurs ,

SES SAISONS.

Ne flétrit dans les prés l'herbe qui vient de naître,
 Et ne retint caché l'épi qui va paroître.
 Mais, enfin, ils ont vu le disque du soleil
 Sortir moins radieux de l'orient vermeil;
 Il étoit ombragé d'une vapeur légère
 Qui, sans troubler les airs, a voilé l'hémisphère.
 Le feuillage du saule est à peine agité,
 Les êtres animés conservent leur gaieté;
 Ce nuage qui monte & s'étend sur nos têtes,
 Ne leur fait point prévoir la foudre & les tempêtes.
 Les troupeaux sans effroi s'écartent des hameaux.
 Les oiseaux voltigeants de rameaux en rameaux,
 D'une huile impénétrable humectant leur plumage,
 A peine ont suspendu leur vol & leur ramage.

Le fermier inquiet, tantôt porte les yeux
 Sur les côteaux jaunis, & tantôt vers les cieux.
 La nue enfin s'abaisse, & sur les champs paisibles
 Le fluide s'écoule en gouttes insensibles;
 On ne voit point les flots de sa chute ébranlés,
 Ni leur sein sillonné de cercles redoublés;
 A peine l'entend-on dans le bois solitaire
 Tomber de feuille en feuille & couler sur la terre.
 Au sein des végétaux la fertile vapeur
 Dépose jusqu'au soir la vie & la fraîcheur.

Alors, l'astre du jour s'entrouvrant des passages
 Sème de pourpre & d'or le contour des nuages;
 La campagne étincelle, un cercle radieux
 Tracé dans l'air humide unit la terre aux cieux.

Ces nuages légers où brilloit la lumière
 Suivent le globe ardent qui finit sa carrière.

La nuit, qui sur son char s'élève au firmament,
 Amène le repos, suspend le mouvement,
 Et le bruit foible & doux du zéphyr & de l'onde
 Se fait entendre seul dans ce calme du monde.

Ce murmure assoupit les sens du laboureur;
 Les spectacles du jour ont réjoui son cœur;
 Il a vu sur ses champs descendre l'abondance.
 Aimable illusion, songes de l'espérance,
 Rendez-lui les plaisirs qu'interrompt son sommeil,
 Il est sûr d'en jouir au moment du réveil.

Quel éclat! quels parfums! quels changements rapides!
 L'épi s'est élancé de ses tuyaux humides!
 Le verger est en fleurs, & les arbres féconds
 Opposent leur émail à l'émail des gazons,
 Leurs cimes à travers la blancheur la plus pure
 Laisent de leur feuillage échapper la verdure.

O que l'homme est heureux! qu'il doit être content
 Des beautés qu'il découvre & des biens qu'il attend!
 Le fermier étonné parcourt le paysage,
 Des trésors qu'il prévoit il médite l'usage,
 Et possesseur des biens qu'il espère obtenir,
 Enchanté du présent, il hâte l'avenir.

L'espérance, ô Doris, descend sur ces campagnes,
 Entre dans ces vergers, vole sur ces montagnes,
 L'espérance revient aux beaux jours du Printems
 Intéresser notre ame au spectacle des champs;

De raisins & d'épis sa tête est couronnée ,
Elle montre de loin les bienfaits de l'année ,
Promet à tout mortel le prix de ses travaux ,
Le plaisir au jeune homme , au vieillard le repos.

O soutien de la vie ! ô charme de notre être !
Je viens vous retrouver dans ce vallon champêtre :
En vain je vous cherchois dans ces tristes jardins
Où de vases brillants on chargea cent gradins ,
Où languit enchaîné dans sa prison de verre
Le stérile habitant d'une rive étrangère.
Qu'attendre , qu'espérer d'un théâtre de fleurs ?
La tulippe orgueilleuse étalant ses couleurs ,
Le narcisse courbé sur sa tige flottante
Et qui semble chercher son image inconstante ,
L'hyacinthe azuré qui ne vit qu'un moment ,
Des regrets d'Apollon fragile monument ,
Ne valent pas pour moi les fleurs d'un champ fertile :
Le beau ne plaît qu'un jour , si le beau n'est utile.
Aux pieds de ces tilleuls , sous ces vastes ormeaux ,
Dont jamais aucun fruit n'a chargé les rameaux ,
J'ai regretté souvent ces vergers où Pomone
M'annonçoit au Printems les bienfaits de l'Automne ;
J'ai regretté la treille , & les pampres touffus
Dont la fleur me promet le nectar de Bacchus.
Le dirai-je , Doris , dans ces longues allées ,
Semblables l'une à l'autre , exactement sablées ,
Dans ces murs , ces lambris , dont j'étois entouré ,
Mon esprit inquiet se trouvoit resserré :

Ils bornent à la fois l'espérance & la vue ;
 J'y regrette des champs la sauvage étendue ;
 Je m'y sens un besoin d'errer en liberté,
 Il me faut plus d'espace & de variété.
 La nature au Printems belle , riche , féconde ;
 Varie à chaque instant le théâtre du monde ,
 Et nous , dans nos enclôs stérilement ornés ,
 Nous la bornons sans cesse à nos desseins bornés ;
 Là j'admire un moment l'ordre & la symétrie ,
 Et ce plaisir d'un jour est l'ennui de la vie.

Oh ! que j'aime bien mieux ce modeste jardin
 Où l'art en se cachant fécondoit le terrain ,
 Où , parmi tous les biens , le luxe & la parure
 Sembloient un don de plus , un jeu de la nature.
 Deux terres opposés y formoient un vallon
 Où mûrissoit la figue à côté du melon ;
 De leurs humbles sommets sortoit l'eau pure & vive
 Qui baignoit les jardins , conduite & non captive :
 Elle alloit en ruisseau rafraîchir le verger ,
 Et s'étendre en bassin au fond du potager.
 Là , sur des arbres nains , la pomme & la groseille
 Couronnoient la laitue , ou tomboient sur l'oseille ;
 La pêche & le muscat tapissoient les côteaux ;
 Les regards du soleil , les abris & les eaux
 Fécondoient à l'envi ce lieu simple & champêtre ;
 Sa richesse étonnoit l'œil même de son maître ;
 Raymond y recevoit le tribut des cités ;
 Et ses mets abondants n'étoient point achetés.

*

Mais le fils de Raymond , Lindor aime Glicère ;
 Lindor sème de fleurs les jardins de son père ;
 Il élève en lambris la rose & le muguet :
 On voit sur les gazons la jônquille & l'œillet.
 Il va porter des fleurs à la beauté qu'il aime ;
 Bientôt chez son amant elle en cueille elle-même :
 Il donne à son jardin mille ornemens nouveaux.
 Il fait monter , tomber , & serpenter les eaux ;
 Il oppose un verd sombre à la tendre verdure ;
 Lindor plaît à Glicère ; un baiser l'en assure ,
 Tous deux craignent alors des témoins indiscrets ;
 Il fallut des berceaux , des asyles secrets ;
 Là , des arbres voisins unissent leur branchage ;
 Ici , le pampre verd étendit son feuillage :
 Une isle s'éleva du centre du bassin ,
 Un bosquet d'arbrisseaux environna son sein ;
 Le souple coudrier , & le jasmin flexible
 Y formoient de concert une alcove paisible ,
 Raymond , loin de blâmer cet heureux changement ;
 Dans son jardin plus gai , travailloit plus gaiement ;
 Glicère y vient sans cesse , elle y conduit son père :
 Les vieillards sourioient à Lindor , à Glicère ;
 Souvent sous des berceaux ils trouvoient leurs enfans :
 Ce spectacle agréable égayoit leurs vieux ans ,
 Et leur sang rallumé dans leurs veines glacées
 Leur rendoit l'espérance , & de jeunes pensées.
 La nature au Printems prodigue à nos jardins ,
 Des végétaux sans nombre , aliments des humains ;

Chez Cérès & Bacchus, il faut l'attendre encore ;
Mais l'homme environné des dons brillans de Flore ,
Du concert des oiseaux , de parfums ravissans ,
Livre son ame heureuse aux voluptés des sens.

Respectez son bonheur , ô maîtres de la terre ,
Hélas ! j'ai vu souvent le démon de la guerre
S'élançer des enfers , quand Flore & les zéphirs ,
Et les chantres ailés , rappelloient les plaisirs ;
Le monstre , l'œil ardent & l'aîle ensanglantée ,
Parcouroit en criant la terre épouvantée ;
Aux accens répétés de son horrible voix
Cessent les doux concerts des vergers & des bois :
Ses esclaves cruels , ministres de sa rage ,
Couvrent les champs en fleurs de sang & de carnage ;
Dans les rians séjours des plaisirs les plus doux
Ils lancent le tonnerre , & tombent sous ses coups ;
Un tourbillon de feu , de flèches enflammées
Vole , s'élève , roule , & voile les armées.
Le plaisir de détruire enivre les vainqueurs ;
Au cri de la nature il a fermé les cœurs ;
Sur les toits des hameaux qu'il embrase avec joie ,
L'un suit d'un œil content le feu qui se déploie ,
L'autre au sein de leur mère égorge des enfans
Qui la pressent encor de leurs bras expirans
O féroces humains ! ô honte ! ô barbarie !
Mais le dieu des mortels a calmé leur furie ;
Des peuples éclairés & polis par les arts
Ne vont plus s'immoler sous les drapeaux de Mars ;

Les clairons, les tambours, n'éveillent plus l'Aurore;
 Le sang n'inonde plus la fleur qui vient d'éclorre,
 Et des champs respectés les heureux habitants,
 Y jouissent en paix des charmes du Printems.

Cette aimable saison, ses feux, sa force active
 Rappellent dans nos seins la santé fugitive;
 Jadis j'ai vu mes jours s'avancer vers leur fin,
 Un art souvent funeste, & toujours incertain,
 Alloit détruire en moi la nature affoiblie;
 Le retour du Printems me rendit à la vie;
 Je me sentis renaître & bientôt sans effort,
 Soulevé sur ce lit d'où s'écartoit la mort,
 Je regardai ce ciel, dont la douce influence
 Ranimoit mes ressorts & mon intelligence.
 Soleil, tu me rendis la pensée & des sens;
 Tu semblois pour moi seul ramener le Printems;
 Les oiseaux, les zéphyrs, la campagne embellie,
 Tout me félicitoit du retour à la vie;
 Il sembloit qu'à la mort j'arrachois ces objets
 Que j'avois craint long tems de perdre pour jamais.
 O que l'ame jouit dans la convalescence!
 Je ne pouvois rien voir avec indifférence;
 Mes yeux étoient frappés d'un papillon nouveau:
 Ainsi que moi, disois-je, il sort de son tombeau;
 De sa cendre féconde, il tire un nouvel être;
 La nature à tous deux nous permit de renaître.
 Sur la fleur du tilleul, sur la rose ou le thim
 Si je voyois l'abeille enlever son butin;

Elle revient, disois-je, errer sur ce rivage,
 Après avoir languï dans un long esclavage;
 Et moi, je viens m'unir à tant d'êtres divers,
 Et reprendre ma place en ce vaste univers.
 J'allois me pénétrer des rayons de l'Aurore;
 J'allois jouir du jour avant qu'il pût éclore;
 J'étois pressé de voir, pressé de me livrer
 Au plaisir de sentir, de vivre & d'admirer.
 Je tressaillois, Doris, au moment où ma vue
 Pénétrant par degrés dans la sombre étendue
 Démêloit les couleurs, & distinguoit les lieux:
 Les objets confondus s'arrangeoient sous mes yeux;
 D'abord des monts altiers la surface éclairée
 Se présentoit de loin de vapeurs entourée;
 Un faisceau de rayons détaché du soleil
 Couloit rapidement sur l'horison vermeil,
 Et l'astre lumineux s'élançant des montagnes,
 Jettoit ses rezeaux d'or sur les vertes campagnes:
 Je voyois s'élever ces nuages légers
 Qui couvrent les vallons sous leurs flots passagers,
 Le soleil les changer en vapeur insensible,
 Et remplir de splendeur un ciel pur & paisible.
 J'admirois l'émail frais, l'éclat brillant des fleurs,
 La rosée & l'aurore animoient leurs couleurs;
 Les rayons se jouoient dans ces perles liquides
 Que rassemble la nuit sur les gazons humides;
 Les vents qui murmuroient dans les arbres voisins
 M'apportoient les parfums des champs & des jardins;

Ils enchantent les sens , & l'ame en est ravie ;
 On croit sentir la sève & respirer la vie.
 J'entendis tout-à-coup un mélange de voix
 Résonner dans la plaine , éclater dans les bois ;
 Les êtres pour jouir reprenoient l'existence ;
 Pour célébrer leur joie ils sortoient du silence ;
 Le jeune agriculteur chantoit , le soc en main ,
 Sa maîtresse & son Dieu , les beautés du matin ;
 Le berger reprenoit les chalumeaux antiques ;
 La pauvreté contente entonnoit des cantiques ;
 La bête brebis , le taureau mugissant ,
 Vers les monts émaillés couroient en bondissant ;
 Les oiseaux deux à deux , errants dans les bocages ,
 Remplissoient de chants gais les voûtes des ombrages
 Et sur les jeunes fleurs qu'agitoit le zéphyr
 L'insecte en bourdonnant murmuroit son plaisir.

O combien ces concerts de la saison nouvelle ,
 Ce tumulte , ces cris , la joie universelle ,
 Embellissoient pour moi l'Aurore & le Printems !
 J'associais mon cœur à tous les cœurs contents ;
 Je m'égalais , Doris , à cet Etre suprême ,
 Heureux par le bonheur de tant d'êtres qu'il aime ;
 Il jouit dans nos cœurs , c'est là sa volupté ;
 Il jette dans l'espace un regard de bonté ,
 Et parcourt d'un coup d'œil ces campagnes profondes ,
 Pour y voir le plaisir animer tous les mondes.

Ah ! c'est ici , Doris , qu'il doit fixer les yeux.
 Vois , admire , jouis.... ô jours délicieux !

Le Printems dans sa gloire embellit tous les êtres ;
Animaux , végétaux , tout dans ces lieux champêtres
Arrive en ce moment au jour de sa beauté.
L'éclat de l'univers ne peut être augmenté.
Ce ciel tranquille & pur qu'argente la lumière
Réfléchit sa clarté sur la nature entière ;
Tu la vois ondoyer sur le poil des taureaux ,
Donner un nouveau lustre à l'émail des oiseaux ,
Se mouvoir dans les airs dont le crystal vacille ,
Et jeter sur les champs une splendeur mobile.
Regarde ces côreaux l'un à l'autre enchaînés ,
Et ces riches vallons de pampres couronnés ;
Vois dans ces champs , ces bois la nature affranchie
Se livrer librement à sa noble énergie ,
Sémer autour de toi ses bienfaits au hasard ,
Et son luxe échapper aux entraves de l'art.
Regarde cette plaine , & riante & féconde ,
Qui semble un autre Eden & le jardin du monde.
Là , Bacchus a cédé la campagne à Cérès ,
Et Vertumne & Pomone ombragent ses guérets ,
Vois ces arbres en fleurs , de leur cime agitée
Verser sur les sillons une pluie argentée ,
Les rubis du pavot qu'emportent les zéphyr ;
Et le bluet flottant inclinant ses saphyr :
Vois-tu ces églantiers , ils dessinent la route
Du ruisseau qui serpente égaré sous leur voûte ?
Vois le flambeau des cieux , les champs & les côreaux
Prendre du mouvement , & trembler dans les eaux.

*

Que ces eaux , ce vent frais , ce soleil sans nuage ,
Donnent de vie & d'ame à ce beau paysage !
Quel contraste charmant du verd de ces gazons
Au verd de la forêt , à celui des moissons !
Qu'il est doux d'admirer les détails & l'ensemble
Des biens & des beautés que le Printems rassemble !

Amour , c'est pour toi seul qu'il ornoit l'univers ;
Viens remplir de tes feux l'air , la terre & les mers.
Principe de la vie , ame & ressort du monde ,
Des graces , des plaisirs source aimable & féconde !
Toi , qui dans tous nos sens répands la volupté ,
Dès que la force en nous s'unit à la beauté ,
Toi qui subjugues tout , toi qui rends tout sensible ,
Puissance universelle , ou charmante ou terrible ,
Vainqueur des foibles loix , & des dogmes trompeurs ,
Que les vains préjugés t'opposent dans nos cœurs !
Toi qui seul remplis l'ame , & fais sentir la vie ,
Consolateur des maux dont elle est poursuivie ,
Rends heureux l'univers , qu'il aime & c'est assez.
Enflammes , réunis les êtres dispersés ;
Par l'excès des plaisirs fais sentir ta puissance ;
La nature est enfin digne de ta présence.
Jeune , riante & belle ; elle attend tes faveurs ,
Ton trône est préparé sous des berceaux de fleurs ,
Des chants multipliés dans les airs se confondent ,
Et volent des côteaux aux vallons qui répondent :
Je vois les animaux l'un vers l'autre accourir ,
S'approcher , s'éviter , se combattre & s'unir ,

Ils semblent inspirés par une ame nouvelle,
Et le feu du plaisir dans leurs yeux étincelle.

Le coursier indocile, inquiet, agité,
Echappe en bondissant au frein qui l'a dompté;
Du haut de la colline il porte au loin la vue,
Il cherche un seul objet dans la vaste étendue.

La genisse mugit de vallons en vallons,
Et le taureau fougeux suit ses pas vagabonds.
Par les sons étouffés d'un lugubre murmure
Il révèle aux échos le tourment qu'il endure.

La bergère effrayée entend les loups cruels
Annoncer en hurlant leurs plaisirs mutuels.
Amour, tu sçais dompter l'instinct le plus sauvage:
Le tyran des déserts entouré de carnage,
Dans les sables brûlans, au fond des antres sourds,
Exprime en rugissant ses féroces amours.
A ses horribles feux sa compagne sensible,
Lui répond par un cri lamentable & terrible;
Leur long rugissement rétentit dans les airs,
Et trouble dans la nuit le calme des déserts.
Enfin le couple affreux s'unit dans l'ombre obscure,
Et semble en jouissant menacer la nature.

Le tigre à tes faveurs a long-tems résisté,
Il sembloit à regret sentir la volupté;
Au plus doux des plaisirs mêlant sa barbarie,
Il caresse en grondant son amante en furie.
Pleins de rage & d'amour les monstres forcenés
Calment sans s'adoucir leurs besoins effrénés,

Mais pourquoi nous tracer ces funestes images ?
 Tandis que sous nos yeux , au fond de ces bocages ,
 Sur ces dômes d'azur , au bord de ces ruisseaux ,
 Des sentiments si doux animoient ces oiseaux.
 Voyez-les s'empreser autour de leurs amantes ,
 Et les yeux enflammés , les ailes frémissantes ,
 Par des soins , par des chants , demander du retour ,
 Inspirer le plaisir , & mériter l'amour.

Voyez sur ce donjon la colombe amoureuse
 A son amant aimé se montrer dédaigneuse ;
 Il cherche à se parer des couleurs de son sein ,
 Et change en s'agitant leur émail incertain :
 Le dédain l'éloignoit , un coup d'œil le rappelle ;
 D'un air timide & tendre il revient auprès d'elle ;
 Mais l'accueil qu'il reçoit le rend audacieux ;
 Le plaisir & l'amour éclatent dans leurs yeux ;
 Et le bec entr'ouvert , les ailes étendues ,
 Ils confondent enfin leurs ames éperdues.

Le moineau plus ardent , & moins voluptueux
 Vole avec confiance à l'objet de ses feux ;
 Avide , impatient , il presse , il sollicite ,
 D'un moment de rigueur , il s'indigne , il s'irrite ;
 Le délai le consume , & l'instant des plaisirs
 N'est pour lui qu'un passage à de nouveaux desirs.

Le cygne en déployant ses ailes argentées ,
 Et pressant de ses pieds les ondes agitées ,
 Aux yeux de son amante étalant sa beauté ,
 Navige avec orgueil , flotte avec majesté.

Voyez

Voyez sous ces rameaux ces tendres tourterelles
 Nourrir de cent baisers leurs ardeurs mutuelles,
 Et par des sons touchants, un murmure enflammé,
 Exhaler le plaisir d'aimer & d'être aimé.
 Se voir est leur bonheur, & l'amour est leur vie.

Des chants de son amant Philomele ravie,
 L'écoute, s'attendrit, & cède à ses desirs;
 Il a chanté pour plaire, il chante ses plaisirs.
 Dans l'ombre de la nuit sa voix harmonieuse
 Fait retentir des bois la voûte ténébreuse;
 Tout l'écoute, & tout aime, & chaque être amoureux
 Croit entendre chanter le bonheur de ses feux.

Sur la feuille naissante un insecte invisible
 Poursuit avec ardeur un être imperceptible;
 Les atomes vivans s'unissent dans les airs,
 Tandis que la baleine & les monstres des mers
 Bondissent pesamment sous leurs voûtes profondes,
 Et de longs mouvements troublent le sein des ondes.
 Tout s'enflamme & s'unit, & cherche à s'enflammer.
 Tout désire & jouit; l'homme seul sçait aimer.
 S'il est souvent des sens l'esclave involontaire,
 Aimer est à son cœur un plaisir nécessaire:
 Il veut jouir d'un cœur, il veut remplir le sien.
 Plaisir du sentiment, cher & tendre lien,
 Vous êtes des mortels la volupté suprême,
 Et le plus grand bienfait de ce Dieu qui nous aime.

L'amour dans ces oiseaux meurt avec le Printems;
 Chez l'homme plus heureux, il vit dans tous les tems.

Notre ame en est sans cesse amufée ou ravie;
Il embellit l'aurore & le soir de la vie.
D'un sentiment confus dès l'enfance agité ,
L'homme a connu l'amour même avant la beauté.
Du vicillard , la beauté reçoit encor l'hommage ,
Il vient , en rougissant , vanter son esclavage,
Et des ans auprès d'elle oubliant le fardeau
Semer de quelques fleurs les bords de son tombeau.

Mais c'est dans les beaux jours de l'ardente jeunesse
Que l'amour fait sentir sa fougue & son ivresse ,
Sur-tout dans ces moments où les feux du Printems
Secondent ceux de l'âge & la force des sens ;
Et lorsque par ses chants , ses cris ou son murmure ,
Tout annonce le Dieu qu'attendoit la nature ;
Le besoin du plaisir est alors un tourment ;
Les sens n'ont qu'un objet , le cœur qu'un sentiment ;
Des charmes les plus doux l'image retracée ,
Revient à chaque instant occuper la pensée ,
Et par ces tableaux vrais les sens plus irrités
Nous ramènent sans cesse aux mêmes voluptés.

Amour, charmant amour, la campagne est ton temple :
Là , les feux d'un ciel pur , le penchant & l'exemple,
Le doux esprit des fleurs , le souffle du zéphyr ,
Les concerts amoureux , tout dispose au plaisir ;
Tout le chante , le sent , l'inspire & le partage.
Les vergers , les hameaux , le chaume & le treillage,
Les bosquets détournés , les vallons ténébreux ,
Tout devient un asyle où l'amour est heureux.

Ici, dans leur enfance, au fond de la feuillée,
Et sur la mousse fraîche & mollement enflée,
En se baissant sans cesse, Hylas & Licoris
Attendent que l'amour éclaire leurs esprits.
L'abeille au fond des fleurs goûte moins de délices
A pomper le nectar qu'enferment leurs calices,
Et dans son vol léger, l'amoureux papillon
Donne moins de baisers aux roses du canton.
Là, dans un bois fleuri, Chloë timide & tendre
Au seul plaisir d'aimer prétend borner Sylvandre.
Mais ces oiseaux unis qui courbent ces rameaux,
Ces signes du plaisir dans tous les animaux,
Cette molle douceur dans les airs répandue,
Porte la volupté dans son ame éperdue :
L'incarnat de son sein, ses regards languissants
De l'amoureux Sylvandre ont égaré les sens ;
Il demande avec crainte, il tente avec audace ;
Un rien le rend coupable, un crime obtient sa grace ;
Et tous deux entraînés, vaincus, sans liberté,
Cèdent à la nature, à la nécessité.

Dans les époux heureux, dans les couples fidelles,
L'amour prêt à languir prend des forces nouvelles,
Ils retrouvent leurs goûts, leurs erreurs, leurs désirs,
Leur premier sentiment, & de nouveaux plaisirs.
De leur chaîne éternelle ils se vantent les charmes ;
Un doux ravissement leur fait verser des larmes ;
Ils passent tour à tour du trouble à la langueur,
Du tumulte des sens, aux voluptés du cœur.

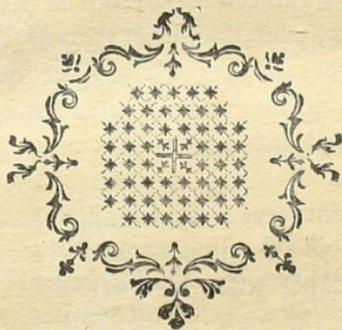
Bij

Chacun demande au ciel un cœur plus tendre encore;
 Chacun dans les regards de l'objet qu'il adore
 Voit les plaisirs qu'il donne en exprimant les siens :
 Leurs baisers, leurs soupirs, leurs pleurs, leurs entretiens,
 Tout révèle, tout peint, ces transports, ce délire,
 Ce feu puissant & doux, que chaque être respire.

Cependant ces fureurs, ce tourment des désirs,
 Qu'alluma le Printems, que calment les plaisirs,
 Cette fougue des sens, ces ardeurs mutuelles,
 Vont donner la naissance à des races nouvelles.
 J'ai vu dans la forêt les couples des oiseaux,
 A leur postérité préparer des berceaux.
 Sur les germes naissants la mere est établie,
 Et le feu de son sein les dispose à la vie :
 Ils vont briser leurs fers, ils vont jouir du jour ;
 Ce moment à la terre annonce un autre amour,
 Il a ses voluptés, ses transports, son ivresse :
 Sentiment vif & pur, généreuse tendresse,
 Protégez, conservez les êtres animés ;
 Nés pour aimer un jour, qu'ils soient d'abord aimés ;
 Le plus grand des plaisirs leur donna la naissance ;
 Qu'un souvenir si doux attache à leur enfance.
 D'un être foible encor qu'un autre soit l'appui ;
 Qu'il prodigue les soins qu'on prodigua pour lui.
 A l'amour maternel la nature confie
 Ces êtres imparfaits qui commencent la vie.
 O Jeunesse des bois, sortez de vos berceaux,
 Mêlez-vous dans les airs aux peuples des oiseaux ;

LES SAISONS. 29

Parcourez la campagne, errez sous la verdure ,
Jouissez de vos biens, possédez la nature ,
Tous ses fruits sont à vous : le flambeau de l'Eté
Avance les moments de leur maturité ,
Et déjà le trésor des richesses champêtres
Offre des aliments à la foule des êtres.





N O T E S.

Page 4.

Je viens de leur richesse avertir les humains ;
Des plaisirs faits pour eux leur tracer la peinture ;
Leur apprendre à connoître, à sentir la nature.

C'est dans cet esprit que ce Poëme est composé, on y fait sentir par-tout le prix des plaisirs simples, purs, faciles & trop négligés. Pour jouir de ces plaisirs, la plupart des hommes manquent de lumières, d'attention ou de liberté. Auroit-il été indigne des Moralistes d'entrer dans quelques détails sur les sensations & les sentiments agréables dont la suite fait le charme de la vie ? Mais peut-être n'a-t-on pu encore s'occuper assez des vérités d'usage ? Le genre humain vient de passer à travers quinze siècles de ténèbres ; quand il a commencé à en sortir, il a plus cultivé le raisonnement que la raison. De puissants génies ont employé leurs forces à donner de nouveaux fondemens aux opinions reçues, que de puissants génies se bornent à renverser. Le temps d'édifier n'est

peut-être pas arrivé. Il me semble que ce n'est guères encore qu'en combattant des erreurs qu'on établit des vérités, & que les meilleurs livres n'éclairent que parce qu'ils détrompent.

- 5 Sous un ciel ténébreux Borée & le Zéphyre,
Des airs qu'ils ont troublés se disputent l'empire.

Le Zéphyr est ici le vent du midi, le vent qui porte la vie, *Zeo-phiros*. Ce vent est quelquefois très-violent. Voyez Iliade, Liv. 4. Comme lorsqu'un pasteur assis sur un cap élevé voit les nuages s'avancer des extrémités de l'Océan, & traverser la plaine liquide, emporté par les coups du violent zéphyr, &c. Les zéphyr signifie toujours des vents frais & doux; on donne quelquefois le même sens au singulier, zéphyr.

- 6 Et toi, brillant soleil, de climats en climats,
Tu poursuis vers le nord la nuit & les frimats.

On a suivi dans ce Poème le système de Ptolemée, non qu'il ait encore des partisans: mais parce qu'il est le système que persuade la vue. Or, ce n'est qu'en parlant aux sens qu'on frappe l'imagination, ce qui est l'objet de tout Poème; de plus, le système de Ptolemée est

encore d'usage dans la sphère armillaire, où l'on place la Terre dans le centre du Monde, quoiqu'on soit bien sûr qu'elle décrit une ellipse autour du Soleil.

6 Cet émail qui rassemble & la lumière & l'ombre.

Thomson dit, en parlant de la verdure :

United light and shade.

6 L'élève & le répand sur l'arbre qu'il ombrage.

Sed trudit gemmas, & frondes explicat omnes.

Virg. Géorg.

6 Je ne vois plus l'oiseau dont j'écoute la voix.

And the birds sing un coucealed.

Thomson.

7 Le chant gai de l'oiseau qui monte au haut des airs.

Le chant de l'alouette est très-varié, étant composé de transitions subites d'un ton à l'autre, & de sons aigus qui se succèdent avec rapidité ; il a plus le caractère de la gaieté que le chant des autres oiseaux.

8 Il ajoute à l'instinct, il augmente la vie.

Les animaux & l'homme éprouvent autant que les arbres & les plantes, les effets de ce moment où le Soleil nous lançant des rayons moins obliques, rend la chaleur à nos climats,

& ranime ces esprits & ces liqueurs qui sont la sève des végétaux sensibles, comme il anime la sève de la luzerne & du chêne. Les temps humides & sans chaleurs de la fin de l'Automne & de l'Hiver, affoiblissent dans les hommes la vivacité des perceptions, la rapidité des idées, l'activité de l'ame & des sens. Les hommes sentent moins vivement leur existence, & par cette raison, ils ont moins de gaieté, d'espérance, de résolution, de sentiments énergiques. Le retour de la chaleur nous donne une activité physique, une tendance au mouvement, plus de force & de vie, & le besoin de faire usage de nos facultés.

11 Heureux ! cent fois heureux l'habitant des hameaux.

» Je ne souhaite point de posséder les richesses de Pélops, ni de courir plus vite que les vents; mais je chanterai sous cette roche, te pressant entre mes bras, & regardant en même-temps la mer de Sicile. » *Théocrite Idyle XV.*

12 Réjouissez les sens, & parez la jeunesse.

L'odorat nous donne des sensations plus in-

B v

times, un plaisir plus immédiat, plus indépendant de l'esprit que le sens de la vue : nous jouissons profondément d'une odeur agréable, au premier instant de son impression ; le plaisir de la vue tient plus aux réflexions, aux desirs qu'excitent les objets apperçus, aux espérances qu'ils font naître, &c. Il y a pourtant un plaisir attaché à l'exercice de ce sens : c'est celui que nous donnent les couleurs douces, ou plusieurs couleurs vives qui s'adoucissent par leur mélange. Les surfaces rondes & polies, celles des corps dont les formes diminuent ou augmentent par des gradations insensibles, sont aussi très-agréables à la vue ; mais c'est uniquement par le plaisir qu'elles promettent au sens du tact.

12 D'une huile impénétrable humectant leur plumage.

The plummy people streak their wings with oil.

Thomson.

13 L'espérance, ô Doris, descend sur ces campagnes.

Le Printems est la saison des promesses de la nature. L'espérance que nous donnent ces promesses, n'est point accompagnée d'impatience ; 1^o. parce qu'elle est vague & qu'elle se porte sur une multitude d'objets. 2^o. parce que nous avons

alors plusieurs jouissances nouvelles , les odeurs , la beauté des fleurs , le chant des oiseaux , & par-tout le spectacle du plaisir. Cette espérance n'est point accompagnée d'inquiétudes ; 1°. parce qu'elle se porte , comme je viens de le dire , sur plusieurs objets. 2°. parce qu'elle est fondée , & que la nature nous trompe rarement. Enfin , cette espérance est souvent un sentiment vif & délicieux ; parce que nous avons au Printems plus de sensibilité & de gaieté.

15 Là , j'admire un moment l'ordre & la symétrie ;
Et ce plaisir d'un jour est l'ennui de la vie.

La vue d'un grand & beau Jardin , comme celui de Versailles , par exemple , nous donne un plaisir assez semblable à celui que nous donne la vue d'un bâtiment vaste & régulier ; dans l'un & dans l'autre nous admirons les proportions & la symétrie , qui nous facilitent le moyen d'enregistrer dans notre mémoire cette collection d'idées que nous venons d'acquérir ; le beau Jardin nous plaît encore par les masses de verdure , couleur toujours agréable au sens de la vue , qui nous rappelle les promesses du Printems , & qui dans le temps des chaleurs nous

Bvj

annonce de la fraîcheur & de l'ombre. Ce Jardin nous donne aussi une idée avantageuse de l'homme, qui a su disposer à son gré de la nature; mais il nous la donne moins que l'Architecture, même la plus imparfaite. La masse des bâtimens est d'abord ce qui excite notre admiration; elle tient la vue dans une forte tension, & la sensation se fortifie parce qu'elle est continuée sans mélange d'autres sensations. Les Pyramides d'Egypte arrêtent les yeux du Voyageur, étonnent ses sens & lui inspirent une sorte de respect religieux. Après les avoir long-tems observées sans un sentiment distinct, il se dit: » Voilà pourtant ce que l'homme a fait. Il ne tarde pas à ajouter: » Voilà ce qui durera toujours. » Les bâtimens gothiques imposent par leur masse & par leur légèreté, unie à la plus grande hardiesse. Ils jettent dans l'esprit des idées sombres, mais qui plaisent. La multitude de leurs ornemens & de leurs proportions donnent plutôt une suite de sensations, qu'une sensation continuée, & par-là nuit à la force de l'impression. L'Architecture régulière d'un bâtiment nous frappe d'abord par l'étendue, par une suite d'ornemens du même genre,

par une forte d'uniformité qui multiplie dans l'œil la même vibration. Elle rappelle la puissance & sur-tout le génie de l'homme ; elle réunit, comme l'Architecture gothique, la légèreté & la hardiesse ; elle présente des surfaces polies, des rondeurs ; elle place les angles, de manière à rappeler la Pyramide à laquelle tient l'idée de la solidité ; elle rappelle aussi les idées d'utilité, de commodité ; & de plus, sa symétrie nous donne l'espérance de conserver une image fidelle de tout ce que nous venons d'admirer.

Je reviens aux Jardins symétriques, & je dis que la symétrie même empêche qu'ils ne nous fassent long-tems un plaisir vif, puisqu'elle les a gravés dans notre mémoire ; bientôt ils n'ont plus rien de neuf à nous montrer, & les plaisirs indépendants de la symétrie qu'ils nous ont donnés, n'étant ni assez grands, ni en assez grand nombre pour ne pas s'user en peu de tems, nous n'éprouvons plus que l'ennui dans ces lieux où le premier coup d'œil nous a transportés.

15 Et Ses mets abondants n'étoient point achetés.

Et dapibus mensas onerabat inemptis.

Virgile.

19 Et remplir de splendeur un ciel pur & paisible.

Lucrèce dit :

Placatumque nitet diffuso lumine cælum.

20 J'associais mon cœur à tous les cœurs contents.

Nous sommes organisés pour vivre en société, comme les perdrix pour vivre en compagnie. Un des phénomènes qui me prouve le plus cette vérité, qui n'a jamais été contestée que dans ce siècle ; c'est cette disposition que nous avons tous à partager le sentiment des autres. Quand les hommes sont rassemblés, la joie, la tristesse, l'audace, la crainte, une forte d'enthousiasme passe rapidement d'un individu à l'autre. Il passe dans des hommes dont la situation, les caractères, les opinions ne sont pas les mêmes ; alors le Philosophe le plus ferme est du plus au moins comme cet homme sensé qui rougissoit de mêler ses larmes à celles d'un Auditoire que faisoit pleurer un mauvais Prédicateur ; il répétoit souvent : *il ne sait ce qu'il dit, il ne sait ce qu'il dit* ; & n'en pleuroit pas moins. Les signes forts & énergiques des passions tyrannisent nos organes, ils entraînent cette espece d'imagination passive, que les sens subjuguent souvent, & qui subjugue la raison

même. Ces impressions générales sont le principe d'un grand nombre de nos actions, dirigent nos opinions, changent nos sentimens. Les moralistes me semblent avoir fait peu d'attention à cette disposition de nos ames.

20 Il jouit dans nos cœurs, c'est-là sa volupté.

Puisque l'Être suprême a fait de l'amour du plaisir & de la crainte de la douleur, les efforts qui meuvent les êtres; il est digne de sa bonté de leur donner plus de moyens de jouir que d'occasions de souffrir, d'autant que le sentiment de la douleur physique est plus vif en nous que celui du plaisir physique. Il me semble que souvent l'homme seul empêche l'homme de jouir; les mauvaises loix, les usages absurdes, les fausses opinions, certaines erreurs qui semblent attachées à notre espèce, sont plus de malheureux que la nature. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'idée consolante d'un Dieu bon, d'un Dieu qui se plaît au spectacle de nos plaisirs, doit nous rendre bons; parce qu'il est de la constitution de l'homme d'imiter ce qu'il respecte, ce qu'il admire, ce qu'il adore.

- 21 Se mouvoir dans les airs dont le crystal vacille ;
Et jeter sur les champs une splendeur mobile.

Ces vers expriment un certain tremblement de l'Atmosphère qui donne un mouvement d'oscillation à tous les objets ; les vues foibles ou courtes n'apperçoivent point ce phénomène.

- 22 Des graces , des plaisirs source aimable & féconde,
Lucrèce dit :

*Nec sine te quicquam Dias in luminis oras
Exoritur , neque fit lætum , neque amabile quicquam.*

- 22 La nature est enfin digne de ta présence.

La sève en action & surabondante dans les végétaux , leur a fait pousser ces fleurs qui doivent les reproduire. Une surabondance d'esprits , un superflu de vie , un excès de sensibilité active , sollicitent en même-tems les animaux aux plaisirs de l'amour : on peut suivre les gradations par lesquelles les hommes passent de l'engourdissement & de la tristesse , dans laquelle ils se trouvoient vers la fin de l'Automne & vers la fin de l'Hiver , à cet état de vie & de joie où ils se trouvent lorsque le Soleil

entre du signe du Bélier dans celui du Taureau. Nous avons commencé par avoir un nouveau sentiment de nos forces & plus d'activité. Nous avons reçu une multitude de sensations nouvelles, qui ont exercé agréablement nos facultés. Bientôt l'espérance ajoûte en nous, & peut-être dans la plupart des animaux, à la vivacité des sentiments & des sensations; enfin, le sixième sens se déclare dans ce moment où les êtres animés sont dans une joie vive qui s'augmente dans chacun d'eux par le sentiment de la joie univerfelle.

22 Des chants multipliés dans les airs se confondent,
Et volent des côteaux aux vallons qui répondent.

Le plaisir que nous fait le chant des oiseaux, n'est pas précisément de la même sorte que celui que nous fait une belle Musique : le chant des oiseaux n'a que de la mélodie sans mesure, sans accord, sans harmonie ; mais cette mélodie, sur-tout dans le rossignol & la fauvette, est très-touchante & porte à l'ame une impression voluptueuse. Le mélange du chant de tous les oiseaux est agréable, c'est le cri de la joie & de l'amour ; il en rappelle l'idée, & toute idée

d'un sentiment le réveille en nous plus ou moins vivement, selon notre situation, notre âge, notre caractère.

25 Tout désire & jouit ; l'homme seul fait aimer.

La pudeur est naturelle à la femme, puisque par la résistance elle excite les desirs, & qu'elle ajoute un prix aux faveurs qu'elle doit accorder ; ce sentiment joint à la durée que doit avoir entre l'homme & la femme l'association que commence l'amour, & que prolonge l'éducation des enfants, fait entrer nécessairement dans l'amour de l'homme plus de moral que dans l'amour des animaux. Quand le jeune homme, plein de forces & d'espérances, se découvre une puissance nouvelle, une faculté de plus, un nouveau moyen de jouir, s'il n'est point contrarié sur les desirs que son nouveau sens fait naître, il est au moment le plus heureux de sa vie ; la confiance, la franchise, le courage, la bonté, l'amitié, toutes les passions qui d'ordinaire tiennent au contentement se manifestent en lui ; elles brillent dans ses yeux, elles s'expriment par des manières douces & vives, par des plaisanteries, par des jeux. Le moral de

l'amour ajoute encore à ses plaisirs, l'amour d'une femme estimable, le rassure contre la défiance de lui-même; il jouit de l'admiration qu'il a pour elle & du bonheur de posséder ce qu'il admire; son amour est une sorte d'enthousiasme, qui donne à son ame de l'énergie & de l'étendue. Cet amour inspire à la jeunesse le desir & les moyens de plaire; il lui fait sentir le prix de l'opinion, il plie l'humeur, il contient l'amour-propre, il le dirige, il le rend généreux; enfin, il donne, augmente ou rend plus aimables des vertus qui font le charme de la société. C'est un de ces remèdes que la nature ne se lasse point d'opposer à tant d'institutions, de loix, de coutumes, d'usages, d'opinions qui nous rendent tristes & barbares.

28 A l'amour maternel la nature confie
Ces êtres imparfaits qui commencent la vie.

Dans toutes les especes l'amour de la mere pour les enfans est beaucoup plus tendre & plus énergique que celui du père: cet amour est accompagné dans les femmes d'une activité inquiète, souvent de l'abandon de soi-même, & presque toujours des plus étranges illusions: la

mère plus foible , voit dans ses enfants un nouvel appui ; lassée d'obéir , elle voit des êtres auxquels elle va commander ; elle voit des êtres tendres dont elle va recevoir les premières caresses : de plus , les femmes sont plus sensibles que nous à la pitié , qui donne une sorte d'amour pour l'être foible & souffrant qu'on peut soulager. Enfin , il est fort probable qu'elles ont encore pour leurs enfants un sentiment non raisonné , effet de l'instinct & de l'organisation ; cet instinct , cet amour s'aperçoivent moins dans les sociétés polies que chez les sauvages , que la superstition ou quelque opinion absurde n'ont pas dénaturés. On voit chez eux des mères désolées de la perte d'un enfant de quelques jours. Elles vont se rendre , plusieurs mois après sa mort , aux lieux où il est inhumé ; elles y poussent des cris ; elles s'y pressent le sein , & arrosent le tombeau de leur lait & de leurs larmes.



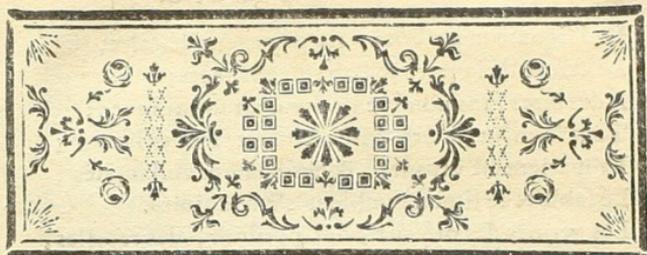


ARGUMENT.

LE Soleil & la chaleur font éclore une multitude d'êtres nouveaux qui animent , pour ainsi-dire , les éléments. Caractère de grandeur & d'opulence que l'Eté donne à la nature. Elle est moins variée qu'au Printemps , elle ne doit être vue qu'en grand. Riche & vaste paysage fait pour être vu pendant l'Eté ; ses effets sur l'ame. Eloge de l'Agriculture. Combien il est facile de rendre heureux les Laboureurs ; leurs mœurs. L'Eté dans sa force. Paysages tels qu'on les désire pendant la chaleur , & leurs effets sur les sens & sur l'ame. Tondaison. Fennaison & gaieté des travaux champêtres.

*Maturité des bleds. Corvée. Orage. Grêle.
Vue d'un pays après un orage qui n'a
point fait de dégât. Moisson. Action de
graces. Nôce de village dans le tems de la
moisson.*





LES SAISONS.

L'ÉTÉ.

O TOI dont l'Éternel a tracé la carrière ,
Toi , qui fais végéter , & sentir la matière ,
Qui mesures le tems , & dispenses le jour ;
Roi des mondes errants qui composent ta cour ,
Du Dieu qui te conduit noble & brillante image ,
Les Saisons, leurs présents, nos biens, sont ton ouvrage
Tu disposas la terre à la fécondité ,
Quand tu la revêtis de grace & de beauté.
Tu t'élevas bientôt sur la céleste voûte ,
Et des traits plus ardents ont embrasé ta route.

De l'Equateur au Pôle , ils pénètrent les airs ,
 Le centre de la terre & l'abyme des mers ;
 A des êtres sans nombre ils donnent la naissance ;
 Tout se meut , s'organise , & sent son existence ;
 La matiere est vivante , & des champs enflammés
 Le sable & le limon semblent s'être animés.
 Les germes des oiseaux , des poissons , des reptiles ,
 S'élançant à la fois de leurs prisons fragiles.
 Ici le faon léger se joue avec l'agneau ;
 Là le jeune coursier bondit près du chevreau ;
 Sur les bords opposés de ces feuilles légères ,
 Résident des tribus l'une à l'autre étrangères ;
 Les calices des fleurs , les fruits sont habités ;
 Dans les humbles gazons s'élèvent des cités ;
 Et des eaux de la nue une goutte insensible ,
 Renferme un peuple atôme , une foule invisible.

Comme un flot disparoît sous le flot qui le fuit ,
 Un être est remplacé par l'être qu'il produit.
 Ils naissent , Dieu puissant , lorsque ta voix féconde
 Les appelle à leur tour sur la scène du monde :
 Dévorés l'un par l'autre , ou détruits par le tems ,
 Ils ont à tes desseins servi quelques instans.

Mais si l'Eté brûlant a prodigué la vie
 A tant d'êtres nouveaux dont la terre est remplie ,
 Il augmente , il acheve , il mûrit lestréfors
 Qu'un air plus tempéré fit naître sur nos bords.

Quel aspect imposant il donne à la nature !
 Il ne la flétrit pas , il change sa parure ;

Sans

Sans doute , elle a perdu de sa variété ;
 Mais simple avec grandeur , belle avec majesté ,
 Elle a pour ornemens sa superbe opulence ;
 Nos biens sont sa beauté , sa grace est l'abondance.

Déjà l'œil dans nos champs compte moins de couleurs,
 L'Été dans le parterre a rélégué les fleurs.

Je n'irai plus chercher au bord de la prairie
 Ces émaux , ces détails , que le Printems varie.

Je porte mes regards sur d'immenses guérets ;
 Je parcours d'un coup d'œil , les champs & les forêts,
 Un Océan de bleds , une mer de verdure ;

Et ce n'est plus qu'en grand qu'il faut voir la nature.
 Loin des rians jardins , & des plants cultivés ,

J'irai sur l'Apennin , sur ces monts élevés ,
 D'où j'ai vu d'autres monts formant leur vaste chaîne,
 De degrés en degrés s'abaisser sur la plaine.

Un fleuve y serpentoit , & ses flots divisés
 Baignoient , dans cent canaux , les champs fertilisés.

Je le voyois briller à travers les campagnes ,
 Se noircir quelquefois de l'ombre des montagnes ,
 S'approcher , s'éloigner , & d'un cours incertain
 Se perdre & s'enfoncer dans un sombre lointain.

Mes regards étonnés de ces riches spectacles ,
 Commandoient à l'espace , & voloient sans obstacles
 Jusqu'aux fonds azurés , où la voûte des airs
 S'unit , en se courbant , au vaste sein des mers.

Je voyois les moissons du soleil éclairées ,
 Ondoyer mollement sur les plaines dorées ;

Des forêts se courber sur les monts écartés ;
 Des arbres couronner les bourgs & les cités ;
 Des prés déjà blanchis , & des pampres fertiles ,
 Du peuple des hameaux entourer les aſyles.
 Le globe des Saisons dans les flots radieux ,
 Précipitoit ſes traits lancés du haut des cieux .
 Le fleuve étincelant , & la mer argentée ,
 Renvoyoient ſur les monts leur lumière empruntée :
 On étoit au moment où l'excès des chaleurs
 Sous leurs paiſibles toits retient les laboureurs .
 Il ſembloit qu'à moi ſeul la nature en ſilence ,
 Etalât ſa ri cheſſe & ſa magnificence .

Les tréſors rasſemblés ſur ces vaſtes cantons ,
 Ces monts & ces forêts, ces mers, ces champs féconds,
 De ce tout varié la confuſe harmonie ,
 Ce ſpectacle ſi grand des vrais biens de la vie ,
 Occupoient ma penſée , & portoient dans mon cœur
 Un plaisir noble & pur , le calme & le bonheur .
 La pompe de l'Eté , ſon faſte & ſa ri cheſſe ,
 M'inſpiroient du reſpect , des transports ſans ivreſſe .
 Au réveil de l'Amour , de Flore & du Zéphyr ,
 Quand chacun de nos ſens nous apporte un plaisir ,
 On jouit au haſard , & la joie inſenſée
 A notre ame en tumulte interdit la penſée ;
 Mais ici mon bonheur me laiſſoit réfléchir ,
 Et même la raiſon m'invitoit à jouir .

J'admirois tes bienfaits , divine agriculture ,
 Tu ſçais multiplier les dons de la nature ;

Toi seule à l'enrichir forces les éléments :
 Elle doit à tes soins ses plus beaux ornements.
 Sans toi, ces végétaux que tu sçais reproduire
 Périissent en naissant, ou naissent pour se nuire.
 Etouffés l'un par l'autre, ils sement leurs débris
 Sur le terrain fangeux dont ils furent nourris ;
 Ou sur des monts brûlants, jettés de place en place,
 Ils ombragent à peine une aride surface.
 Tu tiras les humains du centre des forêts,
 Fixés auprès des champs, qu'ils cultivoient en paix,
 Ils purent prononcer le saint nom de patrie,
 Et connoître les mœurs, ornement de la vie.
 Bientôt les animaux vaincus dans les déserts,
 Esclaves des humains, se plurent dans nos fers.
 L'homme ravit la laine à la brebis paisible ;
 Le taureau lui soumit son front large & terrible ;
 La génisse apporta son nectar argenté,
 Aliment pur & doux source de la santé.
 L'Agriculture alors nourrit un peuple immense,
 Et des champs aux cités fit passer l'abondance :
 La victoire, les arts, la liberté, l'honneur,
 Fut le partage heureux du Peuple agriculteur,
 Et lui seul enrichi des trésors nécessaires,
 Reçut de l'étranger les tributs volontaires.
 Sénat d'un Peuple-Roi qui mit le monde aux fers,
 Conseil de demi-Dieux qu'adora l'univers,
 Cérès avec Bellone a formé ton génie.
 Des hameaux dispersés sur les monts d'Aufonie,
 Cij

Des vallons consacrés par les pas des Catons ;
 Du champ des Regulus, du toit des Scipions,
 S'élançoit au Printems ton aigle déchaînée,
 Pour annoncer la foudre à la terre étonnée.
 Au retour des combats tes vertueux guerriers,
 Au Temple de Cérès appendoient leurs lauriers.
 Les arbres émondés par le fer des Emiles,
 Les champs sollicités par les mains des Camilles,
 De leurs dons à l'envi combloient leurs possesseurs,
 Et ces fruits du travail n'altéroient point les mœurs.

Peuple qui des rochers de la Scandinavie,
 Descendis en vainqueur sur l'Europe asservie ;
 Tu maintiens sur tes bords les vertus des héros ;
 Mais tu fais respecter l'habitant des hameaux,
 Et du vil publicain, du noble tyrannique,
 Il n'a point à nourrir le faste Asiatique ;
 Il prend place au Conseil près du trône des Rois,
 Sait penser, obéir, suivre & donner des loix.

Hélas ! le malheureux qui rend nos champs fertiles,
 Est immolé sans cesse aux habitants des villes.
 Le luxe honore ici les talents superflus,
 On dédaigne son art, son état, ses vertus.

O mon concitoyen, mon compagnon, mon frère !
 O toi, par qui fleurit l'art le plus nécessaire ;
 Ami de l'innocence, honnête agriculteur,
 Qu'il est facile & doux de faire ton bonheur !
 Quand il n'a point à craindre une injuste puissance,
 Un tyran subalterne, ou l'avare finance ;

Quand la loi le protège, il est heureux sans frais,
 Si près de la nature, il sent tous ses bienfaits.
 Le luxe ne vient point lui montrer ses misères,
 Et le faire rougir de l'état de ses pères;
 La compagne des mœurs, la médiocrité,
 La paix & le travail conservent sa gaieté.
 L'ordre seul des Saisons change ses espérances;
 Ses desirs, ses projets naissent des circonstances;
 Il peut aimer demain ce qu'il aime aujourd'hui,
 Et la paix de son cœur n'est jamais de l'ennui.
 Vous le rendez heureux, volupté douce & pure,
 Attachée à l'Hymen, aux nœuds de la nature;
 L'épouse qu'il choisit partage ses travaux,
 De l'ami de son cœur elle adoucit les maux.
 Ses enfants sont sa joie, ils seront sa richesse;
 Il verra leurs enfants entourer sa vieillesse;
 Et sur son front ridé, rappelant la gaieté,
 Prêter encor un charme à sa caducité.
 Lorsque l'astre du jour a fini sa carrière,
 Qu'il revient avec joie à son humble chaumière!
 Qu'il trouve de faveur aux mets simples & sains,
 Du repas que sa fille apprêta de ses mains!
 La paix, la complaisance & le doux badinage,
 Aimables compagnons de son heureux ménage,
 Entourent avec lui la table du festin:
 Reveillé par l'amour, inspiré par le vin,
 A sa douce gaieté souvent il s'abandonne;
 Il chante ses plaisirs, & le Dieu qui les donne.

Son épouse l'écoute, & s'unit à son chant,
 Son fils, entre ses bras, s'endort en fouriant.

O cabanes du pauvre ! asyles respectables
 Des plaisirs sans remords, des vertus véritables ;
 Loin des vices polis & de l'ami trompeur,
 C'est chez vous que le cœur peut rencontrer un cœur.
 C'est-là que l'équité, la candeur de nos peres,
 Les biens de l'âge d'or, ne sont pas des chimères.

Mais voici le moment où l'astre des Saisons
 Fait gémir nos climats brûlés de ses rayons.
 Il descend du Cancer au monstre de Némée,
 Il revêt de splendeur la nature enflammée.
 Son orbe étincelant roule sous un ciel pur,
 Des campagnes de l'air il argente l'azur,
 Et sur le vaste champ de sa longue carrière,
 Il verse de son sein des torrents de lumière :
 Le fleuve se resserre, & le peuple des eaux
 Cherche l'abri d'un antre ou l'ombre des roseaux,
 Du sommet des rochers, sur les arides plaines
 Déjà n'arrive plus le tribut des fontaines :
 Le ruisseau qui languit imploroit leurs secours,
 Son onde a suspendu son murmure & son cours.
 Par des feux dévorants la sève consumée,
 Déjà ne soutient plus la plante inanimée ;
 Et le grain détaché de l'herbe qui pâlit,
 Dans le limon poudreux tombe & s'ensevelit.
 Le courfier sans vigueur, & la tête panchée,
 Jette un triste regard sur l'herbe desséchée.

LES SAISONS.

55

Le pasteur écarté sous des arbres touffus,
 La tête sur la mouffe & les bras étendus,
 S'endort environné de ses brebis fidelles,
 Et des chiens hâletans, qui veillent autour d'elles.
 La chaleur a vaincu les esprits & les corps.
 L'ame est sans volonté, les muscles sans ressorts.
 L'homme & les animaux, la campagne embrasée,
 Vainement à la nuit demandent la rosée.
 Sous un ciel sans nuages on voit de longs éclairs
 Serpenter sur les monts, & sillonner les airs.
 La nuit marche à grands pas, & de son char d'ébène
 Jette un voile léger que l'œil perce sans peine :
 Son empire est douteux, son règne est d'un moment ;
 L'éclat du jour qui naît blanchit le firmament.
 Des feux du jour passé l'horison brille encore,
 Les vents & la fraîcheur n'annoncent plus l'aurore ;
 Les premiers traits du jour à peine rallumé,
 Portent un feu nouveau dans l'espace enflammé ;
 Du rivage & des monts l'aridité brûlante,
 Afflige les regards, flétrit l'ame indolente :
 La chaleur qui s'étend sur un monde en repos,
 A suspendu les jeux, les chants & les travaux :
 Tout est morne, brûlant, tranquille ; & la lumière
 Est seule en mouvement dans la nature entière.

O que ne puis-je errer dans ces sentiers profonds,
 Où j'ai vu des torrents tomber du haut des monts,
 Et se précipiter dans la vallée obscure,
 A travers les rochers & la sombre verdure !

* C iv

Que ne suis-je ombragé du voile nébuleux
 Qu'élève jusqu'au ciel ce fleuve impétueux,
 Qui des monts Abyssins dans d'immenses vallées ;
 Epanche, en rugissant, les ondes rassemblées !
 Que j'aimerois à voir ces flots d'un crystal pur,
 Etendre dans leur chute une nappe d'azur,
 Le fleuve s'engloutir dans des plaines profondes,
 Bouillonner, reparoître, & relevant les ondes
 Opposer au soleil un nuage argenté,
 Et sur les monts brûlants porter l'humidité !
 Le bruit, l'aspect des eaux, leur écume élançée,
 Rafraîchiroient de loin mes sens & ma pensée ;
 Et là couronné d'ombre, entouré de fraîcheur,
 Je braverois en paix les feux de l'Equateur.

Et vous, forêt immense, espaces frais & sombres,
 Séjour majestueux du silence & des ombres,
 Temples où le Druide égaroit nos aïeux,
 Sanctuaire où Dodone alloit chercher ses Dieux ;
 Qu'il m'est doux d'échapper, sous vos vastes ombrages,
 A la Zône de feu qui brûle ces rivages !
 Vous m'inspirez d'abord une douce terreur,
 Du respect, du plaisir, une agréable horreur.
 Je ne fais quoi de grand s'imprime à mes pensées,
 Ce dôme ténébreux, ces ombres entassées ;
 Ce tranquille désert, ce calme universel,
 Leur donne un caractère & grave & solennel.
 Tout semble autour de moi plein de l'Etre suprême ;
 Là, je viens sous ses yeux m'interroger moi-même ;

Et contre les erreurs d'un monde corrompu
 Je munis ma raison, j'affermis ma vertu.
 Je t'adresse mes vœux, ô bienfaiteur des mondes ;
 Viens parler à mon cœur sous ces voûtes profondes,
 Augmente dans ce cœur l'amour de l'équité,
 Le respect pour tes loix, & sur-tout la bonté.
 Puissai-je loin des Cours, des dévots, des orages,
 Aimer, faire le bien, & chanter tes ouvrages ;
 Et libre, exempt d'erreurs, & du monde oublié,
 Cultiver les beaux arts, les champs & l'amitié.

Mais souvent le zéphyr ébranle la verdure,
 Le feuillage frémit, se soulève & murmure ;
 Je crois voir s'animer les chênes, les ormeaux :
 Ces arbres sont pour moi des compagnons nouveaux.
 Je crois rentrer alors dans le monde sensible,
 Le désert imposant n'a plus rien de terrible.
 Il n'est qu'une retraite, un paisible séjour,
 Où ne pénètrent point le tumulte & le jour.

Si je veux habiter de plus riants asyles,
 J'irai dans ces vergers, peuplés d'arbres fertiles ;
 Le long de ce côteau qui dérobe un vallon
 Au souffle de Borée, au vol de l'Aquilon :
 Une eau calme & limpide y descend des collines,
 Et des plants de Pomone abreuve les racines ;
 Ce vent foible & léger qui vole sur les eaux,
 Et qui suit dans les bois la course des ruisseaux,
 Me frappe à l'instant même où j'entre sous l'ombrage,
 Et m'apporte le frais & l'odeur du feuillage.

La groseille pendante en grappes d'incarnat ,
S'y présente à mes yeux , charmés de son éclat ;
Ces rubis émaillés qu'arrondit la nature
Sur ces arbres touffus sortent de la verdure :
La fraîcheur de ses fruits , la douce humidité ,
Tempèrent par degrés mon sang trop agité.

Là le bélier docile à la voix qui le guide ,
Se plonge en frissonnant dans le crystal liquide :
Au signal du berger le dogue menaçant ,
Ramène sur le bord le troupeau frémissant.
Cependant le fermier , les filles du village ,
En riant , en chantant , s'assemblent sous l'ombrage.
Le groupe en demi-cercle assis sur le gazon ,
Bientôt à la brebis va ravir sa toison :
Elle arrive au près d'eux , & semble être allarmée
A l'aspect des ciseaux dont la troupe est armée.
La Bergère en flattant l'animal simple & doux ,
Dissipe sa frayeur , le prend sur ses genoux ;
Et la brebis rendue à sa douceur timide ,
Livre sans murmurer sa laine encor humide.
On médit , en riant , des Seigneurs du canton ,
De l'histoire du jour on passe aux Fils-Aimon.
Les enfans du fermier folâtraient dans la plaine ;
L'un monte le bélier délivré de sa laine ;
L'autre veut effrayer , caché dans les roseaux ,
Ses jeunes compagnons qui jouoient dans les eaux ;
Leurs cris , la cornemuse & le chant des bergères ,
Vont apprendre leur joie aux échos solitaires.

Un jour, sous les berceaux d'un verger écarté,
 Contemplant ces pasteurs, partageant leur gaieté,
 J'abordai le fermier qui de l'ombre d'un hêtre,
 Observoit, comme moi, cette scène champêtre.
 Qu'il est dans votre état d'agréables moments,
 Lui dis-je; & tous nos arts, nos vains amusemens
 Valent-ils ces travaux que la joie accompagne,
 Et la simplicité des jeux de la campagne?
 Non, dit-il, j'ai connu vos plaisirs si vantés,
 Et vos ennuis réels, & vos fausses gaietés;
 Je leur ai comparé les plaisirs du village,
 J'y vis, je suis content, & bénis mon partage;
 Jeune, & né d'un sang noble, à la guerre entraîné,
 Je n'y démentis pas le sang dont j'étois né.
 Mais mes fonds dissipés, mes fermes consumées,
 Par ce luxe sans frein qui corrompt nos armées,
 Quand la paix couronna les succès de mon Roi,
 Je me vis sans fortune ainsi que sans emploi.
 Le besoin n'avilit que les cœurs sans courage:
 Moi, plein du sentiment, des forces de mon âge;
 Des grands, des importans redoutant les hauteurs,
 Dédaignant leurs secours & respectant les mœurs,
 Détestant ces larcins, ces parts dans les subsides,
 Qu'arrachent aux traitans des intriguans avides;
 Honteux d'un vil repos, pénétré de mépris
 Pour ces nobles sans nom qui peuplent Sybaris;
 J'allai dans un château, retraite vénérée
 D'un guerrier vertueux l'honneur de la contrée:

* C vj

Je l'abordai sans crainte, & parlant sans détour,
 J'eus des fermiers, lui dis-je, & viens l'être à mon tour;
 Je viens redemander au travail, à la terre
 Mes biens qu'ont dissipés ma folie & la guerre.
 Je vous demande à vivre & veux le mériter;
 Si parmi vos fermiers vous daignez me compter,
 Peut-être vos bienfaits pourront vous être utiles,
 Et vos champs par mes soins deviendront plus fertiles.

Le vieillard étonné me baigna de ses pleurs,
 M'embrassa, m'applaudit, mit fin à mes malheurs;
 Et depuis ce moment, la joie & l'abondance
 Ont habité ma ferme, & sont ma récompense.
 Ici coulent en paix mes jours indépendants:
 J'éleve avec honneur mes robustes enfants;
 Je sçais leur inspirer le mépris des richesses,
 L'orgueil qui sied au pauvre, & l'horreur des bassesses;
 Je transmets dans leurs cœurs mon zèle pour nos Rois,
 De Saxe & de Cogny je leur dis les exploits.
 Aimé de mes voisins, l'amitié véritable
 Allume dans nos cœurs son feu pur & durable;
 Satisfaits de nous voir, heureux de nous parler,
 Le plus rude travail ne peut nous accabler;
 Mais aussi ce travail n'est jamais solitaire;
 Dans les murs des cités l'artisan sédentaire,
 Emprisonné dans l'ombre, & sans société,
 A son triste atelier sent mourir sa gaieté;
 Il n'a point son ami qui par un doux sourire,
 La ranime en son cœur au moment qu'elle expire.

Voyez-vous ces beautés au visage vermeil ,
 Et ces jeunes pasteurs brûlés par le soleil ?
 Ces vieillards , ces enfans , que le travail rassemble ,
 Eh bien ! ils sont heureux du plaisir d'être ensemble.

Mais montez sur mes pas , au sommet du côteau ,
 Vous verrez dans nos prés un plus riant tableau.
 Il ne me trompoit pas : sur la plaine brûlante ,
 Des faneurs promenoient la faux étincelante ;
 La sueur inondoit leurs membres palpitans ,
 Fatigués , harassés , ils paroissoient contents.
 La fille du fermier , la bergère ingénue ,
 Sans corset , les pieds nus , la gorge demi-nue ,
 Et le trident en main retournant le gazon ,
 Au faneur égayé frédonnoient leur chanson.
 Quand le feu du midi suspendit leur ouvrage ,
 Je les vis , en riant , se rendre sous l'ombrage.
 Nous ne nous doutons pas des charmes d'un festin
 Qu'ont seuls assaisonnés le travail & la faim.
 Ciel ! avec quelle ardeur la troupe impatiente
 Dévorait tour à tour la framboise odorante ,
 La fraise , le lait frais , le cidre & le pain bis ,
 Placés sur le gazon qui servoit de tapis !
 Le plaisir d'un repas n'est senti qu'au village ;
 Quand on eut consumé les fruits & le laitage ,
 Le cidre pétillant réveilla les cerveaux ,
 Et fit naître les chants , le rire & les bons mots.
 La folie & l'amour régnoient dans l'assemblée ;
 Les jeux & les baisers voloient sous la feuillée ,

62 LES SAISONS.

Et par des traits piquants , mais sans malignité ,
 La raillerie encor augmentoit la gaieté.
 Colinette en pressant une mûre nouvelle ,
 Rougit le front d'Alain qui s'endort auprès d'elle ;
 On en rit , il s'éveille , & d'un air ingénu
 Il cherche de ces ris le sujet inconnu.

O morrels fortunés ! vos travaux font des fêtes ;
 Mais l'astre bienfaisant qui roule sur vos têtes
 A noirci les épis , courbés sur les sillons ;
 La cigale a donné le signal des moissons.

O Dieu puissant & bon ! pere de la nature !
 Acheves tes bienfaits ; que la nielle impure ,
 Les insectes , l'orage , & les vents ennemis ,
 Respectent les présents que tu nous as promis.
 Gouverneurs, Intendants, Ministres de nos Maîtres,
 Protégez , secondez les récoltes champêtres :
 N'allez point au fermier ravir un seul moment ,
 Lorsque ses champs dorés lui livrent le froment.
 J'ai vu le Magistrat qui régit la province ,
 L'esclave de la Cour & l'ennemi du Prince ,
 Commander la corvée à de tristes cantons ,
 Où Cérès & la faim commandoient les moissons.
 On avoit consumé les grains de l'autre année ;
 Et je crois voir encor la veuve infortunée ,
 Le débile orphelin , le vieillard épuisé ,
 Se traîner , en pleurant , au travail imposé.
 Si quelques malheureux , languissants , hors d'haleine ,
 Cherchent un gazon frais , le bord de la fontaine ;

Un piqueur inhumain les ramene aux travaux ,
Ou leur vend à prix d'or un moment de repos.

Il avoit arraché du sein de son ménage ,
D'un jeune agriculteur l'épouse jeune & sage ;
Mère inquiète & tendre , elle avoit apporté
Un gage malheureux de sa fécondité ,
Un enfant au berceau , qu'elle allaite elle-même ;
Image de l'amour , & de l'époux qu'elle aime ;
Elle le vit bientôt abattu sur son sein ,
Y porter , en pleurant , & la bouche & la main :
Du lait qu'il demandoit la source étoit tarie ;
La mère , ainsi que lui , prête à perdre la vie ,
Cherchoit par des baisers à tromper leurs douleurs ;
Aux pleurs de son enfant elle mêloit ses pleurs.
Elle l'emporte enfin dans un prochain bocage ,
Et lui donne à sucer un fruit âpre & sauvage ;
Le fruit est agréable à l'enfant affamé ;
Il sourit à sa mère & semble ranimé.

Elle entend du piqueur la voix triste & cruelle ;
Et retourne au travail où ce tyran l'appelle.
Mais peut-elle un moment rester loin de son fils ?
Elle croit tout-à-coup en entendre les cris.
Elle court au buisson qui lui servoit d'asyle ,
Elle l'y trouve hélas ! pâle , froid , immobile ;
Il n'est plus. Elle jette un cri long & perçant ,
Prend son fils , le soulève , & tombe en l'embrassant.
Le désespoir , la mort sont peints sur son visage ,
De sa voix quelque temps elle a perdu l'usage ,

*

Et sa douleur s'exhale en sanglots continus,
En sons foibles, profonds, & non interrompus.
Sa bouche est entr'ouverte, & sa tête est panchée;
Sur le corps de son fils sa vue est attachée,
Mais levant vers le ciel & les mains & les yeux,
Et lançant des regards menaçants, furieux:
C'est vous, tyrans, c'est vous; c'est la faim, la misère;
C'est ce travail funeste.... O Ciel! venge une mère.
Elle retombe alors sans voix, sans sentiment,
Et le corps agité par un long tremblement;
Le peuple l'environne & l'emporte au village,
On le force à rentrer la crainte d'un orage.

On voit à l'horison de deux points opposés,
Des nuages monter dans les airs embrasés.
On les voit s'épaissir, s'élever & s'étendre;
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre.
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé.
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le son lent & sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur.
Des monts & des rochers le vaste amphithéâtre
Disparoît tout-à-coup sous un voile grisâtre;
Le nuage élargi les couvre de ses flancs;
Il pèse sur les airs tranquilles & brûlants.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue;

Elle redouble , vole , éclate dans les airs ;
 Leur nuit est plus profonde , & de vastes éclairs
 En font sortir sans cesse un jour pâle & livide ;
 Du couchant enflammé s'é lance un vent rapide ;
 Il tourne sur la plaine & rafant les sillons ,
 Il roule un sable noir qu'il pousse en tourbillons.
 Ce nuage nouveau , ce torrent de poussière ,
 Dérobe à la campagne un reste de lumière.
 La peur , l'airain sonant dans les temples sacrés ,
 Font entrer à grands flots les peuples égarés.
 Grand Dieu ! vois à tes pieds leur foule consternée
 Te demander le prix des travaux de l'année.
 Hélas ! d'un ciel en feu les globules glacés
 Ecrasent , en tombant , les épis renversés.
 Le tonnerre & les vents déchirent les nuages ;
 Les ruisseaux , en torrents , dévastent leurs rivages.
 O récolte ! ô moisson ! tout périt sans retour :
 L'ouvrage de l'année est détruit dans un jour.
 Il n'est plus de bonheur , l'espérance est perdue ;
 Des femmes , des vieillards , les cris percent la nue.
 Le hameau rétentit d'horribles hurlements ;
 Les vents à ces clameurs mêlent leurs sifflements ;
 Les cris des animaux effrayés du tonnerre ,
 Ce fracas répété du ciel & de la terre ,
 Ces ravages , la nuit , la tempête en fureur ,
 Tout inspire à la fois l'épouvante & l'horreur.
 Ah ! fuyons ces tableaux , & loin de ces rivages
 Allons chercher des lieux , où le cours des orages ,

66 LES SAISONS.

Sans y lancer la foudre , ou noyer les moissons ,
 A rafraîchi les airs & baigné les sillons.
 Un reste de nuage errant sur les campagnes ,
 Va s'y perdre en fumée au sommet des montagnes :
 Sans ombre & sans limite un ciel tranquille & pur
 Y couronne les champs du plus brillant azur.
 De l'écharpe d'Iris l'éclatant météore
 Y trace dans les airs les couleurs de l'aurore.
 Un vent frais & léger y parcourt les guérets ,
 Et roule en vagues d'or les moissons de Cérés.
 On y sent ce parfum , cette odeur végétale ,
 Que la terre échauffée après l'orage exhale.
 Le berger au berger répète ses chansons ;
 L'heureux agriculteur , si près de ses moissons ,
 Content de son travail , de son intelligence ,
 Admire ses guérets , sourit à l'abondance ,
 S'estime , s'applaudit , ne se repent de rien ,
 Et se dit , comme un Dieu , ce que j'ai fait est bien.
 Il veut que ses enfans demain avant l'aurore ,
 Coupent le tendre osier , le jeune sycomore ,
 Et forment les liens qui doivent enchaîner
 Ces épis , que Cérés s'apprête à lui donner.

Life à ce doux travail , Life au fond d'un bocage ,
 Avoit charmé Damon , le Seigneur du village :
 A peine elle comptoit trois lustres & trois ans ;
 Ses grands yeux étoient noirs , modestes & perçans ;
 Sa taille , sa fraîcheur , ses graces naturelles ,
 Promettoient à Damon des voluptés nouvelles.

Comblé dans les cités des faveurs de l'amour ,
 L'idole de la mode , & le héros du jour ,
 Il avoit ces travers , que son rang & l'usage ,
 Et sur-tout les succès imposent à son âge ;
 Ni l'exemple des mœurs , qu'il doit à son canton ,
 Ni la peur d'affliger son fermier Polémon ,
 D'accabler une mère , une honnête famille ,
 Ni les pleurs qui suivront la faute de leur fille ,
 N'arrêtent un amant fougueux dans ses desirs ,
 Qui prend l'instinct pour guide & pour loi ses plaisirs.

A Life, de sa part , des messagers fidelles
 Vont porter des rubans , des bouquets, des dentelles ;
 Il veut plaire ou séduire , & croit de jour en jour
 Rendre plus agréable , ou l'amant ou l'amour :
 Mais toujours entouré de surveillants sévères ,
 Il maudit les parents , l'œil vigilant des mères.

Damon sçavant dans l'art d'écarter les soupçons ,
 A ses soins assidus fait trouver des raisons :
 C'est Polémon qu'il aime ; il veut , dit-il , s'instruire ,
 Connoître son terrain , les grains qu'il peut produire :
 Il est agriculteur , & Polémon ravi ,
 Voit en lui son égal , son disciple , un ami.

Un jour dans un verger au fond d'une tonnelle ,
 Damon aperçoit Life & Lucas auprès d'elle ;
 Il s'approche , il observe , il voit l'heureux Lucas
 Autour du sein de Life étendre un de ses bras ,
 Saisir de l'autre main sa main qu'elle abandonne ,
 Et prendre en souriant un baiser qu'on lui donne.

Des troupeaux de Damon ce jeune & beau pasteur,
 D'une chaste beauté modeste adorateur,
 Avoit plû par ses soins, ses mœurs & sa constance.
 Ce spectacle à Damon n'ôte point l'espérance,
 Ne le rend point jaloux; il poursuit ses projets;
 Il cherche les moyens d'en hâter le succès;
 Et même il croit dès-lors sa victoire infaillible:
 Life est à moi, dit-il, puisque Life est sensible.

Bientôt il s'aperçoit que vers la fin du jour,
 Au moment favorable aux larcins de l'amour,
 Life se rendoit seule au bord d'une onde claire,
 Qui coule autour d'un bois dans un pré solitaire;
 De jeunes aliziers recourbés en berceaux,
 De verdure & d'ombrage y couronnoient les eaux.

O Life! en quel état Damon va vous surprendre!
 O sagesse! ô pudeur! pourrez-vous la défendre?
 Life part, Damon vole, & par d'étroits sentiers
 Il arrive avant elle au berceau d'aliziers.

Là sous des arbrisseaux, dans un lieu frais & sombre,
 Il attend que la nuit ait répandu son ombre;
 Il voit enfin noircir le verd de la forêt:
 Il est tems de quitter son asyle secret.
 Il tremble qu'en sortant le bruit ne le découvre;
 Il soutient les rameaux du buisson qu'il entr'ouvre.
 Le corps demi-courbé, les genoux chancelants
 Et l'oreille attentive, il avance à pas lents.
 Près de lui, loin de lui, sa vue est occupée;
 D'un bruit forti des eaux son oreille est frappée.

Il se glisse en rampant sous ce berceau fatal
 Où l'onde, en s'étendant, arrondit son canal;
 Et là d'un œil avide, il cherche ce qu'il aime.
 Il voit; ciel! quel objet!.... c'étoit Life elle-même.
 Le jour du crépuscule & du globe argenté
 Sous le voile des eaux éclairoit sa beauté.
 Tel est dans un parterre un lys qui vient d'éclorre,
 Quand il brille au matin sous les pleurs de l'aurore.
 Tantôt en se jouant dans les flots du bassin,
 Elle étale à Damon les trésors de son sein;
 Le jais de ses cheveux, & l'eau sombre & verdâtre,
 Opposés à sa gorge en relèvent l'albâtre:
 Tantôt une attitude, un geste, un mouvement
 Appelle sous les eaux les yeux de son amant.

Bientôt Life à l'abri d'un dôme de feuillage,
 Va prendre ses habits posés sur le rivage;
 Les voiles dépliés vont couvrir ses appas:
 Damon vole, s'élançe, & Life est dans ses bras.

O Life! il faut un prix à l'amour le plus tendre.
 Ciel! où suis-je: ô Damon! qu'osez-vous entreprendre:
 N'espérez rien de moi, Damon, retirez-vous.
 O ma mere! ô Lucas!.... Damon à ses genoux
 Prodigue les serments, les larmes, les caresses;
 Il cherche à la tenter par d'immenses promesses:
 Elle résiste à tout; les pleurs de ses beaux yeux,
 Des cris tantôt plaintifs & tantôt furieux,
 Des mots qui vont au cœur, sa pudeur & sa grace,
 D'un amant effréné n'arrêtoient point l'audace;

Life tombe à ses pieds, en lui tendant la main,
 Et relèvant de l'autre un voile sur son sein,
 La parole tremblante & la vue égarée :
 O ciel ! est-il donc vrai que ma honte est jurée ?
 Il n'en est point, dit-il, dans les plaisirs secrets.
 Quel témoin craignez-vous au fond de ces forêts ?
 Ici tout est caché, l'ombre est universelle ;
 Qui sçaura mon bonheur ? Je le sçaurai, dit-elle,
 Tu le sçauras aussi : des soupirs, des sanglots,
 Des cris demi-formés, succèdent à ces mots.
 Sur ses genoux tremblants elle reste panchée.
 Damon la voit pâlir & son ame est touchée.
 Quoiqu'infecté des mœurs d'un monde corrompu,
 Damon pouvoit encor respecter la vertu.
 Il en sentit l'empire, & lui rendit hommage.
 J'ai pu vous offenser, c'est le tort de mon âge,
 C'est celui de mes sens ; je sçaurai l'expier,
 Et peut-être qu'un jour vous pourrez l'oublier.
 Ces mots rendent à Life & la vie & ses charmes ;
 Mais sa pudeur encor n'étoit pas sans allarmes ;
 Et pour la rassurer Damon part à regret,
 En fixant sur sa route un œil morne & distrait.

Les pleurs de la beauté, l'innocence offensée,
 Des tableaux importuns poursuivoient sa pensée.
 Damon dans son village, auprès des laboureurs,
 Avoit pris, malgré lui, du respect pour les mœurs.
 Il rentre en son château détestant sa foiblesse,
 La solitude & l'ombre augmentoient sa tristesse.

Il ne put dans la nuit goûter quelque repos.
 Le Sommeil au matin lui versoit ses pavots ;
 Lorsqu'il entend des cris , une voix lamentable :
 Il voit près de son lit un vieillard vénérable ;
 O Ciel ! c'est Polémon , il ne peut respirer ;
 Il fait de vains efforts pour se plaindre & pleurer.
 Mais ses larmes enfin , coulent en abondance ,
 Et par des mots sans suite il sort de son silence.
 Je suis vieux , je suis pauvre , & vous m'ôtez l'honneur ,
 Vous que nous respections , vous , un vil suborneur !
 Et pour perdre ma fille , une fille si chère !
 O si vous aviez vu les larmes de sa mère !
 Damon , je vais hâter l'instant de ma moisson ,
 Et quitter pour jamais ce malheureux canton.
 O Ferme , où mes travaux ont enrichi mon maître !
 Jardins que j'ai plantés , arbres que j'ai vus naître !
 Troupeaux que j'ai nourris ! recevez mes adieux ;
 Ma fille , loin de vous , me fermera les yeux.
 A ces mots , en pleurant , le vieillard se retire ;
 Damon le suit des yeux , les détourne , soupire ,
 Se trouve , en ce moment , le dernier des humains ,
 Et le visage en pleurs appuyé sur ses mains ,
 Immobile , abattu , dans un calme terrible ,
 Fatigué de sentir , il paroît insensible.

Mais comment tout-à-coup sort-il de sa langueur ?
 Quel nouveau sentiment est entré dans son cœur ?
 Qui précipite ainsi sa démarche rapide ?
 Pourquoi , dans quel dessein franchir ce mont aride ,

Et descendre au vallon , où pendant les beaux jours
Lucas paît ses brebis & chante ses amours ?

Lucas qui l'aperçoit s'épouvante à sa vue ;
Mais il voit sur son front la gaieté répandue :
Damon lui prend la main , & Lucas étonné
Loin du vallon sauvage est d'abord entraîné.
Les voilà dans les champs que Polémon moissonne ;
Lucas est interdit & Polémon frissonne.

Lise qui voit de loin & Damon & Lucas ,
En suivant son travail cache son embarras.
Sa mère dans ses mains sent trembler sa faucille ,
Et se place aussi-tôt à côté de sa fille.

Mais Damon les aborde : ô mon cher Polémon ,
Voyez dans ce berger le rival de Damon.

Lise brûle pour lui de l'amour le plus tendre ;
Il aime , il est aimé , qu'il soit donc votre gendre.

Lise , un berger sans bien n'est pas digne de vous :
Que Lucas soit donc riche , & qu'il soit votre époux.
Voyez sur ce côteau cette ferme nouvelle ,
Cet herbage fécond qui s'étend autour d'elle ,
Ces vergers , dont les fruits l'enrichiront un jour ,
Et ce rang de noyers qui croissent à l'entour ;
Je les donne à Lucas. O vertueuse mère !

O sage Polémon ! si Lise vous est chère ,
Il faut que dans deux jours ces amants soient unis ;
Qu'après vous mes fermiers , aujourd'hui mes amis ,
Contents de moi , de vous , & charmés l'un de l'autre ,
Ils fassent à jamais leur bonheur & le vôtre.

Lise

Lise & l'heureux berger, la mère & Polémon,
 Se regardoient l'un l'autre & regardoient Damon.
 Lucas se précipite aux pieds de sa maîtresse,
 Lise fait éclater sa joie & sa tendresse;
 Les parents sont ravis, & Damon enchanté,
 Trouve dans tous les yeux le prix de sa bonté.

De nûces, de festins bientôt la douce image
 Va porter la gaieté de village en village;
 Et dès le lendemain, les cris & les chansons
 Ont annoncé l'aurore & l'instant des moissons.
 Il est donc arrivé ce moment d'abondance,
 Où le travail des champs reçoit sa récompense.
 De la riche Cérès les trésors vont s'ouvrir,
 Et voici l'heureux jour où l'homme va jouir.
 Déjà des moissonneurs la troupe partagée
 Attaque les sillons sur deux files rangée;
 Un sentiment profond, pur & délicieux
 Règne dans tous les cœurs, brille dans tous les yeux.
 Lise auprès de Lucas plus ardente à l'ouvrage,
 A bientôt devancé les filles du village;
 Et nouveau laboureur dans ce noble métier,
 Lucas aux yeux de Lise est fier de s'essayer.
 Ici Dolon sourit agacé par Thémire;
 Là Colin rit tout haut des bons mots qu'il va dire.
 Polémon en secret ordonne aux moissonneurs
 D'augmenter le tribut qu'on destine aux glaneurs.
 Ces beaux jours ont banni l'envie & la misère;
 Le pauvre donne au pauvre, & le riche est son frère.

Mais Life & son amant ont vu naître le jour,
 Où le Ministre saint doit bénir leur amour;
 Ils vont sanctifier la flamme la plus pure,
 Et jurer de s'aimer sans craindre le parjure.
 On leur dit les devoirs imposés aux époux,
 Ils sont sûrs de les suivre, & de les aimer tous.
 Eh! quel charme pour eux de s'entendre prescrire
 Ces aimables vertus que l'amour leur inspire!
 A peine ces amants par des vœux solempnels
 Sont unis l'un à l'autre aux pieds de nos Autels,
 Que le sage Pasteur rappelle à l'assemblée
 Ces dons multipliés dont le ciel l'a comblée.

Grand Dieu! tu nous donnas les fruits & les moissons,
 Et l'Amour & l'Hymen, les premiers de tes dons.
 L'air, les feux & les eaux, à tes ordres dociles,
 Ont rendu de concert nos campagnes fertiles.
 Tu daignas féconder le travail de nos mains:
 L'homme est cher à son Dieu; ce pere des humains
 Nous admet les premiers à ces festins champêtres,
 Où sa voix paternelle invite tous les êtres;
 De sa vaste bonté tout ressent les effets;
 Les bienfaits qu'il prodigue annoncent des bienfaits.
 Jouir c'est l'honorer: jouissons, il l'ordonne;
 Associons le pauvre aux trésors qu'il nous donne,
 Et reprenons gaiement un travail vertueux,
 Qui nous rendit toujours meilleurs & plus heureux.
 Après des chants de joie & de reconnoissance,
 Le peuple se recueille; & s'écoule en silence;

Il fuit Life & Lucas , qui se donnant la main
Du logis paternel ont repris le chemin.
Un orme vénérable en protège l'entrée.
Polémon les attend sous son ombre sacrée :
Tous deux avec respect tombent à ses genoux ;
Et lui , levant les mains sur les jeunes époux ,
L'œil humide de pleurs , d'une voix attendrie ,
Bénit au nom du ciel , le saint nœud qui les lie.
Damon conduit la troupe au fallon du festin ,
Placé dans un bocage , au fond de son jardin :
De convives pressés la table est entourée ;
Chacun jette un regard sur la plaine dorée ;
Et voit avec plaisir ses épis ramassés ,
S'élever sur la plaine en gerbes entassés.

Le Ministre sacré , le Seigneur du village ,
Imposoient à la joie , & la rendoient plus sage.
On lisoit dans les yeux une douce gaieté ,
Un contentement pur , l'amour , la volupté.
Et dans son calme heureux la troupe recueillie
Jouissoit sans transports , badinoit sans folie.
Bacchus dont le nectar animoit les esprits ,
Ne fit point rétentir le tumulte & les cris.
Mais du plaisir d'aimer il augmenta les charmes ;
Au bord de la paupière on vit briller les larmes ;
Et Damon tour à tour recevoit dans ses bras
Polémon & sa fille , & la mère & Lucas.
Environné , pressé de ses vassaux qu'il aime ,
Il est content de tous , & sur-tout de lui-même.

D ij



N O T E S.

Page 48.

Tout se meut , s'organise , & sent son existence.

Le commencement de l'Été semble être le moment où la nature est dans sa plus grande force & dans sa perfection. Dans les plantes cependant la végétation est affoiblie , parce que la terre n'a plus la même humidité qu'elle avoit au Printemps ; mais la végétation est prodigieuse dans les jeunes animaux , leur accroissement est sensible d'un jour à l'autre , du soir au matin. Dans les adultes , il y a moins de fermentation qu'il n'y en avoit au retour du soleil ; nos liqueurs coulent dans leurs canaux avec plus de tranquillité ; mais les muscles ont plus de souplesse , d'élasticité & de force. C'est le moment de l'année où l'homme jouit le plus de la santé.

49 Sans doute , elle a perdu de sa variété.

Il ne reste de verdure que celle des vergers , des vignes , des forêts , & ses nuances ne sont

point tranchantes. Les prairies commencent à blanchir, les bleds à jaunir, & le nombre des couleurs diminue; la curiosité étoit très-agréablement occupée au Printemps par la multitude & la vivacité des couleurs, ainsi que par la variété des chants des oiseaux & par celle des odeurs; mais elle n'est pas également satisfaite pendant l'Été.

Il y a des hommes dont l'ame n'a pas d'autre ressort que cet instinct de curiosité; les ames froides & foibles, les têtes vuides & frivoles occupent de mille manières leurs oreilles & leurs yeux; c'est pour veiller à notre conservation, c'est pour éviter la douleur & trouver le plaisir que la curiosité nous fut donnée.

49 J'irai sur l'Apennin, sur ces monts élevés.

Ce n'est plus qu'en parcourant un grand espace que l'œil trouve de la variété, & la vue subite d'une grande étendue, comme de tout ce qui est grand & nouveau, nous cause dans les nerfs un ébranlement qui est suivi d'une forte tension; mais lorsque ce vaste espace est varié par des sites, des productions de différens genres, la sensation, qui n'est plus la même, s'affoiblit & les nerfs

se relâchent ; cet espace étendu ne jette point dans notre ame des idées de solitude , de privation , de danger , comme la vue de la mer ; il n'y jette point des idées de destruction , de cahos , d'absence de vie , comme la vue des glaciers répandues sur les sommets des Alpes ; alors l'admiration succède à notre étonnement : mais une admiration douce dans laquelle entrent l'amour , l'espérance & plusieurs sentimens qui la rendent délicieuse.

50

Et portoient dans mon cœur

Un plaisir noble & pur , le calme & le bonheur.

La force du soleil , la chaleur de ses rayons , ont épuré les liqueurs dans nos corps , facilité la circulation & augmenté les esprits animaux ; ces particules ignées , ces particules végétales & vivantes qui circulent autour de nous , qui nous pénètrent & que nous respirons , nous ont donné plus de force ; mais la chaleur qui continue détend les muscles , porte du relâchement dans le genre nerveux , & donne quelque tendance au repos ; les inquiétudes vagues , la curiosité vive , l'activité sans objet diminuent ; il leur succède un contentement doux & solide ; on

se trouve plus disposé aux réflexions, & l'on n'en est pas détourné, comme au Printems, par une multitude de sensations nouvelles; ces réflexions ne sont point tristes, la santé dont on jouit, les biens dont on va jouir, la lumière qui éclaire tous les objets & qui ôte à la nuit même ses ténèbres, tout dispose l'ame à une douce joie: mais c'est sur-tout à l'impression de la chaleur que l'homme doit ce contentement, ce calme agréable dont il jouit.

La douleur, la crainte, la colère, les desirs violents, tous les sentimens, toutes les passions, qui sont des modes de la douleur, tendent les nerfs & les muscles. Le plaisir au contraire, la joie, l'espérance, la tendresse, l'amour du beau, tous les sentimens qui sont des modes du plaisir, relâchent modérément les nerfs & les muscles, &c.

La chaleur dans un corps bien constitué & qui n'est point obligé à des efforts, donne aux nerfs & aux muscles le même relâchement modéré que le plaisir.

Après ces deux observations, j'en répéterai une que j'ai écrite ailleurs, [*Encyclop. Art. MANIERES*]; il n'y a aucune affection de

L'ame qui n'agisse sur le corps: les peines, les plaisirs, les désirs, la crainte, l'amour, l'aversion, quelque morale que soit leur cause, ont en nous des effets physiques qui se manifestent par des signes plus ou moins sensibles; toutes les passions se peignent sur le visage, lui donnent de l'expression, font ce qu'on appelle la physionomie, changent l'habitude du corps, donnent & ôtent la contenance, font faire certains gestes, certains mouvements; cela est d'une vérité qu'on ne conteste pas.

Mais ce qui est aussi vrai, quoiqu'on ne l'ait pas encore dit, c'est que les mouvements des muscles & des nerfs, qui sont d'ordinaire les effets d'une certaine passion, étant excités sans le secours de cette passion, en reproduisent en nous les sentiments.

Les effets de la musique sur nous sont une preuve sensible de cette vérité: l'impression des sons sur nos nerfs y excitent différents mouvements, dont plusieurs sont du genre des mouvements qu'y exciteroient une certaine passion; & bientôt si ces mouvements se succèdent, si le Musicien continue de donner la même sorte d'ébranlement au genre nerveux, il fait passer

dans l'ame telle ou telle passion , la joie , la tristesse , l'inquiétude , &c. Il s'ensuit de cette observation , dont tout homme doué de quelque délicatesse d'organe peut constater en foi la vérité , que si certaines passions donnent au corps certains mouvements , ces mouvements ramènent l'ame à ces passions.

La chaleur donnant aux nerfs & aux muscles le même relâchement modéré que le plaisir , fait éprouver à l'ame un état agréable , un bien-être qu'elle sent & dont elle se rend compte ; c'est alors que la simple existence est un bien , & qu'on pourroit se dire : Je suis bien , parce que je suis. C'est alors qu'à l'ombre des arbres , sur un gazon frais près des eaux qui tempèrent la chaleur sans empêcher de la sentir , l'esprit abandonné à la rêverie , le cœur content , les sens tranquilles , on jouit d'un repos délicieux & semblable à celui qui succède aux plus grands plaisirs.

so Et même la raison m'invitoit à jouir.

Nos plaisirs dans le Printems tiennent plus aux sensations , à l'imagination , aux illu-

fions ; ils sont plus dans l'Été l'effet de la réflexion.

50 J'admirois tes bienfaits , divine agriculture.

Il y a des siècles que tout ce que la saine raison pouvoit dire à l'avantage de l'agriculture , a été dit ; & on le répète trop aujourd'hui. Quand certaines vérités sont démontrées , il ne reste plus qu'à les faire sentir , & c'est ce que sont les ouvrages d'imagination.

53 La compagne des mœurs , la médiocrité.

Ce vers & les deux ou trois qui suivent , sont ou imités ou traduits de M. Haller.

53 Et la paix de son cœur n'est jamais de l'ennui.

La plupart des animaux & les hommes sont destinés à se procurer leur subsistance par la chasse , ou par de certaines nourritures qu'ils ne trouvent pas facilement. Il faut pour se conserver qu'ils combattent , ou qu'ils fuyent des ennemis ; il faut pour se perpétuer qu'ils suivent le sexe qui ne fuit pas , mais qui se fait suivre ; ils sont , enfin , constitués de manière qu'une certaine mesure de mouvements leur est

absolument nécessaire. Si les hommes sont dans un état où ils puissent aisément & sans peine trouver leurs aliments, assurer leur conservation, perpétuer leur espèce, ils sentiront cette *uneasiness*, dont parle Locke, une inquiétude vague, un besoin d'action. Ils seront comme ces serins que nous enfermons dans des cages, où ils ont leurs femelles auprès d'eux & des vivres en abondance, ils sautent continuellement d'un bâton à l'autre; si vous leur ôtez ce mouvement, en les attachant par une petite chaîne, ils engraisent & meurent.

La nature nous ayant assez mal armés soit pour prendre le gibier, soit pour repousser nos ennemis, nous ayant donné des enfants qu'il faut long-tems nourrir, conduire & défendre, nous a mis dans la nécessité d'inventer; & jusqu'à un certain point, cet exercice est nécessaire à la santé. Le mot de Me. Guimond, *On meurt de bêtise*, renferme un grand sens. Il y a telles conditions où l'homme n'a pas plus à inventer qu'à courir, & où il n'est pas plus obligé au travail d'esprit qu'au mouvement. C'est, je crois, dans cette situation qu'on éprouve l'ennui. Ses effets sont terribles pour la san-

té & pour le bonheur. Les remèdes qu'on cherche sont la promenade, la vue des objets nouveaux, les plaisirs des arts, le jeu, les dissipations de la société; il y a une autre espece d'ennui, c'est cette langueur de l'ame qui succède aux passions qui ont cessé, aux goûts vifs qui se sont éteints: cet ennui est souvent incurable. Les habitants de la campagne par leur situation, leur fortune, leurs mœurs, &c. sont préservés de ces tristes affections de l'ame.

- 54 Le fermier ébloui de la clarté des cieux,
De leur voûte à la terre abaisse en vain les yeux.

*In vain the sight dejected to the ground
Stoops for relief: thence hot ascending streams
And keen reflexion Pains.*

Thomson.

- 54 Le coursier sans vigueur & la tête panchée,
Jette un triste regard sur l'herbe desséchée.

*Languet il corsier già sì feroce, e l'erba
Che fu suo caro cibo, à shifoprende.*

Le Tasse.

- 55 Son empire est douteux, son règne est d'un moment.
Shortis d'oubtful empire of the night.

Thomson.

- 56 Que j'aurois à voir ces flots d'un cristal pur,
Etendre dans leur chûte une nappe d'azur.

At first an azure sheet as prone it falls.

Thomson.

- 56 Sur des climats brûlants jeter l'humidité,
Et voiler le soleil d'un nuage argenté.

*Dashed in a cloud of foam, it sends aloft
A hoary mist and forms a ceaseleser show's.*

Thomson.

- 56 Sanctuaire où Dodone alloit chercher ses dieux.

Dans les forêts, l'obscurité, dont on ne voit
point les bornes, & le silence qui fait sentir l'ab-
sence des êtres animés, inspirent une sorte de
crainte qui devient facilement religieuse; pres-
que tous les peuples ont placé dans les forêts
quelques-unes des puissances invisibles qu'avoit
créées leur imagination; mais s'ils ont souvent
divinisé les chênes, les grands ormes, &c. ce
n'est pas seulement un effet de la crainte.

L'homme sauvage sent qu'il se meut parce
qu'il est animé, & il suppose animés tous les

êtres dans lesquels il voit du mouvement ; de là les dieux des eaux, les puissances de l'air, les divinités des bois, &c. Dans un Poëme Anglois, intitulé *l'Hermite*, on fait descendre en Ecoffe un habitant des Orcades, pais où il ne croit aucun arbre ; l'Orcadien est fort étonné à la vue d'un grand poirier chargé de fruits, il l'admire ; on lui fait goûter des fruits, il les trouve excellents ; il s'élève un vent qui agite les feuilles de l'arbre, l'Orcadien se prosterne devant lui & l'adore. Cette fiction est très-philosophique.

60 Je viens redemander au travail, à la terre
Mes biens qu'ont dissipés ma folie & la guerre.

Un reste de préjugé gothique jette encore une forte d'avilissement sur l'agriculture, & le métier de laboureur feroit encore rougir quelques descendants des Francs, des Normands, des anciens Barons, des Commis à la Barrière.

61 Eh bien ! ils sont heureux du plaisir d'être ensemble.

Dans tous les lieux, dans tous les tems où de fausses opinions, la rivalité & l'intérêt person-

nel ne divisent pas les hommes, ils ont du plaisir à se rencontrer, à vivre ensemble; c'est ce sentiment que les Philosophes Anglois appellent instinct de bienveillance, & que nous nommons humanité. La bonté, la générosité sont les effets de ce sentiment, ou plutôt ses modifications. Ily a un plaisir attaché à la bonté, à la générosité. Plaisir simple, indépendant de la réflexion & des retours sur soi-même; sentiment vif & assez vif pour égarer & donner beaucoup d'illusions. J'ai vu des personnes de l'un & de l'autre sexe, maîtrisées par cet instinct de bienveillance, servir, & servir souvent avec plus de zèle que de discernement & de justice, qui-conque avoit besoin d'elles. J'en ai vu prendre les sentimens, épouser les intérêts des autres, entrer dans leur situation au point de perdre leurs propres sentimens, d'oublier leurs intérêts & leur situation. J'en ai vu se repentir d'avoir cédé à leur bonté, à leur générosité, & m'avouer qu'elles avoient été entraînées par une force irrésistible. Cette bienveillance, cette humanité tient plus au sentiment d'amour qu'elle n'est l'effet de la pitié, quoique la pitié lui donne une extrême activité.

62 La cigale a donné le signal des moissons.

Le Pere Vaniere, *Œconomie rurale*, dit :

Messorum arguta vocat fridore cicada.

61 J'ai vu le Magistrat qui régit la Province.

Les beaux chemins sont un bien & un très-grand bien ; mais la corvée est un mal & un très-grand mal ; elle accable le malheureux ; elle lui fait sentir à l'excès le poids de la servitude ; elle l'oblige à donner à l'Etat, dont il ne tire ni secours ni protection, une partie de son travail qui est sa seule propriété. Ce travail ne pourroit-il pas lui être payé par les possesseurs des fonds ?

Ne pourroit-on pas tenter dans d'autres Généralités ce que vient d'exécuter un Intendant (*), connu par la supériorité de ses lumières, & par son zèle extrême pour le bien ? Ne pourroit-on pas employer les Troupes à la construction & à la réparation des chemins,

(*) M. Turgot,

comme les Romains l'ont fait. Henri IV & Louis XIV leur ont fait construire des canaux.

- 64 Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur
Et la terre en silence attend dans la terreur.

A boding silence reigns

Dread thro' the dun expanse.

Thomson.

- 66 Sans ombre & sans limite , un ciel tranquille & pur
Y couronne les champs du plus brillant azur.

Th' interminable shy

Sublimely swells and o'er the world , expands

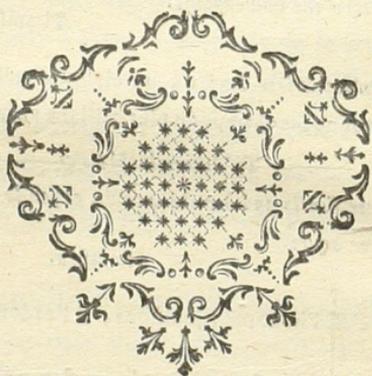
A purer azure.

Thomson.

- 74 Jouir c'est l'honorer ; jouissons , il l'ordonne.

On doit supposer que , dans son prône , M. le Curé n'invite ses Paroissiens à jouir des biens qu'ils doivent à leur travail & à la nature , qu'autant que leurs jouissances ne seront point contraires à l'ordre , aux bonnes mœurs , à la justice , à leur fanté , à leurs devoirs d'hom-

mes, de citoyens, de cultivateurs. M. le Curé
pense, comme Bernier, que » la privation
» d'un plaisir innocent est un très - grand pé-
» ché. «

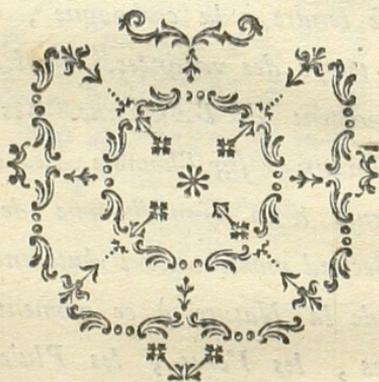


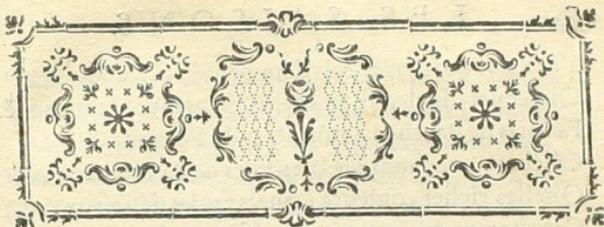


ARGUMENT.

*T*ABLEAU général des présens de l'Automne, & des plaisirs qu'il promet. Invitation aux Magistrats & aux jeunes Eco-liers de se rendre à la campagne, & d'y passer le temps des vacances. Tableau du premier moment de l'Automne. Ses effets sur les animaux & sur l'homme. Les chasses. Vie heureuse d'un Gentilhomme de campagne. Second moment de l'Automne, & tableau de la Nature à ce moment, les Vendanges, les Vents, les Pluies, le commencement des Frimats. Les engrais des Terres, le dernier des travaux champêtres. Les engrais Anglois. Nécessité que le Gou-

vernement protège & soulage les Cultivateurs. Dernier moment de l'Automne ; il attriste l'ame. Les vapeurs. Langueur de tous les êtres. Les Oiseaux se rassemblent. Leur départ. L'Homme se retire dans les Villes.





LES SAISONS.

L'AUTOMNE.

O V O U S , qu'ont enrichis les trésors de Cérès ,
Préparez-vous , Mortels , à de nouveaux bienfaits ;
Redoublez vos présents , terre heureuse & féconde ,
Récompensez encor la main qui vous seconde ;
Et toi , riant Automne , accorde à nos désirs
Ce qu'on attend de toi , des biens & des plaisirs.
Il vient environné de paisibles nuages
Qui flottent dans les airs , sans former des orages ;
Il voit , du haut des cieux , le pourpre des raisins ,
Et l'ambre & l'incarnat des fruits de nos jardins ;
De côteaux en côteaux la vendange annoncée
Réveille le tumulte , & la joie insensée ;

J'entends de loin les cris d'un peuple fortuné
 Qui court, le thyrsé en main, de pampres couronné.
 Favoris de Bacchus, ministres de Pomone,
 Célébrez avec moi les bienfaits de l'Automne;
 Quelles riches couleurs, quels fruits délicieux,
 Ces champs & ces vergers présentent à vos yeux!
 Voyez, par le zéphyr la pomme balancée
 Echapper mollement à la branche affaïssée;
 Le poirier en buisson courbé sous son trésor,
 Sur le gazon jauni rouler les globes d'or,
 Et de ces lambris verts attachés au treillage
 La pêche succulente entraîner le branchage.
 Les voilà donc ces fruits qu'ont annoncés les fleurs,
 Et que l'Été brûlant mûrit par ses chaleurs.
 Jouissez, ô mortels, & par des cris de joie
 Rendez grâces au ciel des biens qu'il vous envoie:
 Que la danse & les chants, les jeux & les amours,
 Signalent à la fois les derniers des beaux jours.
 Jouissez: mais déjà la fanfare éclatante
 Au peuple des forêts a porté l'épouvante;
 Le cor fait réentendre ses accens belliqueux;
 Et Diane a donné le signal de ses jeux.

O qui peut, sans regret, s'enfermer dans les villes?
 Malheureux, qui jamais n'habitez nos asyles,
 Condamnés dès l'enfance à l'ombre des cités,
 Laissez vos vains honneurs, vos tristes dignités;
 Dérobez-vous aux soins, au luxe, à la mollesse;
 Venez de ces moments partager l'allégresse;

Accourez, je voudrois rassembler dans les champs
Les mortels de tout âge, & ceux de tous les rangs.

Ministres de Thémis, ou plutôt ses victimes,
Vous voyez au barreau les malheurs & les crimes,
Et vous verrez ici la joie & les vertus.

Suspendez un moment vos travaux assidus;
Le repos vous attend à l'ombre de ces hêtres;
Venez vous occuper des récoltes champêtres;
Cueillir le raisin mûr au pampre des côteaux,
Ou du riche espalier dépouiller les rameaux.

Dès que l'astre du jour panché vers la Balance,
Arme d'un feu plus doux les rayons qu'il nous lance,
Quand l'Automne a fermé le temple de Thémis,
Mondor, loin du palais, suivi de ses amis,
Jouit de la campagne, & dans sa solitude,
De nos codes nombreux fait encor son étude;
Il voit d'injustes loix, qu'il faudroit abroger,
Des abus à punir, des formes à changer.
Il songe à réprimer la chicane intrigante
Qui dévore avec art la foiblesse indigente;
A défendre le pauvre au palais opprimé,
Par ce même pouvoir qu'il avoit réclamé.

Et vous de vos parents, jeune & chère espérance,
Vous à peine échappés aux périls de l'enfance,
Vous martyrs de l'école & de ses faux docteurs,
Quittez ces tristes bancs consacrés aux erreurs;
Et venez dans nos champs, sans pédant & sans livre,
Connoître le plaisir & commencer à vivre.

Ici , tout vous invite à des jeux innocents ,
 Ici , vous jouerez des plus beaux de vos ans ;
 Venez y prendre part aux plaisirs de l'Automne ,
 Il calme , il rafraîchit l'air qui nous environne ,
 Il couvre de vapeurs le vaste firmament ,
 Et ce voile plombé reste sans mouvement.
 Le soleil est caché , mais son disque invisible
 Porte un jour tendre & doux sur le monde paisible.
 L'homme respire enfin sous un ciel tempéré ;
 Des feux d'un globe ardent il n'est plus dévoré ;
 Il ne craint point encor les vents & la froidure ;
 Et sans sentir les airs il parcourt la nature ;
 Il y voit des trésors & la variété
 Qui paroît le Printems , & qui manque à l'Eté.
 De combien de couleurs l'Automne à son passage
 Des vergers & des bois a semé le feuillage ?
 Il laisse leur verdure aux cimes des ormeaux ;
 De l'arbre de Pomone il dore les rameaux ;
 L'arbre de Cérasonte aux gazons des prairies
 Oppose l'incarnat de ses branches flétries.
 Quel calme sur les eaux , dans les bois & les airs !
 Quel silence étendu règne sur l'univers !
 L'Alcion s'est fixé sur des roseaux tranquilles ,
 Ou raze , en se jouant , les ondes immobiles :
 Le peuple des hameaux , des champs & des forêts ;
 Moins ému , moins bruyant , semble jouir en paix.
 Sa volupté moins vive est encor douce & pure ;
 Moi , je partage ici la paix de la nature ;

Dans

LES SAISONS. 27

Dans ces heureux vallons , sur ces riches côteaux ,
 J'ai senti le plaisir , je jouis du repos.
 Automne , ciel tranquille , agréables retraites ,
 Vous calmez de nos cœurs les ardeurs inquiètes ;
 Puisse à ce doux repos que je goûte aujourd'hui
 Ne succéder jamais le tourment de l'ennui !
 Ah ! nous étions heureux par la seule espérance ,
 Pussions-nous l'être encore au sein de l'abondance !
 L'homme a tout recueilli , n'a plus à désirer ,
 Et le cœur satisfait va cesser d'espérer.
 Peut-être du soleil la lumière affoiblie
 Répandra moins ici , l'action & la vie.
 L'homme va moins sentir , & peut-être son cœur
 Va-t-il de l'indolence éprouver la langueur.
 Combattons la du moins par un mâle exercice ;
 A nos jeux , nos plaisirs que le travail s'unisse ;
 Opposons la fatigue à l'ennui du repos ;
 Pénétrons les forêts , montons sur les côteaux ;
 A leurs hôtes nombreux allons livrer la guerre.
 Moi , nouveau Salmonée , armé de mon tonnerre ,
 Tantôt dans le taillis je vais au point du jour
 Du lièvre ou du chevreuil attendre le retour ;
 Et tantôt parcourant les buissons des campagnes ,
 Je cherche la perdrix qu'appelloient ses compagnes.
 Mon chien bondit , s'écarte , & suit avec ardeur
 L'oiseau , dont les zéphyrz vont lui porter l'odeur ;
 Il l'approche , il le voit ; transporté , mais docile
 Il me regarde alors & demeure immobile ;

E

J'avance, l'oiseau part, le plomb que l'œil conduit
 Le frappe dans les airs au moment qu'il s'enfuit ;
 Il tourne, en expirant, sur ses ailes tremblantes,
 Et le chaume est jonché de ses plumes sanglantes.

Souvent, quand le soleil dore le haut des monts,
 Et que l'ombre allongée obscurcit les vallons ;
 Je descends dans un pré, vers un golphe paisible
 Qu'environne un ombrage au jour inaccessible ;
 Là, je vois le pêcheur, sur les flots ébranlés
 Lancer d'un bras nerveux ses filets rassemblés ;
 Ils couvrent d'un long cercle un peuple trop avide
 Qu'attira vers la rive une amorce perfide ;
 Les filets, en tombant, l'un de l'autre écartés
 S'unissent lentement sous les flots argentés ;
 Ils ont enveloppé dans leurs grottes profondes,
 Et ramènent vers moi les habitants des ondes.
 Leur foule, en s'élançant de ces rets déployés,
 Frappe le sable humide & boûdit à mes pieds.
 Je les vois, je les compte, & vais dans mon asyle
 Jouir de ma conquête, & d'un plaisir utile.

Cent fois, dans ma jeunesse, aux rives des ruisseaux,
 J'ai semé les buissons d'innombrables réseaux ;
 Avec quel mouvement d'espérance & de joie,
 Vers la fin d'un beau jour, j'allois chercher ma proie !
 A présent même encor, sous les rameaux naissants,
 De l'oiseau de la nuit j'imite les accents ;
 Bientôt de la forêt j'entends la troupe ailée
 S'avancer, voltiger, autour de ma feuillée ;

J'écoute, en palpitant, leur vol précipité;
 D'un transport vif & doux mon cœur est agité,
 Quand je les vois tomber sur ces verges perfides
 Qu'infesta de ses sucres l'arbrisseau des Druides.

O doux emploi des jours! agréables moments!.....
 Mais l'Automne offre encor d'autres amusements,
 Des plaisirs, des succès qu'accompagne la gloire,
 Où le courage & l'art menent à la victoire.
 Entendez-vous quel bruit rétentit dans les airs?
 Et d'échos en échos roule dans les déserts?
 La Discorde, Bellone, ou le Dieu de la guerre,
 Par ces sons éclatants menacent-ils la terre?
 De la vaste forêt l'espace en est rempli;
 Dans ses sombres buissons le cerf a tressailli.
 Au monarque des bois la guerre est déclarée;
 Il a vu d'ennemis sa demeure entourée,
 Et des chiens dévorants en groupes dispersés,
 De distance en distance autour de lui placés.
 Là, le coursier fougueux, leve sa tête altière;
 D'un œil impatient il parcourt la bruyère;
 Le chasseur fatigué de ses vains mouvements,
 De la course tardive avance les moments,
 Et sur les pas du cerf dont la terre est empreinte,
 Il perce, au son du cor, le centre de l'enceinte.
 Le timide animal s'épouvante & s'enfuit;
 Il voit dans chaque objet la mort qui le poursuit;
 Sa route sur le sable est à peine tracée,
 Il devance, en courant, la vue & la pensée;

E ij

L'œil le fuit & le cherche aux lieux qu'il a quittés,
Ses cruels ennemis par le cor excités
S'élevent sur ses pas au sommet des montagnes,
Et sur ses pas encor fondent sur les campagnes;
Effrayé des clameurs & des longs hurlements,
Sans cesse à son oreille apportés par les vents,
Vers ces vents importuns il dirige sa fuite :
Mais la troupe implacable ardente à sa poursuite
En faitit mieux alors ses esprits vagabonds ;
Il écoute, il s'élançe, il s'éleve par bonds ;
Il voudroit ou confondre, ou dérober sa trace,
Se détacher du sable, & voler dans l'espace ;
Il change plus souvent sa route & ses retours ;
Dans le taillis obscur il fait de longs détours ;
Il revoit ces grand bois, théâtre de sa gloire,
Où jadis cent rivaux lui cédoient la victoire,
Où couvert de leur sang, consumé de désirs,
Pour prix de son courage, il obtint les plaisirs.
Il force un cerf plus jeune à courir dans la plaine,
Pour présenter sa trace à la meute incertaine :
Mais le chasseur la guide & prévient son erreur ;
Le cerf est abattu, tremblant, saisi d'horreur,
Son armure l'accable, & sa tête est panchée,
Sous son palais brûlan sa langue est desséchée,
D'une ardente sueur ses flancs sont arrosés,
Et d'esprits agissants ses nerfs sont épuisés ;
Il s'arrête, il chancelle, il tombe, & les fanfares
Vont annoncer sa chute à ses vainqueurs barbares.



Il entend de plus près des cris plus menaçants,
 Il fait pour fuir encor des efforts impuissants,
 Ses yeux appésantis laissent tomber des larmes,
 Il se lève en fureur, il se sert de ses armes;
 L'excès du désespoir le soutient un instant,
 Et sous l'acier funeste il meurt en combattant:
 Le chasseur en triomphe, & d'un œil plein de joie
 A ses pieds étendue il regarde sa proie.

O vous, jeunes guerriers, noble sang des héros,
 Venez fuir, dans nos bois, les dangers du repos;
 Développez en vous la force & le courage;
 Préludez aux combats dont nos jeux font l'image;
 Bravez la faim, la soif, l'inclémence des airs,
 Combattez, foudroyez, les tyrans des déserts:
 Ils pourroient aux humains disputer la nature,
 Et nos riches moissons deviendroient leur pâture;
 Allez, par vos exploits, du champ qu'il a semé
 Assurer la récolte au pauvre désarmé;
 Lancez vos traits vengeurs sur ces monstres sauvages,
 Dont le cultivateur éprouva les ravages;
 Frappez ces loups cruels, de rage étincelants,
 Emportant ces agneaux déchirés & sanglants;
 Percez le sanglier qui court avant l'aurore
 Renverser les fillons, où le bled vient d'éclorre;
 Signalez par ces coups votre âge & vos loisirs,
 Et servez la patrie en courant aux plaisirs.
 N'imites pas ces grands, ces nobles inutiles,
 Qu'énervent la mollesse, & le luxe des villes;

Voyez-les s'avilir, & prétendre aux honneurs,
 Esclaves des Phrinés dont ils ont pris les mœurs;
 De frivoles devoirs, fatigués sans les suivre,
 Accablés du soin d'être, & du travail de vivre.

O funeste loisir ! ô poids affreux du tems !
 Vous n'êtes point connus du citoyen des champs ;
 Il sçait du jour qui passe employer la durée ;
 A des devoirs aisés sa vie est consacrée ;
 Le repos n'est pour lui que le délassement ;
 La chasse ou le travail, les soins, le mouvement
 Entretiennent en lui cette chaleur active
 Que refuse l'Automne à la nature oisive.
 Sans entraves, sans maître, & libre de choisir
 Les moments du travail, du repos, du plaisir,
 Il dispose à son gré tout le cours de sa vie.

Heureux ! qui sans pouvoir au sein de sa patrie
 N'impose qu'à lui seul d'en respecter les loix,
 Et déroband sa tête au fardeau des emplois,
 Aimé dans son domaine, inconnu de ses maîtres,
 Habite le donjon qu'habitoient ses ancêtres !
 De l'amour des honneurs il n'est point dévoré,
 Sans craindre le grand jour, content d'être ignoré,
 Aux vains dieux du public il laisse leurs statues,
 Par l'envie & le tems si souvent abattues.
 Pour juge il a son cœur, pour amis ses égaux,
 La gloire ou l'intérêt n'en font pas ses rivaux ;
 Il peut trouver au moins dans le cours de sa vie
 Un cœur sans injustice, un ami sans envie.

Il ne s'égare point dans ces vastes projets
 Qui tourmentent le cœur incertain du succès ;
 Il ne peut être en butte à ces revers funestes
 Qui souvent de la vie empoisonnent les restes ;
 Elever ses troupeaux , embellir son jardin ,
 Plutôt que l'agrandir féconder son terrain ,
 Par la seule industrie augmenter sa richesse ,
 Voilà tous les projets que forme sa sagesse ;
 Il ne veut qu'arriver au terme de ses jours ,
 Par un chemin facile , & qu'il suivra toujours.
 La Chine & le Japon , l'aiguille & la peinture
 N'ornent point ses lambris d'une vaine parure ;
 On y voit les portraits de ses sages aïeux ;
 Ils vécutent sans faste , il veut vivre comme eux ;
 Il regarde souvent ces images si chères ,
 Qui parlent à son cœur des vertus de ses pères.
 Peut-il avoir besoin que le luxe & les arts
 De leur pompe frivole amusent ses regards ?
 N'a-t-il pas des ruisseaux , son verger , la prairie ?
 N'a-t-il pas des beautés que chaque instant varie ?
 L'opale & l'incarnat d'un matin radieux ,
 L'or , le pourpre , & l'azur du couchant nébuleux ,
 Où son œil cherche en vain la première nuance
 De l'émail qui finit , de l'émail qui commence ?
 N'a-t-il pas des guérets par des bois terminés ?
 Un fleuve & des étangs de saules couronnés ?
 Il voit l'astre du jour y tracer son image ,
 Et l'habitant de l'air y marquer son passage.

Il a d'autres tableaux & plus intéressants ;
 Il voit l'homme ingenu , ses plaisirs innocents ;
 Le respect pour les Dieux , la vérité champêtre ,
 La douce égalité de l'esclave & du maître ,
 L'amour & l'amitié dans leur simplicité ,
 Le mélange des mœurs & de la volupté.

Il voit le vrai bonheur , & le trouve en lui-même ;
 Son cœur toujours content de l'épouse qu'il aime ,
 S'il a quelque chagrin , n'en peut être opprimé ;
 Il oppose au destin le plaisir d'être aimé.
 C'est aux champs que l'Hymen unit des cœurs sincères ,
 Et n'est point profané par des feux adultères ;
 Là , l'époux accablé sous le fardeau des ans
 Presse encor sa moitié dans ses bras languissants ;
 Là regnent la pudeur , la concorde , l'estime ,
 Et l'Amour entouré des vertus qu'il anime.
 Eh ! quel plaisir encor pour ces époux heureux
 D'élever dans leur sein les gages de leurs feux !
 De voir à leur instinct succéder la pensée ,
 D'éclairer , de hâter leur raison commencée ;
 De guider leurs penchants , d'épurer , de former
 Ces cœurs que la nature instruit à les aimer !
 L'épouse à ses enfants voit les traits de leur père ,
 Et l'époux trouve en eux les charmes de leur mère.
 Quelquefois entraîné dans leurs bras caressants
 Il prend part , sans rougir , à leurs jeux innocents ;
 La mère lui sourit , & le groupe autour d'elle
 La force d'épancher la pitié maternelle.

LES SAISONS. 105

Avant que l'art de plaire eût remplacé les mœurs,
 Quand l'utile & le grand conduisoient aux honneurs,
 Vos aïeux, leur dit-on, au bien de la patrie
 Immoloient leur repos, leur fortune & leur vie;
 Ils vivoient à la Cour, sans nuire, & sans flatter;
 Avant d'en obtenir, ils vouloient mériter;
 Sans s'abaisser alors à de vils artifices,
 Ils nommoient des aïeux, & citoient des services.
 On vante, en leur présence, un mortel généreux
 Dont le cœur bienfaisant s'ouvrit aux malheureux;
 Le jeune enfant s'essaie aux vertus qu'il admire,
 Le père s'applaudit des vertus qu'il inspire.

Souvent, dans un salon propre & non fastueux
 Il admet à sa table un ami vertueux;
 Son domaine a produit le festin qu'il ordonne,
 Et sans l'art de Comus le besoin l'affaïsonne:
 Le rapport des esprits unit les conviés;
 L'épanchement des cœurs que l'estime a liés,
 L'enjouement sans folie, & l'amour sans foiblesse,
 De l'amour paternel la sainte & douce ivresse,
 Des serments de s'aimer que le cœur a dictés,
 De ces sobres festins voilà les voluptés.

O vous! ô mes amis, en qui j'ai vu renaître
 Des mœurs de nos aïeux la majesté champêtre
 Ch*** couple heureux, respectables époux,
 J'ai chanté les vertus que j'admirois en vous.

Mais le sombre horizon se refuse à l'aurore,
 Et rend douteux long-tems le jour qui vient d'éclorre.

Des nuages épais sur les champs descendus
Entourent de la nuit les objets confondus ;
Immobilés sur l'onde , & fixés sur la plaine ,
Ils dérobent l'espace à la vue incertaine ;
L'imprudent voyageur de sa route égaré
Poursuit , dans l'ombre humide , un sentier ignoré.
L'astre du jour pâli répand des clartés sombres ,
Son disque sans rayons se montre dans les ombres ,
Ce voile nébuleux ajoute à sa grandeur ;
Mais le soleil l'entrouvre , il reprend sa splendeur ;
Il argente les cieux , dont les vapeurs légères
Promènent sur les champs leurs ombres passagères.

L'Aquilon les emporte au sommet du Taurus ,
Il en couvre l'Atlas , les Alpes , l'Immaüs ;
Sans cesse il entretient par des vapeurs nouvelles
De leurs sommets glacés les neiges éternelles.
Fleuves majestueux , ce sont-là vos berceaux ,
Et l'urne intarissable où vous puisiez les eaux.
Vous les versez d'abord dans de sombres vallées ,
Vous frappez à grand bruit des rives désolées ,
Où le marbre ébranlé se détachant des monts
Tombe , roule , & bondit dans vos flots vagabonds ;
Plus paisibles enfin , dans une plaine immense
Vous portez la fraîcheur , la vie & l'abondance.
Des nuages légers , dans l'air moins élevés ,
Vont heurter des côteaux les sommets cultivés ;
Ils traversent le sable , & le limon fertile ,
Ils percent les rochers , s'arrêtent sur l'argile ;

Et s'échappant de l'autre où distilloient leurs eaux,
 Ces vapeurs vont former les sources des ruisseaux ;
 Ils serpentent d'abord sur des plaines fécondes ;
 Ils vont confondre au loin leur murmure & leurs ondes ;
 S'ouvrir en s'unissant un plus vaste canal ;
 Et rouler sur l'arène un tranquille crystal.

Ainsi, du sein des mers, une mer de nuages
 S'exhale, se répand & part de leurs rivages ;
 Du liquide fécond pénètre l'univers,
 Et par mille canaux retourne au sein des mers.

Ces voiles suspendus qui cachent à la terre
 L'azur qui la couronne, & l'astre qui l'éclaire,
 Ces ombres, ces vapeurs, qui couvrent nos climats,
 Préparent les Mortels au retour des frimats ;
 La nature, à grands pas, marche à sa décadence,
 Et du feu qui l'anime, elle a senti l'absence.

Mais la feuille, en tombant du pampre dépouillé,
 Découvre le raisin de rubis émaillé ;
 De l'ambre le plus pur la treille est colorée ;
 Les celliers sont ouverts, la cuve est réparée.
 Boisson digne des Dieux, jus brillant & vermeil,
 Doux extrait de la sève, & des feux du soleil,
 Source de nos plaisirs, délices de la terre,
 Viens combattre l'ennui qui nous livre la guerre ;
 Dissipe notre esprit qui pensoit tristement,
 Et donne-nous du moins le bonheur d'un moment.

Déjà près de la vigne un grand peuple s'avance ;
 Il s'y déploie en ordre, & le travail commence ;

Le vieillard que conduit l'espoir du vin nouveau
 Arrive le premier au penchant du côteau ;
 Déjà l'heureux Lindor & Lisette charmée
 Tranchent au même sep la grappe parfumée ;
 Ils chantent leurs amours , & le Dieu des raisins ;
 Une troupe à ces chants répond des monts voisins ;
 Le bruyant tambourin , le fifre & la trompette ,
 Font entendre des airs que le vallon répète.
 Le rire , les concerts , les cris du vendangeur
 Fixent sur le côteau , les regards du chasseur.
 Mais le travail s'avance , & les grappes vermeilles
 S'élèvent en monceaux dans de vastes corbeilles ;
 Colin , le corps penché sur les genoux tremblants ,
 De la vigne au cellier les transporte à pas lents ;
 Une foule d'enfants autour de lui s'empresse ,
 Et l'annonce de loin par des cris d'allégresse.

Cependant le raisin sous la poutre est placé ;
 Un jus brillant & pur dans la cuve est lancé ;
 D'impatients buveurs y plongent la fougère ,
 Où monte en pétillant une mousse légère.

Mais je vois sur les monts tomber l'astre du jour ;
 Le peuple vendangeur médite son retour :
 Il arrive , ô Bacchus , en chantant tes louanges ;
 Il danse autour du char qui porte les vendanges ;
 Ce char est couronné de fleurs & de rameaux ,
 Et la grappe en festons pend au front des taureaux.
 Les excès du plaisir , la joie immodérée ,
 Les chants , & les festins , terminent la soirée ;

Le rire à longs éclats est souvent répété,
 Et le cri qui l'exprime ajoute à la gaieté;
 Bacchus a déchiré les voiles du mystère;
 Chacun d'eux au grand jour produit son caractère;
 Ils sont tous contents d'eux, du sort, & des humains;
 Là, des rivaux unis un verre arme les mains.
 Tu suspends, ô Bacchus! la haine & la vengeance,
 Tu fais régner l'amour, tu répands l'indulgence.
 Deux vieillards attendris se tiennent embrassés;
 Tous deux laissent tomber des mots embarrassés;
 Dans leurs yeux entr'ouverts brillent d'humides flammes;
 Ils font de vains efforts pour épancher leurs ames,
 Et pleins des sentiments qu'ils voudroient exprimer,
 Tous deux, en bégayant, se jurent de s'aimer.

Alain, jusqu'à ce jour, amant tendre & timide
 Puisse dans le nectar une audace intrépide;
 Alison qu'il poursuit lui résiste en fuyant;
 Elle hésite, s'arrête, & tombe en souriant.
 Grégoire à Mathurine alloit porter son verre,
 Sous ses pas incertains il sent trembler la terre;
 Il a vu les lambris & le toit s'ébranler;
 La table qu'il embrasse est prête à s'écrouler;
 Il tombe, il la renverse, & la cruche brisée
 Se divise en éclats sur la terre arrosée.
 On se leve en tumulte, on part, & les buveurs
 Font retentir au loin leurs chants & leurs clameurs.

Ils n'ont point entendu le démon des tempêtes;
 Il vient de l'Occident, il vole sur leurs têtes,

Il passe en rugissant de vallons en vallons ;
 Tranquille en ce moment au bruit des Aquilons ,
 Le sage laboureur ne craint plus leurs ravages ;
 Il a mis ses trésors à couvert des orages ;
 Des gerbes de Cérès il chargea ses greniers ;
 Les tonneaux de Bacchus vont remplir ses celliers ;
 Il a fait plus : déjà la glebe retournée
 Cache sous le sillon l'espoir de l'autre année ,
 Et même sur les champs épuisés par leurs dons
 Il a conduit l'engrais qui les rendra féconds.

Apprenez , ô Mortels , qu'un sol pauvre & stérile
 Devient en un moment un sol riche & fertile ,
 Il est , il est un art de choisir les engrais ,
 Qu'au vertueux TOWSEND a révélé Cérès.
 Triptolème nouveau , je viens te rendre hommage ,
 Le bien qu'on fait au monde ajoute à mon partage ;
 Ami du bienfaiteur , sans pouvoir l'imiter ,
 J'aspire à ses vertus , & j'aime à les chanter.

Dans les champs d'Albion , sur un sable infertile ,
 C'est toi , qui le premier , fis répandre l'argile ,
 Fécondas l'un par l'autre , & du mélange heureux
 Vis naître les moissons sur un fonds sablonneux.
 Au sol qu'une huile épaisse humecte , & rend solide
 C'est toi , qui le premier mêlas le sable aride ,
 Par ses angles tranchants le limon divisé ,
 Laisa sortir le bled du champ fertilisé.
 C'est toi , qui le premier instruisis ta patrie
 A revêtir les monts des dons de la prairie ;

LES SAISONS. III

A contraindre les champs depuis peu moissonnés,
D'offrir une herbe tendre, aux troupeaux étonnés.
L'agriculteur Anglois, que l'Etat encourage,
Bientôt de tes leçons apprit à faire usage.

Dans de plus beaux climats, le peuple des hameaux
Rendu stupide enfin, par l'excès de ses maux,
Ne sçait point par son art seconder la nature;
L'habitude & l'instinct dirigent sa culture.
Il n'invente jamais, il tremble d'imiter,
Pour cesser d'être pauvre il n'ose rien tenter,
Et traînant, à regret, sa vie infortunée,
Il pense qu'aux douleurs les Dieux l'ont condamnée.
Allez, peuples des champs, faire entendre vos voix,
Jusque dans cet asyle où résident vos Rois;
Allez au pied du trône exposer vos misères;
Des enfants malheureux se plaignent à leurs pères.

Oprimés, diroit-il, dans tes vastes Etats,
O Roi! nous gémissons, nous ne murmurons pas:
Ton peuple est accablé sous un joug qu'il adore,
Et sçait dans ses malheurs que son Roi les ignore.
En traçant ces sillons qu'arrosent nos sueurs,
Nous aimons la patrie, & formons ses vengeurs;
Ils iront de leur sang t'acheter la victoire,
Et mourir inconnus pour augmenter ta gloire.
Citoyens oubliés, dans la poudre abattus,
Nous avons conservé le dépôt des vertus;
Et le ciel qui nous livre à l'horrible indigence,
Pour nous en consoler, nous laissa l'innocence.

Nos devoirs sont encor nos plaisirs les plus doux ;
 Ces noms si saints , si chers , & de père , & d'époux ,
 Ne sont point au hameau des titres, mais des chaînes;
 Hélas! ces doux liens qui seuls charmoient nos peines,
 Ne sont plus aujourd'hui qu'à augmenter nos douleurs;
 A nos tristes enfants nous léguons nos malheurs ;
 Tourmentés de leur sort , fatigués de notre être ,
 Nous pleurons , auprès d'eux, de les avoir fait naître ;
 On vient entre nos mains arracher les secours
 Dont un soin paternel soutient leurs foibles jours ;
 De l'humble agriculteur , sans force & sans défense ,
 Des brigands effrénés dévorent la substance ;
 Nous respectons la loi , victime des abus ,
 Avec joie , à l'Etat nous offrons nos tributs ;
 Les cœurs des malheureux sont rarement avarés :
 Mais faut-il immoler à des monstres barbares
 Le sang de nos enfants ? le prix de nos travaux ?
 Faut-il seuls de l'Etat supporter les fardeaux ?
 Ou loin des lieux chéris qu'ont habités nos pères ,
 Aller porter nos pleurs , aux rives étrangères.

Ah ! les Rois sont humains & veulent être aimés ,
 S'ils soupçonnoient les maux des peuples opprimés ,
 Ils sçauroient les venger des oppresseurs avides ,
 Et retrancher sans doute au nombre des subsides ;
 C'est alors qu'on verroit l'habitant des hameaux
 Reprendre avec gaieté ses soins & ses travaux ;
 L'instinct du laboureur deviendroit du génie ;
 Il couvrirait de biens le sol de sa patrie ;

LES SAISONS. 113

Et le peuple des champs plus riche, & plus nombreux,
Rendrait heureux son Prince, en s'avouant heureux.

Hélas ! l'homme est forcé de se donner des chaînes ;
C'est un poids qu'il ajoute au fardeau de ses peines ;
Il est né pour souffrir ; mais peut-il aujourd'hui
Résister aux malheurs prêts à fondre sur lui ?
Le soleil retiré vers l'humide Amalthée,
Jette un dernier regard sur la terre attristée ;
Tout est changé pour nous ; ce théâtre inconstant
Où l'homme passe un jour, & jouit un instant ;
Cette terre autrefois si belle & si fertile,
Devient en ce moment, triste, pauvre & stérile ;
Je ne les verrai plus, ces émaux éclatants,
La pompe de l'Été, les graces du Printems,
Ces nuances du verd, des bois & des prairies,
Le pourpre des raisins, l'or des moissons mûries.
Les arbres ont perdu leurs derniers ornemens ;
A travers leurs rameaux j'entends des sifflemens.
Doux Zéphyr, qui le soir caroissois la verdure,
Quel son, quel triste bruit succède à ton murmure !
Les vents courbent les pins, les ormes, les cyprès ;
Ils semblent dans leur course entraîner les forêts ;
Les arbres ébranlés, de leurs cimes panchées,
Font voler sur les champs les feuilles desséchées.
Les rayons du soleil, sans force & sans chaleur,
Ne percent plus des airs la sombre profondeur ;
Eole étend sur nous la nuit & les nuages ;
L'ombre succède à l'ombre, & l'orage aux orages ;

114 LES SAISONS.

L'homme a perdu sa joie , & son activité ;
 Les oiseaux sont sans voix , les troupeaux sans gaieté ;
 Ils ne reçoivent plus du Dieu de la lumière
 Ce feu qui fait sentir & vivre la matière.
 La campagne épuisée a livré ses présents ,
 Et n'a rien à promettre à mes goûts , à mes sens.
 Dans ces jardins flétris , dans ces bois sans verdure ,
 Je sens à mes besoins échapper la nature.
 Ce concert monotone & des eaux & des vents
 Suspend & ma pensée , & tous mes sentiments ;
 Sur elle-même enfin mon ame se replie ,
 Et tombe par degrés dans la mélancolie ;
 Dans ces champs que l'Automne a changés en déserts ,
 Dans ces près sans troupeaux , dans ces bois sans concerts
 Je viens me rappeler des pertes plus sensibles ;
 Je crois me retrouver à ces moments horribles ,
 Où j'ai vu mes amis que la faux du trépas
 Moissonnoit à mes yeux , ou frappoit dans mes bras.
 De CH** expirant je vois encor l'image ,
 Je le vois à ses maux opposer son courage ;
 Penser , sentir , aimer , au bord du monument ,
 Et jouir de la vie à son dernier moment.
 Objet de mes regrets , ami fidèle & tendre ,
 J'aime à porter mes pleurs en tribut à ta cendre ;
 Malheur à qui les Dieux accordent de longs jours !
 Consumé de douleurs vers la fin de leur cours.
 Il voit , dans le tombeau , ses amis disparaître ,
 Et les êtres qu'il aime attachés à son être ;

Il voit , autour de lui , tout périr , tout changer ;
 A la race nouvelle il se trouve étranger ;
 Et lorsqu'à ses regards la lumière est ravie ,
 Il n'a plus en mourant à perdre que la vie.

Cette idée est affreuse , & j'aime à m'y livrer ;
 Je cède avec plaisir au besoin de pleurer ;
 Sous un ciel ténébreux , loin du bruit & du monde ,
 Je cherche un aliment à ma douleur profonde :
 Mais la même tristesse entre dans tous les cœurs ;
 Ceux même , de qui l'âge écarte les langueurs ,
 Ceux qu'amusent encor l'erreur & l'espérance ,
 Sentent moins le plaisir de leur douce existence.

La naïve Rosette & le jeune Lubin
 S'aimoient, vivoient contents, sans soin du lendemain.
 Tous deux , un soir d'Automne , au bord de la prairie
 Où leurs brebis païssoient l'herbe humide & flétrie ,
 Ils entendoient rugir la voix des Aquilons ,
 Et les eaux des torrents gronder dans les vallons ;
 Ce bruit les attristoit ; le berger , sa compagne
 Portoient , en soupirant , les yeux sur la campagne.
 Rosette tout-à-coup s'élança vers Lubin ;
 Son amant attendri la pressa sur son sein ;
 Au plaisir de s'aimer , tous ils se livrèrent ,
 Et , sans se dire un mot , long-tems ils s'embrassèrent :
 Mais un trouble inconnu , de tristes sentiments
 Jusque dans leurs plaisirs poursuivoient ces amants ;
 Tu vois , disoit Lubin , l'état de la Nature :
 Il n'est plus de berceaux , ni de lits de verdure ;

*

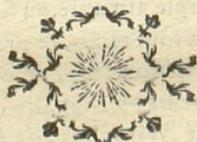
Les oiseaux des forêts ne chantent plus l'amour ;
 On peut cesser d'aimer. O si toi-même un jour !....
 Ah ! Lubin , gardes-toi de soupçonner Rosette ;
 Rassure-la plutôt , son ame est inquiète ;
 Je ne sçais quelle peur a faisi mes esprits ,
 Mais je crains ; ces vallons , ces bois , ces champs flétris ,
 Ce bruit sourd & lointain , ce ciel couvert d'orages ,
 Sont peut-être pour nous de funestes présages ;
 Nous sommes menacés : oui , répondoit Lubin ,
 Nous ne nous rendrons plus sur ce côteau voisin ;
 Nous vivrons au hameau ; mais , si tu m'es fidelle ,
 Je supporterai tout ; hélas , lui disoit-elle ,
 Je t'aimerai toujours , mais je te verrai moins ;
 Et puis dans le village il est tant de témoins :
 Nous ne serons plus seuls. Le couple aimable & tendre
 S'aperçut que la nuit commençoit à descendre ;
 Il reprend , en rêvant , le chemin du hameau ,
 Et près de la forêt il rencontre un tombeau.
 Ils s'arrêtent tous deux ; leur vue & leurs pensées
 Sur ce lugubre objet restent long-tems fixées.
 Tous deux , sans se parler , le corps sans mouvement ,
 Demeurent appuyés au fatal monument ;
 Enfin , les yeux remplis des pleurs qu'ils vont répandre ,
 Ils jettent l'un à l'autre un regard triste & tendre ;
 Et tous deux pénétrés de douleur & d'amour ,
 Jurent de s'adorer jusqu'à leur dernier jour.
 Votre âge , heureux enfans , l'amour & son ivresse ,
 Vont bientôt de vos cœurs dissiper la tristesse :

Eh ! quelle est la douleur que ne pourroit charmer
 Le bonheur d'être jeune , & le plaisir d'aimer ?
 Mais quand on a passé le Printems de la vie ,
 Comment se dérober à la mélancolie ,
 Dans des champs dévastés par les vents en courroux ?
 Au bruit des ouragans prêts à fondre sur nous ?
 Quand tous les animaux tremblent dans leurs asyles,
 Ou vont chercher au loin des climats plus tranquilles ?
 Comment reprendre alors sa force & sa gaieté ?
 Auprès de ses amis , au sein de la cité.

Voyez-vous ces oiseaux s'élancer des vallées ?
 Les airs sont obscurcis par leurs troupes ailées ;
 Ils se sont rassemblés au retour des frimats ;
 Ils erroient dispersés , lorsque dans nos climats
 Ils jouissoient en paix des dons de la nature ;
 Contents , ils vivoient seuls. La faim & la froideure,
 La crainte & la douleur les ont unis entre eux ;
 A côte l'un de l'autre , ils sont moins malheureux ;
 C'est le sort des humains rassemblés dans les villes.
 Partons , retirons-nous dans ces communs asyles.
 C'est-là qu'un peuple aimable, au sein d'un doux loisir
 Sçait donner , en tout tems , & prendre du plaisir ;
 C'est-là que l'amitié soutient l'ame affoiblie ,
 Console ses langueurs , y rappelle la vie.

O divine amitié , j'implore ton secours :
 Viens me faire oublier les charmes des beaux jours ,
 Ces paisibles , hameaux temples de l'innocence ,
 Ces jardins , ces vallons que j'aimai des l'enfance ;

Dissipes mes regrets dans tes doux entretiens ;
 Viens m'en rendre plus vif le sentiment des biens ;
 S'il en est que le ciel me refuse à moi-même ,
 J'en jouirai du moins dans les mortels que j'aime.
 Je verrai les amis les plus chers à mon cœur ;
 O B** je verrai ta gloire & ton bonheur ;
 J'entendrai célébrer ta vertu bienfaisante ,
 Ton ame toujours pure & toujours indulgente ,
 Ta valeur , ta raison , ta noble fermeté ,
 Ton cœur ami de l'ordre , & juste avec bonté.
 Je verrai la compagne à tes destins unie
 Embellir ton bonheur , féconder ton génie ;
 Je verrai pour tous deux croître de jour en jour
 Du public éclairé le respect & l'amour.
 Vos succès , vos plaisirs , votre union charmante ,
 Ce spectacle si doux de la vertu contente ,
 Me tiendront lieu de tout , & sans les regretter
 Je perdrai les plaisirs que l'Hiver va m'ôter.





N O T E S.

Page 93.

Ce qu'on attend de toi, des biens & des plaisirs.

La fin de l'Été & le commencement de l'Automne sont les moments où la nature dans nos climats donne le plus de jouissances au sens du goût, par le nombre & la variété des fruits & des légumes; c'est le moment où l'homme ramasse les biens nécessaires à sa conservation, les bleds, les fruits, les vins; c'est alors qu'il possède, & alors seulement la possession est une vraie jouissance; le corps a conservé la vigueur qu'il a reçue du Printems & de l'Été. C'est le tems où le travail épuise le moins nos forces; les muscles ne sont point relâchés par la chaleur, & pour jouir d'un repos agréable, il faut qu'il soit précédé par la fatigue.

95 Mondor, loin du palais, suivi de ses amis,
Jouit de sa campagne & dans la solitude,
De nos vœux nombreux fait encor son étude.

Dans la plus grande partie de l'Europe on
a, comme dit Boileau, » Accablé l'équité

» sous des monceaux d'Auteurs : » & de tous ces Auteurs , il n'y en a point qui ne soit respecté, cité, suivi, plus ou moins, quoiqu'il n'y en ait peut-être pas un seul (à en juger du moins par les plus célèbres), qui assure les propriétés des citoyens & la tranquillité de l'innocent : les loix & les formes sont à proportion en aussi grand nombre, & se contredisent autant que les Commentateurs. La Jurisprudence est dans son enfance, même dans plusieurs Etats Républicains : en Angleterre, si le code criminel est un chef-d'œuvre d'équité d'humanité & de raison, les formes & les loix civiles sont sans nombre & les procès n'y finissent jamais. La réforme des Loix fera l'ouvrage des Jurisconsultes philosophes. Le Président de Montesquieu étoit capable de cette grande entreprise. Il auroit pu choisir dans le fatras énorme de nos Loix celles qu'il falloit conserver. Mais un Législateur moins éclairé qui se borneroit à diminuer le nombre des Loix, dût-il choisir mal, feroit encore un grand bien. Pourquoi le code de Louis XIV n'abroge-t-il pas les Ordonnances de saint Louis ? Pourquoi cite-t-on les Capitulaires, tandis

tandis que nous avons sur les mêmes objets des Loix récentes ? Pourquoi les Magistrats permettent-ils qu'on leur cite des Loix étrangères ? Pourquoi donnent-ils force de Loix à des usages, au recueil de leurs Arrêts ? Ces abus & d'autres rendent la justice arbitraire, & l'équité ne peut se soutenir au Barreau que par le grand sens, l'intégrité, le désintéressement de nos Magistrats, par leurs mœurs enfin qu'il ne faut pas corrompre. Le Président de Montesquieu respectoit beaucoup les formes ; il les regardoit comme une barriere qu'on oppose dans une Monarchie au despotisme ; mais pouvoit-il respecter celles qui éternisent les procès, celles qui consomment en frais les biens contestés, & enfin celles que l'innocent peut craindre ?

95 Quittez ces tristes bancs consacrés aux erreurs.

Il faut que l'éducation de la Jeunesse soit dirigée par le Gouvernement. C'est à lui à décider des mœurs qu'on doit inspirer aux jeunes citoyens ; c'est à lui à veiller sur la maniere dont on les rend propres aux différens emplois auxquels ils sont destinés. Mais la plupart des

Gouvernements peuvent-ils être assez éclairés pour savoir précisément quelles mœurs, quel tour d'esprit, quel caractère conviennent à leur constitution présente? Peuvent-ils savoir quelles fortes d'éducation, d'instructions, aideront la nature à former tel génie ou tel talent? Quelles misérables instructions ne feront pas donner à la jeunesse ceux qui pensent encore que les hommes ne doivent pas être éclairés? Vous qui voulez abrutir les pères, ferez-vous des hommes de leurs enfants? Vous qui corrompez l'âge présent, quelles vertus ferez-vous enseigner à la postérité?

Ce qui rend encore la bonne éducation jusqu'à présent impossible, c'est le peu de mérite de la plupart des Livres élémentaires. On n'en a point de bons sur les objets les plus importants, sur l'Agriculture, sur le Commerce, sur l'Economie domestique, sur ces Loix mêmes auxquelles les jeunes gens doivent obéir un jour. Que dis-je? On n'a pas même encore un Livre qui donne les principes & les devoirs détaillés de cette morale, qui doit être commune à tous les hommes. Les Livres élémentaires n'ont guères été faits que par des hommes

médiocres , & il faudroit qu'ils fussent l'ouvrage d'hommes supérieurs. Ce seroit aux Académies dirigées par les Gouvernements à travailler aux ouvrages nécessaires à l'éducation de la Jeunesse.

- 96 Le soleil est caché , mais son disque invisible
Porte un jour tendre & doux sur le monde paisible.

*Attemper'd suns arise
Sweet beamed , and shedding oft thro' lucid clouds
A pleasing calm.*

Thomson.

- 97 Ah! nous étions heureux par la seule espérance ,
Pussions nous l'être encor au sein de l'abondance.

Le Soleil , dont les rayons s'affoiblissent , ne donne plus le même mouvement aux esprits & aux liqueurs qui circulent en nous , & nous perdons l'espérance qui donnoit de la vie à notre ame ; nous sentons moins notre existence , & ce sentiment ne s'affoiblit point sans que nous éprouvions de la tristesse. C'est pour retrouver ce sentiment vif de leur existence ; c'est pour se donner plus de vie , plutôt que pour flatter le sens du goût , que les hommes se permettent les excès des liqueurs spiritueuses ; c'est pour

Fij

se réveiller qu'on s'accoutume au Café, qui déplaît d'abord par son amertume ; c'est pour s'animer que les Persans, les Turcs & une partie des Indiens, prennent de l'Opium qui n'a aucune saveur ; les Chinois, les Japonois, & aujourd'hui la plupart des peuples de l'Europe, font usage du Thé qui agite. Les peuples des isles Célèbes ont une boisson désagréable mais qui les enivre, & ils en font un usage immodéré : les Sauvages aiment avec fureur, même la plus mauvaise eau-de-vie. On peut remarquer que le goût de ces liqueurs est rare dans la jeunesse, qui a des sensations vives & de l'activité. On peut remarquer encore que toutes ces liqueurs qui donnent plus de vie, donnent en même-tems de la gaieté.

97 A nos jeux, nos plaisirs, que le travail s'unisse.

Le travail, la fatigue sont des modes de la douleur ; mais ils peuvent être accompagnés des sentimens les plus agréables ; le travail entretient le ressort des fibres, facilite les sécrétions, & prévient dans les muscles l'excès du relâchement, souvent suivi de convulsions & de mélancolie. Pour nous tirer de cet état, le

travail seul ne suffit pas, il faut encore du plaisir.

99 D'un transport vif & doux mon cœur est agité,
 Quand je les vois tomber sur ces verges perfides
 Qu'infecta de ses sucs l'arbrisseau des Druides.

Il me paroît que la pipée n'amuse gueres que dans la premiere jeunesse, & lorsqu'elle est la seule chasse qui puisse fatisfaire cet amour de la proie que la nature donne à nos enfans, comme aux petits chats & aux jeunes tigres : dans un âge plus avancé, on devient trop sensible à la pitié pour qu'elle ne gêne point le plaisir de la pipée. Dans les autres chasses on ne touche point de la main le gibier qu'on blesse, on n'entend point de si près ses cris de douleur, on ne voit point de si près les convulsions de son agonie. Or, la pitié agit sur nos organes, à proportion de la distance où nous sommes des animaux souffrants, à proportion que les signes de leurs douleurs sont plus ou moins sensibles; cela est si vrai qu'on n'éprouve gueres de pitié pour les poissons, les insectes, &c. qui ne donnent que des signes peu sensibles de la douleur. C'est le cri, c'est la plainte, c'est la vue

du fang qui nous font éprouver les tourments de la pitié. Quelquefois pour nous délivrer de ces tourments nous ôtons la vie à l'animal souffrant, lorsqu'il n'est pas de notre espece ou des especes que nous aimons; souvent nous nous éloignons de lui le plus vite qu'il nous est possible, ou bien nous volons à son secours. Lorsque nous espérons le soulager, il nous inspire une sorte d'amour, un intérêt très-tendre, surtout s'il interrompt ses plaintes; car s'il continue les mêmes signes de douleur qui nous ont attirés auprès de lui, elles nous déchirent; nous prenons pour lui une sorte d'averfion. Alors les meilleurs des hommes mêlent aux consolations qu'ils donnent un peu de colere & d'humeur: j'ai fait ces observations sur les animaux comme sur notre espece: un chien blessé attendrit d'abord tous les chiens du voisinage qui viennent à lui & le caressent; s'il hurle trop fort & trop long-tems, ils l'étranglent.

99 Des plaisirs, des succès qu'accompagne la gloire,
Où le courage & l'art mènent à la victoire.

Le plaisir que nous donne la chasse a plusieurs causes, mais la premiere est ce besoin de sentir

notre puissance, nos forces, notre intelligence, notre adresse, &c. Et c'est parce que la chasse du Cerf nous donne ce sentiment plus que toutes les autres, qu'elle est la première, & qu'elle peut même devenir l'objet d'une passion; mais le sentiment de notre puissance, c'est-à-dire de nos forces & de plusieurs qualités, nous étant moins donné par les autres chasses, quelle est donc la cause de ces transports, de ces palpitations qu'éprouvent presque tous les chasseurs à la vue de la première Perdrix qu'ils vont tirer. J'avoue que je crois voir dans l'amour de la chasse un de ces instincts inexplicables, ou du moins non expliqués, qui nous sont donnés par la nature.

100 Effrayé des clameurs & des longs hurlements,
 Sans cesse à son oreille apportés par les vents,
 Vers ces vents importuns il dirige sa fuite.

*Against the breeze he darts thad way the more
 To leave the lessening murderous cry behind;
 Deception short! &c.*

Thomson.
 F iv

100 Il revoit ces grands bois , théâtre de sa gloire , &c.

*The glades mild opening to the golden day ,
Where , in kind contest , with his butting friends,
He wont to struggle , or his love enjoy.*

Thomson.

110 Apprenez , ô mortels , qu'un sol pauvre & stérile
Devient , en un moment , un sol riche & fertile.

Gulliver explique au Roi de Lilliput les principes des grands politiques de l'Europe. Si j'avois , lui répond ce Prince , un homme qui fit sortir deux épis d'un grain qui n'en produit qu'un , j'en ferois plus de cas que de tous vos politiques. Presque tous les Gouvernements de l'Europe pensent aujourd'hui comme le Roi de Lilliput , & le tems n'est pas loin où ils encourageront plus efficacement qu'ils ne font encore la science de l'Agriculture ; elle sera perfectionnée par la Chymie ; on entendra mieux l'économie champêtre sur laquelle on commence à écrire avec succès en Allemagne , en Suede & en Suisse ; on établira même des écoles de cette science. La jeunesse ira s'y instruire ; elle y prendra des connoissances utiles ,

au lieu des mots & des frivolités dont on surcharge sa mémoire.

111 Des enfans malheureux se plaignent à leurs pères.

La maniere dont les Cultivateurs sont traités dans la plus grande partie de l'Europe, en Espagne, en Portugal, en Pologne, dans une partie de l'Allemagne, &c. doit intéresser au sort de ces malheureux les hommes de toutes les nations. En France, on a souvent déploré le sort de nos Agriculteurs; il s'en faut beaucoup qu'il soient aussi à plaindre que ceux des pais que je viens de nommer, & cependant le Gouvernement s'occupe du soin de rendre leur état meilleur.

113 Je ne les verrai plus ces émaux éclatans, &c.

Les moments où l'homme commence à regretter ce qu'il a perdu, ne sont pas sans plaisir; on est bientôt dans cet état qu'on appelle la douce mélancolie. Nos nerfs ne sont point comme les cordes d'un Claveffin, dont le son cesse dès qu'on ne les touche plus. Ils sont plutôt comme les cordes d'un Piano-forté, qui résonnent encore lorsqu'on a cessé d'en jouer.

Nos nerfs conservent quelque-tems la situation & l'action qu'un sentiment quelconque leur avoit données, & ils reproduisent ce sentiment. De plus, dans les regrets nous nous formons une image des biens que nous avons perdus, & des plaisirs qu'ils nous ont fait goûter. Cette image est presque toujours accompagnée d'un sentiment agréable. Voilà pourquoi il y a des chagrins dont on ne veut ni se consoler, ni se distraire. On aime ses larmes, on est affligé & non malheureux.

115 Sous un ciel ténébreux, loin du bruit & du monde,
Je cherche un aliment à ma douleur profonde, &c.

Lorsque la terre a perdu sa verdure, ses couleurs vives, son éclat & pour ainsi dire sa propriété; lorsque la campagne ne présente que du limon détrempé & des couleurs sombres, l'homme perd les plaisirs attachés à l'organe de la vue; lorsque la terre est dépouillée des moissons, des feuilles, des herbes, elle présente une surface anguleuse & inégale. Elle n'a plus ce certain poli, cet uni que les bleds, les herbes & les feuillages répandoient sur les surfaces étendues; le sens de la vue perd les plai-

firs qu'il doit à ses rapports avec le sens du tact.

Les oiseaux ne chantent plus & rien ne rappelle à l'homme la gaieté des autres êtres, qu'il partageoit ; il n'a plus ce plaisir qu'il devoit à la mélodie du chant des oiseaux ; il n'entend plus que le bruit des eaux, celui des vents, bruit monotone, continu & grave qui lui donne une sensation forte, répétée & triste ; il a perdu les plaisirs du sens de l'ouïe.

La campagne n'a plus de parfums, on ne respire qu'une certaine odeur d'humidité, qui n'est point agréable, quand elle ne succède point à la sensation de la chaleur ; le sens de l'odorat a perdu ses plaisirs.

Le sens du tact est blessé par les impressions d'un air humide & froid, & il le seroit dans la campagne par le contact de tous les corps.

La campagne ne donne donc plus de plaisir aux sens ; les nerf délicats qui les composent, se tendent en recevant des impressions désagréables, & ensuite se relâchent avec excès comme tous les muscles à qui les foibles rayons du soleil ne donnent plus de ressort & d'activité. L'homme n'a plus ce plaisir que la

vue d'un riche & beau pays donne à un cœur humain & sociable. Il voit son espèce malheureuse comme lui-même ; l'obscurité qui augmente , des bruits qui le menacent le disposent à la crainte : sa machine l'attriste , ce n'est plus le sentiment des regrets qu'il éprouve , c'est celui des privations. Il auroit besoin de nouveaux plaisirs , & s'ils lui manquent, il tombe dans l'abattement ; il se livre à un profond sentiment de sa foiblesse , au dégoût de tout & quelquefois de la vie. C'est vers la fin de Novembre & au commencement de Décembre que les suicides sont le plus communs.

117 C'est là qu'un peuple aimable au sein d'un doux loisir,
Sçait donner en tout tems & prendre du plaisir.

On pourroit dans les campagnes , aussi-bien que dans les villes , opposer les plaisirs de la société à la tristesse qu'inspire la nature. C'est ce que l'homme feroit dans des pays où il n'érigerait point sa tristesse en vertu , & où il jouiroit de la liberté & de quelque aisance. Si jamais il tombe dans la tête d'un honnête Despote , de s'occuper sérieusement du bonheur de ses humbles esclaves , les hommes ; si ce bon

Despote a quelquefois des vapeurs à la fin de l'Automne, & qu'il en conclue que cette saison inspire la mélancolie, je suis persuadé qu'il instituera des jeux pour égayer ce triste moment de l'année, & que la fin de l'Automne deviendra dans les campagnes, comme dans les villes, le temps des assemblées, des fêtes, des festins & des mariages.

117 C'est là que l'amitié soutient l'ame affoiblie,
 Console ses langueurs, &c.

C'est dans ce moment où nous avons perdu le sentiment de nos forces, de notre puissance, &c. que nous avons besoin des consolations de l'amitié, des plaisirs de la société; & cependant c'est le temps où nous sommes le moins sociables.

L'homme mécontent de lui, de ses forces, de son individu, de la nature, est porté à la crainte, disposé à l'envie, à la haine, à la colère, à la parcimonie, à la paresse, à la dureté de cœur, &c.

L'homme, au contraire, qui a le sentiment de ses forces & l'espérance du bien-être est disposé à la joie, à l'amour de ses semblables, à la générosité, à l'activité, &c.

Mais le plaisir rend à l'homme le sentiment de ses forces, le contentement de lui-même; on est fier du plaisir; les hommes vains s'en vantent, tous les hommes s'en estiment.

Mais la tristesse ôte à l'homme le sentiment de ses forces; elle humilie souvent; on en a honte.

Il s'ensuit delà qu'interdire trop les plaisirs aux hommes, les leur rendre trop difficiles, les ramener au sentiment de leurs foiblesses, c'est les rendre non-seulement malheureux, mais c'est leur ôter les vertus sociales & les talens; c'est les rendre pusillanimes, imbécilles & méchants; mais aussi c'est les disposer à la plus aveugle soumission.

J'aurois substitué le mot *d'orgueil*, à ces mots, sentiment de nos forces, de nos qualités, &c. mais dans notre langue le mot *d'orgueil* se prend toujours en mauvaise part. Je n'ai pu me servir du mot d'amour-propre, qui renferme une trop grande collection d'idées.



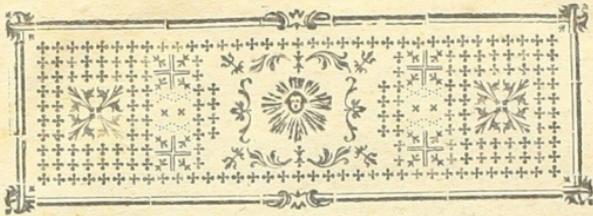


ARGUMENT.

*T*EMPÊTES & déluges qu'amene ordinairement le solstice d'Hiver. Sentiments de frayeur & de tristesse qu'inspire le désordre des Eléments. Réflexions sur l'ordre général de l'Univers. Gelée. Ses progrès. Neiges & Gelées. Triste état de la Nature ; ses rigueurs pour l'homme. Il a reçu le génie de l'invention , qui ne peut être excité que par des besoins. Il doit aux rigueurs de la Nature l'état social. Naissance de la Société. Ses progrès. Les Arts & les Sciences naissent tous de quelque besoin. Les Beaux-Arts , l'élégance des mœurs n'aissent du besoin de plaire & de l'amour. Plaisirs que donne la

*société dans sa perfection. La plupart de ces
plaisirs ne sont point nécessaires au bonheur
même pendant l'Hiver. Tableau de la vie
champêtre dans cette Saison. La vie heu-
reuse d'un grand Seigneur avancé en âge &
retiré dans ses Terres, où il excite l'industrie
& fait du bien.*





LES SAISONS.

L' H I V E R.

QU'EL bruit s'est élevé des forêts ébranlées,
Du rivage des mers, & du fond des vallées ?
Pourquoi ces sons affreux, ces longs rugissements,
Ce tumulte confus, ce choc des éléments ?
O puissance féconde ! ô nature immortelle !
Des Etres animés, mère tendre & cruelle !
Faut-il donc qu'aux faveurs dont tu les as comblés
Succèdent les fléaux dont ils sont accablés ?
Le fougueux aquilon déchaîné sur nos têtes,
Sous un ciel sans clarté promène les tempêtes ;
Il mugit dans les bois, & sur les monts déserts ;
En tourbillon rapide il tourne sur les mers ;

Il étend , il resserre , il fait fondre les nues ;
 Les champs ont disparu sous des mers inconnues ;
 Sur les eaux qui toiboient le ciel verse des eaux ;
 Les torrents sont pressés par des torrents nouveaux.
 Ce fleuve qui s'élance & franchit la prairie ,
 Porte au penchant des monts son onde , & sa furie ;
 Et des arbres tombés , des hameaux renversés ,
 Il roule dans son sein les débris dispersés.
 Quel ravage effrayant des asyles champêtres !
 Quel désordre étendu regne sur tous les êtres !
 Le monde est menacé du retour du cahos ,
 Et l'humide élément vainqueur de ses rivaux ,
 Vainqueur du Dieu du jour , dans la nature entière
 Semble éteindre aujourd'hui la vie & la lumière.
 O terrible ouragan , suspendez vos fureurs.
 O campagne , ô nature , ô théâtre d'horreurs !
 Quoi ! d'un pere adoré l'univers est l'ouvrage ,
 Il chérit ses enfants , & voilà leur partage !
 Le Soleil sans paroître avoit fini son tour ,
 Et la nuit succédoit aux ténèbres du jour ;
 J'entendois les combats de Neptune & d'Eole ;
 J'étois seul , éloigné de l'ami qui console ,
 Et d'un peuple léger , qui du moins un moment ,
 Dissipe de nos maux le triste sentiment :
 Je me trouvois alors dans ma retraite obscure
 Abandonné de tous , en proie à la nature ;
 L'image des débris du monde dévasté ,
 D'un ciel tumultueux la sombre majesté ,

Les ténèbres, les vents, augmentoient ma tristesse ;
 Je cherchois un appui qui soutînt ma foiblesse,
 Qui donnât quelque joie à mon cœur opprimé,
 Et rendit l'espérance à ce monde alarmé ;
 A travers ce cahos, dans ce désordre extrême,
 Mon cœur épouvanté cherchoit l'Être suprême.

Cependant au milieu de ces grands mouvements
 La nature imposa le calme aux éléments.
 L'orage avoit tari le vaste sein des nues ;
 Déjà se divisoient leurs ondes suspendues ;
 Le globe de la nuit d'étoiles entouré,
 Montoit sur l'horison, d'un jour pâle éclairé ;
 Les nuages légers fuyants dans l'air humide,
 Sembloient entraîner tout dans leur ombre rapide :
 On voyoit les forêts & les monts s'ébranler,
 Et dans l'air incertain les astres osciller.
 Ce bruit sourd qui précède & qui suit les orages,
 Expiroit dans les bois & le long des rivages.

Je sentoîs se calmer le trouble de mon cœur ;
 Mon esprit s'élevoit au sein de son auteur ;
 Je suivois la nature en ses métamorphoses,
 Et cherchois les rapports des effets & des causes ;
 Je vis, ou je crus voir l'ordre de l'univers.

Ces orages, disois-je, & ces tristes hivers,
 Nos maux & nos plaisirs, nos travaux & nos fêtes,
 Les frimats, les chaleurs, les beaux jours, les tempêtes
 Sont dans l'ordre éternel l'un à l'autre enchaînés ;
 Ils naissent de leur cause aux jours déterminés,

Et par ces changements la sagesse infinie
 Dans l'univers immense entretient l'harmonie.
 Les vents qui sur ces mers tourmentoient ces vaisseaux,
 Sur un rivage aride ont apporté les eaux ;
 Les esprits sulphureux, les sels, l'huile éternée,
 Dispersés par ces vents de contrée en contrée,
 Rajeunissent la terre, & vont rendre féconds
 Ces champs couverts de chaume, usés par les moissons.
 Hiver, cruel hiver, toi qui sembles détruire,
 Tu rends à nos sillons la force de produire :
 Tandis que sur ces bords tu répands les frimats,
 Le globe des saisons va sur d'autres climats
 Renouveler la vie, & varier l'année.
 Soleil, marche, & poursuis ta carrière ordonnée ;
 Nous te verrons dans peu recommencer ton cours,
 Et ramener encor la joie & les beaux jours ;
 Voulons-nous jouir seuls de ta clarté féconde,
 Que doivent partager tous les peuples du monde ?
 C'est ainsi que d'un Dieu méditant les desseins,
 J'admirois ce grand tout, ouvrage de ses mains,
 Et j'apprenois du moins à subir sans murmure
 Ces rigueurs d'un moment qu'a pour nous la nature.
 Les airs étoient sereins ; des soleils radieux
 Sémoient de leurs traits d'or le bleu sombre des cieux :
 Mais Borée apporta ces frimats invisibles,
 Ces atomes perçants, ces dards imperceptibles
 Qui font sentir du froid la mortelle âpreté.
 Ils couvrent les gazons d'un duvet argenté,

Ils délivrent les airs de la vapeur humide
 Qui retombe en crystal sur le limon solide.
 Je le sens au matin ce limon condensé,
 Résister sous mes pas dans le chemin glacé;
 Je vois l'astre du jour, dont la flamme rougeâtre
 Eclate à l'orient sur l'horison bleuâtre:
 Il nous lance un moment quelques traits impuissants;
 Le souffle de Borée a pénétré mes sens.
 La nuit revient d'abord augmenter la froidure;
 Des chaînes de crystal vont charger la nature;
 Déjà je n'entends plus la course des ruisseaux;
 La cascade muette a suspendu ses eaux:
 Le berger qui la voit au lever de l'aurore,
 L'observe en écoutant & croit l'entendre encore.
 Les glaçons réunis sur les vastes étangs,
 Renferment sous un mur leurs tristes habitants.
 Le fleuve est arrêté dans sa course rapide,
 Il tente de briser sa surface solide;
 Contre ses fers nouveaux vainement mutiné,
 Sous le crystal vainqueur il roule emprisonné.
 L'hiver, l'ombre & la mort étendent leur empire,
 Leur joug s'apésantit sur tout ce qui respire;
 Des nuages glacés suspendus dans les airs,
 D'un voile épais & noir couvrent les champs déserts,
 Et la voûte des cieus qui semble être abaissée,
 Dépose avec lenteur la vapeur condensée.
 Le fermier qui parcourt les guérets confondus,
 Au milieu de ses champs ne les reconnoît plus.

Une vaste blancheur , sur le monde étendue ,
Est la seule couleur qu'il présente à la vue ;
Ce voile universel dérobe à tous les yeux
Les ouvrages de l'homme, & les bienfaits des Dieux ;
Et c'est à ce moment que la terre engourdie
De l'élément du feu ne reçoit plus la vie.

Les végétaux mourants sous la neige enfermés ,
N'offrent plus la pâture aux êtres animés.
J'ai vu de la forêt l'hôte le plus sauvage
Courir de son asyle au centre du village.
Innocents animaux , avez-vous oublié
Et les pièges mortels , & l'homme sans pitié ?
Hélas ! l'homme ou la faim vont leur ôter la vie.

L'ours , au sein des frimats de la libre Helvétie ,
S'instruit à triompher des horreurs des saisons :
Il marche d'un pas lent , hérissé de glaçons ,
Où dans un antre obscur , fièrement impassible ,
Il oppose au besoin son courage inflexible.

Les tyrans des forêts par la faim dévorés ,
Impatients du meurtre & de sang altérés ,
Quittent pendant la nuit les bois & les montagnes :
Ils courent en fureur à travers les campagnes ;
Ils osent s'élançer sur l'homme épouventé :
Ce Roi de l'univers , sa grace & sa fierté ,
Ce front où de son rang la noblesse est empreinte ,
Ne leur inspire plus le respect & la crainte.
Ces monstres affamés cherchent dans les tombeaux
Des ossements poudreux ou d'horribles lambeaux.

On entend quelquefois des cris lents & funèbres ,
 Des hurlements affreux rouler dans les ténèbres ,
 Et se mêler dans l'air aux tristes sifflements
 Qui partent d'un vieux dôme ébranlé par les vents :
 Ces funestes concerts que les monts réfléchissent
 Semblent être l'écho des mânes qui gémissent.

Le lâche qui poursuit l'innocent opprimé ,
 L'ingrat qui blesse un cœur dont il étoit aimé ,
 Le perfide assassin , le monstre sanguinaire ,
 Qui plonge le couteau dans le sein de son frere ,
 Croit voir en ce moment les spectres des enfers ,
 Et leurs lugubres jeux couvrir les champs déserts :
 Leurs longs gémissements, leurs clameurs lamentables
 Rétentissent dans l'ombre au fond des cœurs coupables.

Ah ! si l'ami des loix , le juste est sans remords ,
 S'il n'entend point les cris des démons ou des morts ,
 Il déplore , il ressent ces fléaux innombrables
 Qu'accumule l'hiver sur nos jours misérables.

O toi , qui fis nos sens , toi qui formas nos cœurs ,
 Ou rends-moi moins sensible, ou suspens tes rigueurs,
 Dieu qui disposas tout, Dieu dont les mains fécondes
 Ont tiré du néant les soleils & les mondes ,
 Ne pouvois-tu de l'homme écarter les douleurs ?
 Glacé par les frimats , brûlé par les chaleurs ,
 Jetté par la nature à travers les orages ,
 Sur des bords ennemis , dans des déserts sauvages ,
 Abandonné sans force au choc des éléments ,
 Le martyr de ses sens , & de ses sentiments ,

De chagrins en chagrins conduit par l'espérance ;
 Il passe dans les pleurs son moment d'existence ,
 Et se traîne accablé sous le poids de ses maux ,
 Sur un monde en ruine à travers les tombeaux.

O Pere des humains , ô Dieu de la nature ,
 Peut-être ces hivers , les ombres , la froidure ,
 Le calme triste & sombre ou le trouble des airs ,
 Cette uniformité , ce deuil de l'univers ,
 M'ont trop fait oublier les bontés de mon maître ,
 Et les plaisirs sans nombre attachés à mon être.

Talents , amour des arts , agréables instincts ,
 Palais , où le bon goût préside à nos festins ,
 Cercles brillants & gais où la raison s'éclaire ,
 Où l'esprit s'embellit par le désir de plaire ,
 Doux besoin du plaisir , aimable volupté ,
 Sentiments animés par la société ,
 Tendres liens des cœurs , amitié sainte & pure ,
 Vous expiez assez les torts de la nature.

Aimons , vivons ensemble , adorons notre auteur ;
 Il a mis dans nos seins le génie inventeur ,
 Et de ce noble instinct l'activité féconde ,
 Asservit à nos vœux les airs , la terre & l'onde :
 Mais ce génie enfin devoit être excité ;
 L'homme sans ses besoins n'eût jamais inventé.
 Tourmenté par les vents , le froid , & les orages ,
 Un jour il assésbla des joncs & des feuillages ;
 Les chênes recourbés s'unirent en berceaux ,
 Et la hutte parut sous son toit de roseaux.

Pour

Pour calmer de la faim la fureur effrénée,
 Souvent il arrachoit une herbe empoisonnée;
 Et pour ne craindre plus la faim ou les poisons,
 Il planta les jardins, fit naître les moissons.

L'homme avant ces deux arts, errant à l'aventure,
 Alloit aux animaux disputer la pâture;
 Le lion furieux & le tigre affamé,
 Triomphoient aisément d'un rival désarmé;
 Souvent il échappoit, mais couvert de morsures,
 Il portoit en tremblant ses mains sur ses blessures;
 Il fuyoit au hasard; ses cris longs & perçants
 Remplissoient des forêts les antres gémissants;
 Les insectes de l'air, la ronce ensanglantée,
 Aigrissoient les douleurs de la plaie irritée;
 Et bientôt épuisé, rampant avec effort,
 D'un son de voix horrible il invoquoit la mort.

On vit alors la fronde en cercle balancée;
 La pierre inévitable aux monstres fut lancée;
 La massue écrasa les tyrans des forêts,
 Et l'arc en s'étendant les perça de ses traits.

La rigueur des hivers, à l'homme encor sauvage,
 Du feu tombé des cieux apprit à faire usage;
 Sans doute il vit un jour des cyprès embrasés,
 La foudre serpentoit sur leurs rameaux brisés,
 Et peut-être il craignit que le feu du tonnerre,
 Augmenté par les vents, ne consumât la terre:
 Il le vit dans son cours s'étendre & s'arrêter,
 Il apprit à l'éteindre, à le ressusciter,

Il asservit enfin l'élément indocile,
Qui devint dans ses mains un instrument utile.

Aux rives de l'Alphée, aux antres de Lemnos,
L'homme en ruisseaux ardents fit couler les métaux,
De nouveaux instruments augmentoient sa puissance,
Ajoutoient à sa force, à son intelligence;
Bientôt l'acier tranchant, sous ses coups redoublés,
Fait tomber du Tmolus les ormes ébranlés;
Les marbres divisés ont crié sous la scie;
La bêche ouvre des champs la surface endurcie,
Et le coursier d'Enna, regrettant ses forêts,
Traîne le soc rampant à travers les guérets.

L'homme jouit alors des trésors de la terre;
Il ne se borna plus au triste nécessaire,
Il se trouva des goûts & des besoins nouveaux;
Il fallut rapprocher les arts & les travaux;
Des bords de l'océan, des forêts enflammées,
Sortirent les cités par les arts animées,
Et la voile, en cédant au mouvement des airs,
Emporta le vaisseau qui sillonna les mers;
L'homme bravant l'orage & les flots infidèles,
Alla chercher au loin des voluptés nouvelles.

Jadis dans les forêts les sauvages humains
Souvent l'un contre l'autre avoient armé leurs mains;
Sur le sable rougi du sang de l'innocence,
Le sang étoit encor versé par la vengeance;
La crainte les soumit au frein sacré des loix;
On arma de faisceaux des Consuls ou des Rois;

Leur pouvoir eut long-temps des bornes salutaires :
 Du bonheur des humains sages dépositaires ,
 Monarques bienfaisants, citoyens couronnés,
 Ils inspiroient des mœurs aux peuples fortunés.

L'homme eut alors la paix, les vertus, l'abondance ;
 Mais à ses mœurs encor il manquoit l'élégance ,
 Il manquoit les beaux arts. Le plus vif des desirs ,
 Ce besoin qui conduit au plus doux des plaisirs ,
 L'amour donna l'essor aux talents, au génie ;
 Il mesura le chant, fit naître l'harmonie ;
 L'homme à peine arraché des antres & des bois,
 Au son des instruments sçut marier sa voix ;
 L'art donné par l'amour servit à l'amour même ,
 Le chant des premiers airs exprima, je vous aime.

L'unisson de la voix, celui des instruments ,
 Portoit dans tous les nerfs de doux frémissements ;
 Remué par ces sons, s'agitant en cadence ,
 L'homme fut étonné de connoître la danse ;
 Elle animoit ses jeux, augmentoit sa gaieté ,
 Et dispoit encor l'ame à la volupté.

Mais il est d'autres arts que l'amour a fait naître :
 Tendre Dibutadis, c'est lui qui fut ton maître ,
 Et dans ta main tremblante il plaça le crayon ,
 Qui traça sur un mur l'ombre de Polémon.

A peine des beaux arts on entrevit l'aurore ,
 L'homme en offrit l'hommage au sexe qu'il adore ;
 Ce sexe en fut l'arbitre : Apollon enchanté
 Fit recevoir les loix que dictoit la beauté ;

On vit naître le goût, les graces, la décence ;
 Dans les arts & les mœurs on connut l'élégance ;
 D'un peuple délicat sur le choix des plaisirs,
 Un luxe ingénieux amusa les loisirs ;
 Le besoin de jouir, de plaire & d'être aimable
 Répandit sur la vie un charme inexprimable.

Voyez dans ces palais, au jour de cent flambeaux,
 Dont les feux répétés tremblent dans les crystaux,
 Vainqueur du sombre hiver, à l'abri des tempêtes,
 L'homme oï donner des jeux, & disposer des fêtes.
 Sur ses riches lambris l'opulence & les arts
 Semblent se disputer de fixer vos regards ;
 Ici par les Vanlo la nature exprimée
 Respire, pense, agit sur la toile animée,
 Là, l'aiguille sçavante égala les pinceaux ;
 La volupté choisit le sujet des tableaux.

Mais le bal va s'ouvrir chez Hébé, chez Alcine ;
 L'or & l'émail des fleurs, les perles & l'hermine,
 De la foule élégante ornent les vêtements ;
 L'incarnat des rubis, le feu des diamants
 Répandent un jour doux sur les charmes des belles,
 Et les yeux avertis vont se fixer sur elles.
 Le desir de tout vaincre & l'espoir du succès
 Brillent modestement dans leurs yeux satisfaits.
 Le feu de leurs regards s'anime avec la danse,
 L'amour sans se montrer fait sentir sa présence,
 Et plein d'un sentiment vif & délicieux,
 Chacun sent le plaisir qu'il voit dans tous les yeux.

Ah! si le sombre hiver, l'excès de la froidure,
 Les tristes vents du nord, la mort de la nature,
 Les ombres, la tempête & les champs désolés
 Agissoient trop encor sur vos sens accablés,
 A ces impressions, à la mélancolie,
 Opposez, s'il le faut, les jeux de la folie,
 Opposez des excès, hâtez-vous de saisir
 Un seul instant de joie, un moment de plaisir.

Entrez dans ces salons où de bruyants Protées
 Echantent en riant leurs formes empruntées,
 Où la nuit, le tumulte & les masques trompeurs
 Font naître à chaque instant d'agréables erreurs;
 Là, le maintien décent, la froide retenue
 N'imposent point la gêne à la joie ingénue;
 Là, les sexes, les rangs, les âges confondus
 Suivent en se jouant la Folie & Momus.

O doux amusement d'une aimable jeunesse !
 Dans les jours de l'hiver vous charmez ma tristesse,
 Lorsque j'étois encor à la fleur de mes ans;
 Mais aujourd'hui les arts, les Muses, les talents,
 Dans le temps des frimats, des vents & des orages,
 Me donnent des plaisirs aussi doux & plus sages.

Je veux que mes plaisirs m'inspirent des vertus,
 J'entendrai Cornélie, Alvarès & Burrhus;
 L'ame dans ces héros se choisit des modèles,
 Et s'essaye avec eux à des vertus nouvelles;
 Là, tous nos sentiments sont purs & généreux,
 Là, mon cœur attendri s'attache aux malheureux;

Je voudrois m'élaner au secours de Zopire.
Que j'ai versé de pleurs sur la mort de Zaire !
Mais ces pleurs étoient doux ; le plaisir d'admirer
Autant que la pitié me forçoit à pleurer.
O spectacles divins ! écoles respectables
Du véritable honneur , des vertus véritables !
Théâtre , où pour instruire & les Grands & les Rois ,
L'auguste vérité fait entendre sa voix ,
Pourrai-je vous quitter pour les jeux de Thalie ?
Oui , d'aimables censeurs de l'humaine folie
Vont sur une autre scène amuser mon loisir
Et déguiser encor leurs leçons en plaisir ;
Ils nous ont délivrés des gothiques usages ,
Des antiques travers , du vernis des vieux âges ,
Ils corrigent en nous ces défauts , ces erreurs ,
Qui pourroient altérer les charmes de nos mœurs.
Mais ne peut-on jouir sans songer à s'instruire ?
Les Muses , les Amours , unis pour me séduire ,
M'enlèvent à l'instant dans un monde enchanté ,
Où tout vante , respire & peint la volupté.
Melpomene est ici plus tendre que terrible ;
C'est au plaisir d'aimer qu'elle me rend sensible.
Quels sons harmonieux ! quels tableaux ravissants !
Tous les arts à la fois séduisent tous mes sens ;
Les chants & les beaux vers ont charmé mon oreille ;
Mes regards sont conduits de merveille en merveille ;
Je descends de l'Olympe au bord des vastes mers ;
Je vois les champs de Mars , & la nuit des enfers ;

Je leur vois succéder de rians paysages,
 Où de jeunes beautés dansent sous les ombrages;
 Leurs pas pleins de mollesse irritent mes desirs,
 Leurs bras voluptueux m'invitent aux plaisirs;
 Ici, les spectateurs, ce choix d'un peuple aimable,
 Sont encor à mes yeux un spectacle agréable.

C'est vous, sexe charmant, à qui ce peuple heureux
 Doit ces jeux si brillants, ces théâtres pompeux.
 Lorsque le grand Louis suspendoit ses conquêtes,
 Tous les arts concouroient à vous donner des fêtes;
 Les talents rassemblés célébroient dans sa cour
 Ses victoires, ses goûts, vos charmes & l'amour.

Des mœurs & des plaisirs arbitres éclairées,
 Vous avez en tout temps illustré nos contrées.
 Vous changiez en héros nos stupides ayeux;
 C'étoit pour mériter un regard de vos yeux,
 Qu'ils courroient ou défendre, ou venger l'innocence:
 Un mot de votre bouche étoit leur récompense.
 Le vaillant Paladin vous consacroit son bras,
 C'est vous qu'il invoquoit au milieu des combats;
 Il vous rendoit un culte, & ces honneurs suprêmes
 Vous élevoient encor au-dessus de vous-mêmes;
 Illustres par vos choix, & non par vos rigueurs,
 Vous cédiez noblement à de nobles vainqueurs.
 Des amants respectés vous rendoient respectables;
 Vous faisiez plus pour eux, vous les rendiez aimables.
 On vit la courtoisie habiter les châteaux;
 L'esprit fut introduit dans les jeux des héros;

Apollon célébroit les guerriers & les belles ;
Le Paladin chantoit & combattoit pour elles.

Régnez , sexe charmant , régnez sur l'univers ,
C'est sur-tout au François à respecter vos fers ;
Qu'il doive encor sa gloire au desir de vous plaire ;
Conservez , ranimez son brillant caractère ,
Cet amour pour son Prince & pour la liberté ,
L'art d'embellir la vie & la société ,
Et ce mélange heureux de souplesse & d'audace ,
De force & de gaieté , de grandeur & de grace.

Mais quoi ! pour triompher de l'ennui des hivers
Faut-il donc tous les arts , les bals & les concerts ?
O si je puis revoir mes campagnes chéries ,
M'égarer un moment dans les plaines fiétries ,
Chercher dans les vallons la trace des beautés
Qu'ils offroient au Printems à mes yeux enchantés ,
Me retrouver encor auprès de la nature ,
Espérer les zéphyr , & prévoir la verdure ,
Mon cœur seroit content ! là , malgré ces frimats
Qu'entassent les hivers sur nos sombres climats ,
Je jouirois du moins des charmes de l'étude .
Heureux qui sans affaire & dans la solitude ,
Sçait goûter tour-à-tour l'Arioste & Milton ,
Et revient s'éclairer entre Locke & Newton !
Heureux qui sçait jouir , & qui cherche à connoître !

Muses , guides de l'homme , ornements de son être ,
Vous qui lui découvrez d'utiles vérités ,
Et le rendez sensible aux graces , aux beautés ,

Muses, je vous aimai dès l'âge le plus tendre ;
 Je voulois tout sentir, tout peindre, tout apprendre.
 Ciel ! avec quel transport, quel plaisir vif & pur
 J'appris à distinguer sur le céleste azur,
 Ces globes dont Newton mesura la carrière,
 Et que l'astre du jour dore de sa lumière ;
 De ces brillants soleils qui couvrent de leurs feux
 Des mondes ignorés suspendus autour d'eux,
 Revenu sur la terre, à ce point invisible,
 Qui décrit dans l'espace un trait imperceptible,
 J'observois les ressorts, les mœurs des animaux ;
 Je sçavois dans leur rang placer les végétaux ;
 J'étois ravi de voir, à travers un Méandre,
 La sève en circulant s'élever & descendre ;
 J'appris pourquoi les mers, malgré la pesanteur,
 Vont deux fois en un jour du Pôle à l'Equateur :
 Je cherchois dans les airs les causes du tonnerre ;
 J'aurois voulu percer le centre de la terre,
 Voir sous la main du temps les marbres s'y former,
 Et sous les monts tremblants les métaux s'enflammer.
 Mais c'est l'homme aujourd'hui que j'aspire à connoître :
 Je cherche à pénétrer les secrets de son être,
 A retrouver en lui ces principes des mœurs
 Qu'ont altérés le temps, nos loix & nos erreurs.
 J'ouvre dans ce dessein les fastes de l'histoire :
 Ces monuments confus de misère & de gloire
 Me montrent des Etats l'un par l'autre abattus,
 Le choc des nations, & trop peu de vertus ;

Mais j'y vois les beaux arts & la philosophie
Passer d'un peuple à l'autre & consoler la vie.

Souvent les voyageurs m'entraînent sur leurs pas :
J'erre avec Magellan de climats en climats ;
Sur l'escadre d'Anson je traverse les ondes ;
Je compare les loix & les mœurs des deux mondes,
J'aime à voir ces beaux lieux où les vents alizés
Déposent la fraîcheur sur les champs embrasés,
Où tout naît, tout mûrit, sans art & sans culture,
Où l'homme reçoit tout des mains de la nature ;
Les arbres des forêts portent ses aliments ;
Le froid n'offense point son corps sans vêtements ;
La nuit dans un hamac qu'il suspend au branchage,
Le jour errant sans soins, ou couché sous l'ombrage,
Il est triste, indolent, sans mœurs & sans bonté :
Son ame s'endurcit dans sa stupidité ;
Nul besoin n'éveillant sa sombre léthargie,
Ainsi que sans lumière elle est sans énergie.

Je vole avec Bernier vers les portes du jour ;
Je passe de Bengale aux champs de Visapour ;
Je vois Agra, Delly, nourrir un peuple immense,
Mais qu'opprime en tout tems une injuste puissance ;
Là, d'un trône usurpé méprisables soutiens,
Défenseurs des tyrans contre les citoyens,
Les Nobles, les Omhras dépouillent leur patrie,
Qu'enrichissent en vain son sol & l'industrie.

Tel est le sort de l'Inde & de ces beaux climats
Où jamais les hivers n'ont porté les frimats ;

Un sol riche, un ciel pur, & l'or sont leur partage;
 Le nôtre est la raison, la force & le courage,
 Les plaisirs de l'esprit, les arts, l'activité,
 Et l'amour de la gloire & de la liberté.

Mais je suspens ma course à la voix de Virgile;
 Il s'avance appuyé sur le chantre d'Achille:
 L'un sublime, touchant, naïf, impétueux,
 L'autre sage, élégant, tendre & majestueux.
 Je crois sentir en moi le feu qui l'inspire,
 Déjà dans cette erreur j'allois prendre la lyre,
 Lorsque j'entends la voix du vieillard de Teos;
 Le front paré de fleurs & de pampres nouveaux,
 Il rit, verse du vin, & chante sa maîtresse;
 Il me fait partager sa joie & son ivresse.
 Ovide me conduit sur l'Olympe vermeil,
 Et je crois habiter le palais du Soleil.
 Du séjour des frimats, du sein de l'ombre humide,
 Par le Tasse entraîné dans les jardins d'Armide,
 Je m'y sens ranimé par de douces chaleurs,
 J'y foule les gazons, j'y marche sur les fleurs,
 Et du pinceau des arts l'imposture agréable
 Donne à mes sens trompés un plaisir véritable.

Du plus grand de nos Rois le chantre harmonieux
 Rempliroit seul mes jours d'instantans délicieux;
 Vainqueur des deux rivaux qui regnoient sur la scène,
 D'un poignard plus tranchant il arma Melpomène;
 De la crédule histoire il montre les erreurs;
 Il peint de tous les temps les esprits & les mœurs.

Que n'a-t-il point tenté dans sa carrière immense ?
 Lui seul réunit tou , la force & l'abondance ,
 Le goût, le sentiment, les graces, la gaieté ;
 Le premier de son siècle, il l'eût encor été
 Au siècle de Léon, d'Auguste & d'Alexandre.
 Je ne puis plus, hélas ! ni le voir, ni l'entendre ;
 Perdu pour ses amis, il vit pour l'univers ;
 Nous pleurons son absence en répétant ses vers ;
 Je lui devrai du mois de vivre avec moi-même ,
 Et de nourrir en moi le goût des arts que j'aime ;
 A ce grand homme encor je devrai mes plaisirs.

Mais tandis que l'étude occupe mes loisirs ,
 Lorsque je goûte en paix mon bonheur solitaire ,
 Il le faut avouer, du stupide vulgaire
 Les plaisirs de l'esprit sont encor ignorés :
 Tout mortel est sensible , & peu sont éclairés.

O vous, cultivateurs des campagnes fertiles ,
 Vous, qui sçaviez jouir de leurs beautés utiles ,
 Tant que les vents du nord ont respecté nos champs ;
 Vous, que rendoient heureux la nature & vos sens ,
 Comment remplacez-vous les doux parfums de Flore,
 L'émail des gazons frais, les couleurs de l'aurore ?
 Dites par quels secours, quels jeux & quels travaux
 Vous combattez l'hiver & l'ennui du repos ?
 Vous ne les craignez pas : vos jours toujours semblables,
 Coulent dans des plaisirs simples, inaltérables ;
 Votre esprit est tranquille, il sçait de mois en mois
 Attendre la nature, en écouter la voix ;

Vos jours sont occupés; la gerbe descendue
Sur l'argile applanie est déjà répandue;
Sous vos coups mesurés les épis écrasés
Laisent sortir le grain de ses liens brisés :
Bientôt dans la cité vous irez le conduire ;
Des nouvelles du temps vous pourrez vous instruire,
Et le jour de la fête, aux pieds du grand ormeau,
Charmer de vos récits le peuple du hameau.
Vous pourrez apporter le ruban, la dentelle,
Dont se pare aux bons jours votre épouse fidelle,
Ou lui donner peut-être un corset chamarré,
Des beautés du canton tristement admiré.

Vous allez renverser sur leurs rameaux antiques
Les chênes dévoués à vos Dieux domestiques,
Vous délivrez un champ de grès embarrassé,
Ou l'entourez de pieux & d'un large fossé.

A ces jours si remplis succède la soirée,
Et votre cœur content n'en craint pas la durée;
Un facile travail, de doux amusements,
De la longue veillée abrègent les moments.

Tantôt la serpe en main vous divisez le hêtre,
Et préparez l'appui du pampre qui doit naître;
Tandis que votre épouse, aux lueurs d'un brasier,
Dans l'ozier avec art entrelaçant l'ozier,
Précipite gaiement une chanson naïve,
Ou traîne en gémissant la romance plaintive.
Tantôt sous votre toit vos voisins rassemblés,
Entourent vos foyers de cercles redoublés :

Là, préside un Nestor, l'oracle du village ;
 Il prédit au canton le beau temps & l'orage ,
 Et perçant l'avenir de saisons en saisons ,
 Il prévoit l'abondance , ou de tristes moissons ;
 Des astres , qu'il vous nomme , il connoît l'influence ,
 Et répand à son gré la crainte ou l'espérance.

Son voisin l'interrompt pour parler à son tour ,
 Et fait de longs récits ou de guerre ou d'amour .
 De l'antique férie on raconte une histoire ;
 L'orateur , qui la croit , l'atteste & la fait croire .
 Un spectre , dit l'un d'eux , paroît vers le grand bois ;
 Le jour de la tempête on entendit sa voix :
 Un autre en fait d'abord la peinture effrayante ,
 Le crédule auditoire est saisi d'épouvante ;
 Le silence & la peur augmentent par degré ,
 Et plus près du foyer le cercle est resserré .

Mais pendant ces récits la robuste jeunesse
 Se livre sans contrainte à sa vive allégresse ;
 La musette champêtre & l'humble chalumeau
 Ont rassemblés le soir les galants du hameau ,
 Et dans un vaste enclos , préparé pour la danse ,
 Ils viennent étaler leur rustique élégance ;
 Leurs pas sont ralentis , ou pressés au hazard ;
 Ils suivent sans cadence un instrument sans art ,
 Et tous , sans se piquer de grace ou de justesse ,
 Signalent à l'envi leur force & leur souplesse .
 L'un chante un vaudeville ou plaisant ou malin ,
 Dont la troupe en riant répète le refrain ;

L'autre célèbre en vers la beauté du village ;
 La Muse & la Bergere ont le même langage.
 Dolon cueille un baiser sur les lèvres d'Iris,
 Le baiser est donné , mais il paroît surpris ;
 Au larcin de l'amant les témoins applaudissent,
 Et de leurs longs éclats les voûtes retentissent.

Ah ! le luxe & les arts, & les frivolités,
 Rendent-ils plus heureux l'habitant des cités.
 Tandis qu'au sombre hiver la nature est en proie,
 Il regne aux champs encor une innocente joie.
 Le bonheur de la vie est dans l'emploi du temps ;
 Il faut des soins légers & des travaux constants,
 Plus agir que penser , plus sentir que connoître ;
 Tel est l'état heureux du citoyen champêtre.
 O peuples des hameaux , que votre sort est doux !
 Peut-être un seul mortel est plus heureux que vous.

Riche pour l'indigent , & pauvre pour lui-même,
 Il répand le bonheur sur des vassaux qu'il aime :
 Ses trésors sont le prix des travaux assidus ;
 Son estime & son cœur sont le prix des vertus :
 C'est Philémon, Bâucis, un bon père , un bon maître
 Qu'il admet comme amis à sa table champêtre.
 Le glaive de Thémis n'a point armé ses mains ;
 Sans la pourpre & les lys il juge les humains ;
 D'un canton qui l'adore il est souvent l'arbitre,
 Le bon sens est son code , & la vertu son titre.
 Auprès de ses foyers , asyles de la paix ,
 Aux rivaux irrités il dicte ses arrêts ;

Il les mène à sa table oublier leur querelle,
Et Bacchus scelle entre eux une paix éternelle.

J'ai vu cet homme heureux, si grand dans son bonheur,
J'ai vu ses plaisirs purs, le calme de son cœur,
De ses doux entretiens mon ame étoit ravie,
Ils traçoient à mes yeux le tableau de sa vie.

L'étude & les plaisirs, la guerre & les amours,
Ont rempli, me dit-il, l'instant de mes beaux jours;
Mais dans ce temps d'erreurs, de folie & d'ivresse,
J'ai cherché mes devoirs. J'ai vu que la Noblesse
Invitée aux emplois, appelée aux honneurs,
Doit aux peuples son tems & l'exemple des mœurs.
J'ai passé dans les camps les moments de la guerre,
Et quand Louis vainqueur eut désarmé la terre,
Je fus utile encor dans un état nouveau;
Les agréables soins d'un Seigneur de château,
Les plaisirs d'une vie occupée & tranquille,
Me donnoient un bonheur plus pur & plus facile.
C'est aux champs que le cœur cultive ses vertus;
C'est aux champs, mon ami, qu'on peut, loin des abus,
De l'usage insensé, du fard, de l'imposture,
Etre ami de soi-même, amant de la nature.
J'étois content; mais seul dans cet heureux séjour,
Il manquoit à mon cœur les charmes de l'amour.
Je cherchai, je choisis une sage compagne,
Qui prit avec les goûts les mœurs de la campagne;
Nous élevions un fils pour l'Etat & pour nous;
J'avois tous les plaisirs d'un père & d'un époux,

Et je les ai perdus dans ces jours de tristesse,
 Où l'homme qui vieillit sent déjà sa foiblesse,
 Et cherche à s'appuyer sur des êtres chéris.
 Mon ami, j'ai perdu mon épouse & mon fils;
 De tout ce que j'aimois cette éternelle absence
 Abattit mon courage, accabla ma constance;
 Le jour sur leurs tombeaux j'allois verser des pleurs,
 Et je veillois la nuit pour sentir mes douleurs.
 Mes regrets m'étoient chers, mais mon ame affoiblie
 Tomboit dans les langueurs de la mélancolie;
 Je ne voyois plus rien à craindre, à désirer,
 Et je perdois enfin la douceur de pleurer.

Un jour, où j'errois seul dans un vallon stérile,
 Sous de sombres rochers, près d'une onde immobile,
 J'entendis près de moi des accens douloureux;
 Je me trouvai sensible aux cris d'un malheureux,
 Je courus à sa voix: ses plaintes redoublèrent,
 Je lui tendis les bras, & nos larmes coulèrent;
 Sans connoître nos maux, nous mêlions nos douleurs,
 Et je lui sçavois gré de me rendre des pleurs.

Hélas! ce malheureux sans pain & sans ouvrage,
 Se traînoit avec peine, & quittoit son village,
 Où la faim consumoit son père & ses enfants:
 Je calmai sa douleur par de foibles présents.
 Je lui promis d'abord un travail, un salaire,
 Et j'allai consoler ses enfants & son père.
 Je sentis auprès d'eux mes regrets s'adoucir;
 Je reconnus en moi la trace du plaisir.

*

J'appris que mes fermiers en bruyère inutile
Avoient laissé changer un sol riche & fertile,
Tandis qu'ils refusoient d'admettre à leurs travaux
Le pauvre nourri d'herbe & vêtu de lambeaux :
Je voulus réveiller cette triste indolence,
Et rappeler ici l'industrie & l'aisance.
Charmé de mes desseins j'entrevis le bonheur,
Et déjà le chagrin pesoit moins sur mon cœur.

Le pauvre féconda la terre abandonnée ;
Je payai son travail ; du prix de sa journée
Il meubla sa cabane & vêtit ses enfants ;
Ils vivoient des moissons qui couronnoient mes champs :
Mais plus que mes bienfaits, une loi salutaire
Rendit la vie au pauvre & des mains à la terre.

Il fut enfin permis aux peuples des hameaux
De vendre à l'étranger le fruit de leurs travaux.
Le fermier s'enrichit ; le commerce plus libre
Fit couler sur nos champs l'or du Tage & du Tibre,
Et l'humble journalier au travail excité,
Mérita son salaire, & le vit augmenté.

Moi, je vis chaque instant croître mon opulence ;
Je pus laisser sans crainte agir ma bienfaisance ;
Les vieillards éternés & les foibles enfants,
Perdoient dans le repos une foule d'instant ;
Il faut rendre meilleur le pauvre qu'on soulage,
C'est l'effet du travail en tout temps, à tout âge ;
On vit dans mon château la veuve & l'orphelin
Ourdir & préparer & la laine & le lin.

LES SAISONS. 163

Les vieillards par des soins , par des travaux faciles ,
Pouvoient jouir encor du plaisir d'être utiles ;
On paya les impôts sans se croire opprimé ;
Tout fut riche & content , & le Roi fut aimé.

O mon ami , l'amour , les sens & la jeunesse ,
Des plaisirs les plus doux m'ont fait sentir l'ivresse ;
Mais soulager le pauvre , inspirer la vertu ,
Est un plaisir plus grand , qui m'étoit inconnu.
Ah ! quand l'heureux fermier , l'innocente fermière
Accourent pour me voir au seuil de leur chaumière ;
Lorsque j'ai rassemblé ce peuple agriculteur ,
Qui veille , rit & chante , & me doit son bonheur ;
Quand je me dis le soir , sous mon toit solitaire ,
J'ai fait ce jour encor le bien que j'ai pu faire ,
Mon cœur s'épanouit ; j'éprouve en ce moment
Une céleste joie , un saint ravissement ,
Et ce plaisir divin souvent se renouvelle ;
Le temps n'en détruit pas le souvenir fidelle ;
On en jouit toujours , & dans l'âge avancé
Le présent s'embellit des vertus du passé.

Du temps , vous le voyez , j'ai senti les outrages :
Déjà mes yeux éteints sont chargés de nuages ,
Mon corps est affaibli sous le fardeau des ans ;
Mais sans glacer mon cœur , l'âge affoiblit mes sens ;
J'embrasse avec ardeur les plaisirs qu'il me laisse ;
De cœurs contents de moi j'entoure ma vieillesse ;
Je m'occupe , je pense , & j'ai pour volupté
Ce charme que le ciel attache à la bonté.

*

Ainsi dans tous les tems jouit le cœur du sage ;
Et son dernier soleil brille encor sans nuage ;
Ainsi le souverain des êtres & des tems
Réserve des plaisirs à nos derniers instans.

O Dieu, par qui je suis, je sens, j'aime & je pense,
Reçois l'hommage pur de ma reconnoissance ;
Que nos voix, notre encens, s'élèvent jusqu'à toi,
Qu'ils volent de la terre au trône de son Roi.
Du vuide, du cahos, des ténèbres profondes,
Tu fis sortir le jour, l'harmonie & les mondes,
Et quand ta main puissante eut placé dans les cieux
Les globes éclairés, les soleils radieux,
Aux êtres animés tu donnas l'existence,
Pour épancher sur eux ta vaste bienfaisance :
Tu répandis la vie & la fécondité
Sur les mondes errans dans ton immensité,
Ta main sur leur surface étendit les campagnes,
Creusa le sein des eaux, éleva les montagnes,
Suspendit les vapeurs, fit murmurer les vents,
Sema les végétaux, & les êtres vivans.
Le tems suivi des jours, des saisons, des années
Ramena tes faveurs, l'une à l'autre enchaînées ;
Tu nous donnas la terre, & l'ordre d'en jouir ;
Tu nous donnas des sens, un cœur & le plaisir,
Et l'aimable vertu, cette intrépide amie,
Le guide, le soutien, le charme de la vie.
Grand Dieu ! c'est dans ces champs embellis par tes mai
Que ta main paternelle appelle les humains ;

LES SAISONS. 165

Ta bonté s'y déploie avec magnificence ,
C'est là que l'abondance amène l'abondance.
J'ai vécu , jeune encor , dans ces champs fortunés ,
Là j'ai vu les vrais biens qui nous sont destinés ;
Et philosophe heureux , homme content de l'être ,
Je viens de ses présents rendre grace à mon maître.



*



N O T E S.

Page 138.

L'image des débris du monde dévasté ,
D'un ciel tumultueux la sombre majesté ,
Les ténèbres , les vents , augmentoient ma tristesse.

Ces grands mouvements dans la nature ; cette longue obscurité & ces bruits continus , donnent plutôt une impression de crainte que de tristesse ; mais comme cette crainte n'est pas excitée par des dangers imminents , elle est mêlée quelquefois d'une sorte de plaisir ; & quoiqu'elle soit du genre des sentiments pénibles , elle n'est pas une peine , sur-tout lorsqu'elle succède à la langueur de l'ame , à l'ennui.

Nous avons deux mobiles ; le desir de notre conservation , & celui du plaisir.

Mais le premier est plus fort & plus puissant que le second ; & même , la plupart de nos plaisirs tendent à notre conservation , & ne sont des plaisirs que parce qu'ils nous font sentir vivement notre existence.

Dans un état d'apathie ou de foiblesse, privés de désirs ou de forces, de passions ou de mouvements, nous existons peu, la vie semble nous échapper, l'âme paroît usée : cet état de langueur est pour nous le passage de l'être au néant ; & nous aimons à en sortir, même par la douleur, qui nous avertit fortement de la vie.

139. Mon cœur épouvanté cherchoit l'Être suprême.

Les hommes des pais que maltraite la nature, des pais sujets aux inondations, aux vents furieux, aux ouragans, aux tremblements de terre, &c. comme le Japon, le Mexique, l'Égypte, &c. ont toujours été disposés à la plus basse & souvent à la plus cruelle superstition : avant que les hommes s'élèvent, dans la société perfectionnée, jusqu'à la connoissance du monde & de l'ordre général qui prouve un Dieu bon, ils ne voient que leurs maux particuliers ; & en conséquence ils imaginent un Dieu barbare qui se plaît au tourment des hommes. Ils ont inventé le système des deux principes, & ils ont donné au bon ou au mauvais principe un pouvoir plus ou moins

étendu, selon que leur vie étoit plus ou moins malheureuse.

Les êtres nuisibles & malfaisans sont plus communément des objets de culte, que les êtres bienfaisans ou utiles ; le Soleil même a rarement eu des autels dans les climats tempérés, où il ne paroît que pour embellir & féconder la nature ; il a été adoré & l'est encore sous la ligne, où il dévore les campagnes & les animaux.

141 Le souffle de Borée a pénétré mes sens.

Le sentiment du froid est un mode de la douleur ; il donne à nos nerfs une forte tension ; il les tient à-peu-près dans cet état où ils sont au moment qu'un objet extraordinaire jette quelque étonnement dans notre ame : on ne peut pas, quand on veut s'exprimer avec précision, donner à cet étonnement le nom de crainte ; l'ame n'est pas effrayée, elle est avertie ; & en conséquence toute la machine se dispose à veiller à sa conservation. Cet état donne à l'ame une sorte d'impatience & d'inquiétude ; on se sent moins le goût, le besoin, les dispositions au plaisir, qu'aux passions qui naissent

naissent du désir de notre conservation ; on a le sentiment de ses forces , non pour jouir , mais pour se défendre. Le caractère a pris je ne sçais quoi d'austère & de dur. Henri III , selon M. de Thou , perdoit en Hiver sa mollesse & son penchant au plaisir ; il avoit alors l'esprit d'ordre , de réforme , de justice. Il y a plus d'un exemple du même genre.

Le froid resserre les extrémités de toutes les fibres ; & le sang , qui circule moins facilement dans ces extrémités , retourne en plus grande abondance vers le cœur : ces fibres raccourcies , & plus arrosées d'esprits & de sang dans l'étendue qui leur reste , ont plus de force & de ressort ; on a plus de vigueur , de courage , de confiance en soi-même.

Les nerfs , engourdis à leurs extrémités , portent au cerveau un moindre nombre de sensations ; ils y portent des sensations moins vives ; l'ame agit plus sur elle-même ; elle combine davantage les idées reçues : ses sentiments & ses pensées ont plus de suite & de profondeur : c'est peut-être le temps où l'esprit a plus de forces.

Quand le sentiment de nos forces est uni à

H

une sorte de crainte , quand la crainte vient plutôt de l'idée qu'on est menacé , que du sentiment de sa propre foiblesse , l'ame est aisément disposée à la colère , à la vengeance , à la haine , à ces crimes atroces dont l'homme foible ou heureux n'est jamais capable. Des grands crimes , dont l'Histoire fait mention , la plupart ont été commis dans le temps des fortes gélées ; c'est une remarque du sçavant Abbé Dubos : des Magistrats , d'après les Registres des Parlements , ont fait la même observation,

142 Une vaste blancheur , sur le monde étendue.

Si la lumière nous donne une sensation agréable , parce qu'au grand jour il nous est plus facile de trouver le plaisir & de fuir la douleur ; si l'obscurité nous donne une sensation triste , parce que dans l'ombre il nous est plus difficile de fuir la douleur & de trouver le plaisir , il s'ensuit que le blanc , qui renvoie beaucoup de lumière , nous plaît d'abord , & que le noir , qui n'en renvoie point , fait un effet contraire ; mais la couleur blanche étant trop continue , trop étendue , trop éclatante , comme dans la neige , nous déplaît , parce qu'elle fati-

gue l'organe ; & de plus , la neige fait disparaître les dimensions , les variétés , &c.

142 J'ai vu de la forêt l'hôte le plus sauvage.

The fondleſſ wilds

*Pour forth their brown inhabitants. The hare
The timorous of heart and hard beſet
By death in various forms , dark ſnares , and dogs.
And more un pitying man.*

Thomſon.

142 L'Ours , au ſein des frimats de la libre Helvétie.

*There thro' the pining foreſt half abſorpt ,
Rough tenant of there ſhades , the ſhapeleſs bear
With dangling i ce al horride , ſtalks forlorn
Slow pai'd , and ſouber as the ſtorms encreaſe.*

*And , with ſtern patience , ſcorniſg weak complaint ,
Hardens his heart againſt aſſailing want.*

Thomſon.

144 L'homme ſans ſes beſoins n'eût jamais inventé.

L'homme , mal vêtu & mal armé par la nature , eſt frugivore , carnivore , iſtiophage ; il vit dans tous les climats ; il eſt celui des animaux qui , par le nombre de ſes beſoins & par la variété des ſituations où il ſe trouve , a des

Hij

rappports avec un plus grand nombre d'êtres ; il doit donc être celui des animaux qui a le plus de sensations & d'idées ; il a la faculté de conserver ses idées par les mots ; il doit donc être celui des animaux qui a le plus de mémoire : la variété de ses besoins le force à combiner ses idées , à inventer ; mais s'il est inventeur , il est encore plus imitateur , & le penchant à l'imitation est un des plus puissants qu'il ait reçu de la nature.

145 Souvent il échappoit , mais couvert de morsures , &c.

*At quos effugium servârat , corpore adeſo ,
Poſteriùs , tremulas ſuper ulcera tetra tenentes
Palmas , horriſicis accibant vocibus orcum ;
Donicum eos vitâ privârunt vermina ſæva
Expertes opis , ignaros quid vulnera vellent.*

Lucrece.

147 Le chant des premiers airs exprima , je vous aime.

Le ſentiment de l'amour eſt ſi délicieux , même dans l'état ſauvage , qu'il eſt ſans doute celui dont l'homme a cherché d'abord à reproduire en lui les émotions douces & vives par le ſecours des arts.

148 On vit naître le goût, les graces, la décence.

Le sentiment de la pudeur accoutume les femmes à faire entendre plutôt qu'à dire ; elle leur inspire la retenue ; elle leur apprend à connoître les mesures, les bornes, la délicatesse, les bienséances. Dans les pais où les hommes vivent beaucoup avec les femmes, & les respectent, ils s'instruisent de ce qui peut blesser le beau sexe ou lui plaire, & dans leurs discours, dans leurs écrits, on voit quelque chose de cette retenue, de cette délicatesse, de ce sentiment fin des bienséances naturel aux femmes : là le génie est sans rudeesse, & s'il perd un peu de son énergie, il connoît la grace & il l'allie à la force : là, les méthodes sont faciles, la Philosophie a moins d'obscurité, & il y a du goût dans tous les ouvrages.

149 Je veux que mes plaisirs m'inspirent des vertus.

Nos bons Poètes dramatiques ne perdent jamais de vue le grand but d'être utiles aux mœurs ; & ils ont influé sur le caractère de la Nation plus qu'on ne le pense. Le Moraliste ne parle qu'à la raison, & le Poète dramatique parle à l'imagination & au cœur : le

H iij

Philosophe démontre la nécessité de la vertu, & le Poète l'inspire. C'est au Théâtre qu'on apprend à l'aimer, parce qu'on la voit en action, & qu'on la voit aimable. Ce sont les Poètes dramatiques qui répandent la saine Philosophie, les vérités d'usage; on entend leurs préceptes dans le moment où l'on est ému, & le sentiment les grave pour jamais. C'est par les Poètes dramatiques que les maximes honnêtes, les sentimens généreux deviennent populaires; ils passent de bouche en bouche, parce qu'il y a du plaisir à répéter des vers harmonieux, qui expriment, avec précision, un sentiment fort ou tendre, ou un grand sens.

150 Théâtre, où pour instruire & les grands & les Rois,
L'auguste vérité fait entendre sa voix.

J'ai souvent pensé qu'il étoit consolant pour une partie des Peuples de l'Europe, de voir ceux dont dépendent nos destinées, les Souverains & les Hommes en place, se plaire à un genre de Spectacle, où ils trouvent la satire de leurs fautes, l'éloge de leurs vertus, les détails de leurs devoirs; à un genre de Spectacle qui est une véritable école de justice, de

bienfaisance & de grandeur d'ame. Il est impossible que des hommes qui choisissent par goût un si noble amusement, ne conçoivent pas de l'horreur pour la tyrannie, & restent sans vertu.

Quelques États Républicains ont proscrit notre Théâtre, qui, disent-ils, inspire l'amour de la Monarchie, & ils ont raison; mais ce Théâtre n'en doit être que plus cher aux François.

150 Ils corrigent en nous ces défauts, ces erreurs,
Qui pourroient altérer les charmes de nos mœurs.

Moliere est celui de tous les Philosophes qui a le mieux vu les défauts qui s'opposent à l'esprit de société, & il les a combattus par le ridicule; il nous faudroit aujourd'hui un Poète Philosophe qui combattît les défauts qui naissent de l'esprit de société: ce Poète trouveroit une foule de caractères, qui n'étoient point connus du tems de Moliere. Il y a peu d'avares, mais il y a des hommes avides; de plus, l'avidité a rendu les intriguants un caractère commun. Il y a peu de maris jaloux, mais il y a peu de maris; les pères tyranniques

font rares, les pères indifférens ne le font pas. On n'a plus les préjugés bourgeois, mais on ne connoît plus les douceurs de la vie simple & domestique. Le caractère des personnes qui se donnent des peines infinies pour obtenir, sans titre, ce qu'on appelle de la considération, seroit piquant au Théâtre. Quoique Molière & ses imitateurs aient peints les conditions, on peut les peindre encore, parce qu'elles n'ont pas le même esprit qu'elles avoient autrefois, & sur-tout celui qui leur convient. L'esprit de société, porté à l'excès, a donné trop de force & d'étendue aux égards; on pourroit les opposer à l'amour de l'ordre & de la justice. Les Gens de Lettres ne sont plus pédants, mais il y a beaucoup de pédants chez les gens du monde: on pourroit peindre le voluptueux de mauvais goût, l'homme qui craint à l'excès le ridicule, le faux modeste, le défiant de caractère, le défiant par principes, le tracassier, le connoisseur, le bienfaisant par intérêt, les donneurs d'idées, l'homme de goût, l'homme d'un goût difficile, parce qu'il n'a pas de quoi sentir le beau, l'hypocrite d'humanité, les préventions, les prétentions, &c. &c. &c.

150 Tous les arts à la fois séduisent tous mes sens.

On dit qu'un Prince d'Asie proposa un prix pour celui de ses Sages qui inventeroit une manière de faire jouir, à la fois, tous nos sens. Si Quinault avoit vécu de ce tems, il auroit eu le prix. Ce créateur de l'Opéra voulut nous faire sentir, dans le même moment, les plaisirs que peuvent donner la Poésie, l'Architecture, la Peinture, la Musique & la Danse.

N'allez pas chercher à ce Spectacle ces impressions puissantes, cette terreur sublime, cette pitié tendre que vous fait éprouver une belle Tragédie.

La perfection de l'Opéra consiste à vous donner une multitude de sentiments, plutôt qu'un sentiment unique & profond; de l'étonnement, de l'intérêt, des impressions variées, l'admiration de plusieurs talents; voilà ce qu'il vous promet.

Quand les Décorations, la Musique, la Danse & le Poème, concouroient parfaitement à faire sur vous une seule impression, elle seroit plus foible que celle qu'y feroit une belle Tragédie bien déclamée.

H v

L'effet de l'un des arts nuirait à l'effet de l'autre , & vous sentiriez trop continuellement le défaut de vérité.

De ce que l'Opéra ne peut nous faire une impression forte & profonde, il s'ensuit qu'il nous ennui, s'il ne nous fait que des impressions du même genre. Mais il nous charme par la multitude & par la variété des sentiments qu'il nous donne. Quand la bonne Musique y fera plus commune, il y aura peut-être des airs pathétiques qui nous feront verser des larmes, mais il y en aura peu ; & en laissant le genre tel qu'il est, un grand nombre d'airs tendres, gais ou voluptueux, nous sauvera de l'ennui. L'Opéra me paroît une belle fête, & telle qu'aucune autre Nation n'en peut donner : c'est l'amusement d'un peuple riche, éclairé, sensible, & ami des voluptés de bon goût. Laissez à ce spectacle la féerie, la mythologie, le merveilleux ; que ce merveilleux ne soit pas, comme en Italie, dans les événements & les caractères ; qu'il tienne à des êtres fantastiques & de convention, il ne nous révoltera pas. Nous avons un Spectacle pour la raison & pour le cœur, conservons celui qui

n'est fait que pour l'imagination & pour les sens.

On doit cependant exiger que ses Poèmes soient intéressants ; la sensibilité qu'ils auront excitée se répandra sur toutes les parties de l'Opéra ; le spectateur, attendri par le Poème, sentira plus vivement les effets de la Musique & de la Danse ; tel air, pauvre & sans caractère, nous a touché dans *Atys* ou dans *Castor*, qu'on n'auroit pas écouté si ces Poèmes avoient été froids.

151 Ici, les spectateurs, ce choix d'un peuple aimable,
Sont encor à mes yeux un spectacle agréable.

Le coupable, que la présence des hommes fait rougir ; le fanatique, l'homme devenu insensible pour n'avoir pas exercé son cœur aux sentiments honnêtes ; le malheureux, qui a éprouvé d'extrêmes injustices, sont les seuls qui puissent voir sans plaisir les hommes rassemblés pour avoir du plaisir ; les secours, les services, les amusements que l'homme attend de l'homme, lui rendent son espèce agréable & chère. Chez un peuple riche, où regne le goût de la parure & un luxe élégant, le mé-

H vj

lange des couleurs douces & brillantes, répandu sur les vêtements d'une foule nombreuse, plaît beaucoup au sens de la vue : ce plaisir se mêle au sentiment de plusieurs autres plaisirs, & il faut le compter pour quelque chose.

154 Je compare les loix & les mœurs des deux mondes.

Je voudrois faire une question. La découverte de l'Amérique & celle du passage aux Indes par le Cap de Bonne-Espérance, ont-elles servi au bonheur de l'espèce humaine ? Il faut d'abord interroger un Américain ; mais dans quelle contrée irai-je le prendre ?

Si je choisis un Péruvien, il me fera le parallèle de la tyrannie de ses maîtres modernes & de ce gouvernement sublime, sous lequel on ne connoissoit ni l'esprit de propriété, ni le mensonge ; dont la bienveillance & l'esprit de communauté étoient les ressorts, & dont on voit une foible image au Paraguai.

Si je parle à un Mexicain, il me dira que tout est à-peu-près égal entre le gouvernement des Empereurs & des Vice-Rois ; que ses ancêtres étoient tyrannisés par les Prêtres de

Villiputzi, qu'il l'est lui par son Evêque, des Moines & son Curé.

Si je m'adresse à un habitant de la presqu'île de Panama, au lieu de me répondre, il versera des larmes, en se rappelant le bonheur des anciens Tlascaltèques, & en me montrant ses fers.

Si je veux m'éclaircir dans quelqu'une des Antilles, & si j'y cherche quelque rejetton de cette race si douce, si bienfaisante & si heureuse qui habitoit ces îles; je n'en trouve plus: les restes de cette race ont été mis en pièces sur les étaux des Bouchers, pour servir de nourriture aux chiens de leurs Conquêteurs.

Si je passe des Antilles dans l'Amérique Septentrionale, j'y trouve quelques Peuplades de Sauvages, que nos guerres & nos eaux-de-vie détruisent de jour en jour: je quitte ce continent, où nous empoisonnons ceux que nous n'avons pu vaincre ou corrompre.

Je fais voile pour la côte d'Afrique, & je la parcours depuis les Canaries jusqu'au Cap de Bonne-Espérance; à la faveur du Zaïre, du Senegal, de la Gambia, j'entre dans l'in-

térieur de ce beau pais ; je trouve par-tout la guerre ; je vois les plus doux des hommes , & qui n'ont rien à se disputer dans une contrée où la terre prodigue tout , je les vois occupés à se nuire , à se massacrer & à se faire esclaves. J'apprends que les Nègres vivoient autrefois en paix , mais que les Anglois , les François , les Portugais , avec un art infernal , sement & entretiennent la division parmi ces peuples , qui leur vendent leurs prisonniers de guerre. Or , je sçais comment ces prisonniers sont traités dans nos isles à sucre , & dans les colonies des Portugais & des Espagnols.

Je double le Cap , & je trouve quelques Portugais énervés de mollesse , qui me parlent des prodiges qu'ont fait leurs ancêtres : ces prodiges sont la destruction des peuples & la dévastation des plus belles contrées , depuis la Cafferie jusqu'à la Mer rouge.

Je vais à la côte d'Yemen , je vois que les Arabes y sont encore libres , puissants , riches , polis & heureux ; mais j'apprends que ce n'est pas la faute des Européens , qui ont souvent tenté de les détruire.

Je me promène ensuite sur les côtes de

Malabar, de Coromandel & d'Orixa; j'entre dans le Gange; je visite les Malais, Siam, les isles de la Sonde, les Moluques, les Philippines, &c. je trouve par-tout des traces de nos cruautés & de nos perfidies. Les Arabes nous avoient prévenus dans ces contrées, & les peuples de l'Orient, qui avoient perdu depuis long-tems leurs loix & leurs mœurs, ne sont pas aussi intéressants que des Péruviens & des Tlascaltèques. Plusieurs de ces peuples étoient méchants, j'en conviens; mais je dis, avec le Marquis de Vauvenargue, » on n'a » pas le droit de rendre malheureux ceux qu'on » ne peut pas rendre bons: « & je pars pour le Japon & pour la Chine.

Je demande aux Japonois & aux Chinois quels avantages ils ont tiré de leur commerce avec nous.

Les premiers me répondent qu'il en a coûté la vie à quatre ou cinq cent mille d'entre eux, pour avoir fait connoissance avec les Jésuites.

Les Chinois me disent que nous méritons le nom de *demi-diables*, qu'ils nous ont donné: que nous n'entendons rien à l'Agriculture, à la Police, à la Morale; & que s'ils n'avoient

pas pris la sage précaution de nous arrêter sur leurs frontières, nous aurions corrompu leurs peuples & bouleversé leur empire.

Après m'être assuré que la découverte de l'Amérique & celle du passage aux Indes, ont été funestes aux trois quarts des habitants du Globe; il me reste à examiner les biens qu'elles ont procuré à l'Europe.

Je vois d'abord une maladie terrible qui attaque les sources de la génération, & qu'on ignoroit avant que les Espagnols eussent abordé à Saint-Domingue.

Je ne puis douter que l'usage immodéré du Café, du Thé, du Chocolat, des Epiceries, n'aient chez les Européens, une partie des effets que nos eaux-de-vie ont chez les Sauvages.

La masse de l'or & de l'argent, qui augmenta tout-à-coup en Espagne, inspira d'abord à Charles-Quint, & à son fils, le dessein d'attenter à la liberté de l'Europe, & fut l'aliment de ces longues & cruelles guerres qu'excita l'ambition de la maison d'Autriche.

Les richesses que les Rois d'Espagne & de Portugal tiroient des Indes, leur firent bien-

tôt négliger l'administration de leurs Etats ; les Rois étoient riches , & les sujets devenoient pauvres.

Mais l'envie de partager les trésors de l'Espagne , réveilla l'Angleterre & la Hollande ; la navigation se perfectionna , l'esprit de commerce s'introduisit , les principes en furent apperçus : c'est à-peu-près dans ce tems que les découvertes nouvelles ont commencé à être de quelque utilité à l'Europe , & moins funestes aux deux Indes.

Ces découvertes avoient été faites dans un moment où nous étions plongés dans les préjugés des Romains & des Vandales ; il régnoit parmi nous des opinions qui rendent l'homme atroce & destructeur.

On pensoit moins à établir des colonies commerçantes qu'à faire des conquêtes : on dévastoit les païs conquis , parce que la cupidité n'avoit aucun frein chez des peuples auxquels on croyoit ne devoir , ni pitié , ni justice.

Dans les contrées que soumettoient les Européens , les Princes ne virent qu'un nouveau domaine ; ils en firent d'abord un objet de brigandage , & depuis un objet de finance ; il

fallut que des Républicains s'établissent en Amérique & en Asie, pour apprendre aux Rois ce qu'on doit faire des colonies éloignées : plusieurs Monarchies encore portent l'esprit de finance dans leurs établissemens, & le mêlent à celui de commerce.

C'est donc le caractère de l'Europe dans le quinziesme siècle, qui a fait le malheur des trois quarts de la Terre & de l'Europe même.

Mais les nouvelles découvertes ont été un remède à ce caractère ; elles l'ont changé, & le changent encore ; l'étude qui détruit le plus les préjugés, c'est l'étude des Nations ; la lecture des Voyageurs & les Voyages nous ont plus éclairé dans un siècle, que toutes les Universités & la lecture des Anciens n'avoient fait jusqu'alors.

L'esprit de commerce a remplacé peu-à-peu l'esprit de conquête.

La Philosophie a éclairé le commerce même, & a montré qu'il n'en est point de solide sans une industrie intérieure & une bonne agriculture.

Le commerce étendu & le change ont fait naître des richesses qui sont, pour ainsi dire,

le mobilier de toutes les nations : la destruction d'un peuple est la ruine de tous les autres , & la dévastation n'est plus une suite de la guerre.

L'industrie encouragée a donné aux hommes des arts nouveaux , des machines nouvelles. Un homme qui possède dix mille livres de rente , dans une des grandes villes de l'Europe , jouit de mille commodités , que ne pouvoit avoir l'empereur Auguste , maître du monde.

Des grands chemins , des canaux , des rivières rendues praticables , facilitent en Europe , en Chine , au Japon , le transport des denrées & les voyages ; des forêts abattues , des marais desséchés , ont donné aux hommes un terrain nouveau. Le globe est plus habitable qu'il ne l'étoit autrefois.

La Médecine , plus éclairée , nous a montré les dangers des productions étrangères , & l'utilité dont elles peuvent être quand on en fait un usage modéré. Cette Médecine en même-tems s'est enrichie de plusieurs spécifiques & de quelques plantes utiles.

Les Pelleteries , les étoffes de soie , de coton , d'écorce , de poil , fournissent des vêtements nouveaux au riche & au pauvre.

Le Ris, cet aliment si sain, le Manioc, le Sagou, &c. quelques racines d'Afrique & d'Amérique, le poisson salé, transportés d'un climat à l'autre, donnent par-tout une nourriture plus abondante.

Les hommes de tous les climats n'ont pu devenir nécessaires les uns aux autres, que le sentiment d'humanité n'ait acquis plus de forces, & le progrès de la Philosophie les augmente encore.

A mesure que les hommes s'éclaireront, le despotisme relâchera ses fers de lui-même. La Russie va devenir une Monarchie réglée, d'autres États despotiques l'imiteront, & des Monarchies prêtes à tomber sous le joug du despotisme éviteront ce malheur.

Les Monarques sentiront qu'en portant leur autorité à l'excès, ils affoibliroient leurs Empires, qui deviendroient la proie des États libres.

Les peuples qui n'auront plus à craindre les coups d'autorité, perdront l'esprit d'indépendance; plus éclairés, ils ne croiront pas à l'infailibilité des Administrateurs, mais ils pardonneront leurs fautes.

A mesure que les peuples compareront leurs loix , chacun verra l'insuffisance des siennes , & la Jurisprudence sera perfectionnée.

Presque tous les gouvernements de l'Europe sont devenus des machines trop compliquées ; la subtilité s'est introduite dans la manière de régir les peuples : à mesure que les lumières augmenteront , il y aura dans tout plus de simplicité , & sur-tout moins de mystères.

Un de nos meilleurs Ecrivains & de nos meilleurs esprits, rassemble, dans un ouvrage excellent, les lumières de tous les bons Auteurs qui ont écrit sur le commerce, & il y ajoute les siennes. La nécessité de rendre le commerce libre sera mieux démontrée; il ne peut l'être que l'administration ne soit moins surchargée; on ne peut donner de vraies lumières sur le commerce, sans en donner en même-tems sur la finance.

Enfin, sur tous les objets importants au bonheur des hommes, les lumières se sont augmentées & ne se perdront plus. Les Editeurs de l'Encyclopédie ont rendu un service immortel au genre humain; quoiqu'il y ait dans ce Dictionnaire beaucoup d'articles foibles, & ce ne sont

pas ceux de ces deux hommes illustres, il n'en est pas moins vrai qu'il renferme le dépôt des arts & des sciences. L'esprit humain ne peut faire de pas en arrière, comme il en a fait depuis le regne de Constantin jusqu'au quinzième siècle ; il faudroit une révolution du globe entier pour ramener la barbarie. De jour en jour notre espèce doit tirer de nouveaux avantages de la découverte de l'Amérique, du passage aux Indes, du progrès du commerce, du progrès des sciences, de la navigation & de la Philosophie. J'aime à espérer, & j'espère.

15 ; Vainqueur des deux Rivaux qui regnoient sur la scène.

Personne n'admire plus que moi les belles Tragédies de Racine, & le génie de ce grand homme, dont la réputation augmente dans toute l'Europe, à mesure que le goût est plus éclairé.

Personne n'admire plus que moi le génie & les belles Scènes de Corneille. Le respect qu'on a en France pour ses ouvrages, honore la Nation ; un peuple chez lequel il n'y auroit pas de grandeur d'ame, auroit moins d'admiration pour Corneille.

Mais j'avoue que je préfère à leurs Tragé-

diées celles de M. de Voltaire : cette opinion est plus répandue qu'avouée ; ce qui le prouve, c'est que les Tragédies de M. de Voltaire sont plus souvent représentées que celles de Racine & de Corneille. On va frémir à Mahomet, à Semiramis ; on va fondre en larmes à Tancrède, à Zaire ; & on revient dire par habitude, que rien ne peut égaler Corneille & Racine.

On convient d'abord qu'ils sont moins pathétiques que M. de Voltaire. C'est avouer que celui-ci a mieux conçu la Tragédie ; qu'il a plus d'enthousiasme, & qu'il a fait parler les passions avec plus de véhémence & d'énergie. Il me semble qu'il est celui de tous les Poètes Tragiques, qui est Tragique précisément autant qu'il faut l'être.

Ses Tragédies ont plus d'action que celles de Racine, & que la plupart de celles de Corneille.

Chez M. de Voltaire, le sujet des Tragédies est d'un intérêt plus général, le moment de l'action a quelque chose de plus grand, de plus imposant. Le moment de Mahomet est une révolution dans les Empires & les opinions

de l'Orient. Celui de l'Orphelin de la Chine est la chute de l'Empire le plus ancien, le plus étendu, le plus policé de la Terre, &c.

M. de Voltaire a mis plus de spectacle dans ses Tragédies, & n'en met point trop.

On trouve dans M. de Voltaire d'aussi beaux caractères que dans Corneille & dans Racine; on peut opposer à tout, Alvarès, Mahomet, Orosmane, Semiramis, & le César naissant de Rome sauvée.

Il a peint les Romains avec presque autant d'élévation, mais avec plus de vérité & de simplicité que Corneille. M. de Voltaire a peint avec force les Chinois, les Tartares, les Espagnols, les Arabes, la Chevalerie, &c. &c. Racine n'a peint que les Juifs, & Corneille que les Romains.

M. de Voltaire choisit, soutient, arrange son plan, pour graver dans l'esprit des hommes une opinion utile, une grande vérité. Mahomet est un sermon sur les dangers du fanatisme. Alzire, un sermon contre l'intolérance. L'Orphelin de la Chine fait sentir l'avantage des nations polies & sçavantes, sur les peuples qui

ne

ne font que guerriers. Semiramis donne l'horreur des crimes secrets, &c.

Les Tragédies de M. de Voltaire inspirent plus que toutes les Tragédies anciennes & modernes, l'humanité & la bienfaisance.

Il est celui de tous les Poètes Tragiques qui répand le plus les lumières & la saine philosophie.

Son dialogue est plus vif, plus coupé & plus vrai que celui de Racine.

Son dialogue ne dégénère jamais en dispute subtile, comme celui de Corneille.

M. de Voltaire a souvent la force de Corneille, & presque toujours l'élégance de Racine.

Ses vers ont plus de force & d'énergie que ceux de Racine.

Plus d'harmonie & de sentiment que ceux de Corneille, &c.

Il a des situations plus frappantes & des coups de Théâtre plus heureux que Racine.

Ses pièces ont plus de régularité que celles de Corneille, &c. &c.

156 O vous, cultivateurs des campagnes fertiles.

Il y a dans ce morceau sept ou huit vers imités ou traduits de M. Haller.

159 Riche pour l'indigent, & pauvre pour lui-même.

Ce vers est traduit de M. Haller.

163 J'établis des métiers, j'ordonnai des ouvrages.

J'ai vu quelques Villages de ma Province plongés dans la paresse, & réduits à la plus extrême pauvreté; & j'y ai vu regner depuis l'activité & l'aisance: Madame la P. de N. y avoit établi des métiers pour les vieillards, les femmes & les enfants; & leurs seuls ouvrages payoient les impôts. C'est en rendant le pauvre meilleur, c'est en lui inspirant le goût du travail, qu'on le tire de la misère; il ne faut être que machinalement sensible à la pitié pour faire l'aumône, mais il faut être bon & éclairé pour faire le bien.

163 Tout fut riche & content, & le Roi fut aimé.

Les citoyens, quels que soient leurs richesses & leur zèle, ne peuvent faire que des biens très-bornés; ce sont de bonnes loix qui font

le bien général ; c'est la liberté du commerce des bleds ; c'est la diminution de l'intérêt de l'argent , qui , d'un bout du royaume à l'autre , ont ranimé notre agriculture ; je ne répéterai rien ici de ce que j'ai dit ailleurs : *voyez* dans l'Encyclopédie les articles LÉGISLATEUR & INTÉRÊT D'ARGENT.

164

Et j'ai pour volupté

Ce charme que le ciel attache à la bonté.

Tous les sentiments qui naissent de l'averfion font pénibles ; la haine , l'envie , la colère , l'indignation , &c. troublent l'ame & le corps , font des modes de la douleur ; les défirs , les espérances que donnent ces passions , ne font jamais accompagnées d'une douce joie , & leurs jouiffances mêmes ne font jamais pures.

Tous les modes du sentiment d'amour font des sentiments agréables , l'homme est heureux pendant leur durée ; les défirs , les espérances qui naissent de ces sentiments , font des émotions douces , également utiles au bonheur & à la fanté ; leurs jouiffances font délicieufes.

L'humanité est l'amour de nos semblables ; la bonté n'est que cet amour assez vif pour être

forcé de se manifester ; la générosité n'est que cet amour assez puissant pour nous faire faire des sacrifices.

L'instinct, l'organisation sans doute concourent jusqu'à un certain point à nous donner ce sentiment d'humanité ; mais il naît principalement de l'espérance des biens que nous pouvons recevoir des hommes ; il naît de l'espérance d'augmenter par leurs secours notre puissance, nos jouissances, notre sécurité, &c. Cette espérance peut être plus ou moins fondée ; les biens que nous attendons de la société sont plus ou moins grands, nous naissons plus ou moins sensibles à l'amour, à la pitié, &c. Ainsi le sentiment d'humanité, la bonté, la générosité, varient selon les lieux, les circonstances du climat, du gouvernement, &c. Si ces sentiments naissent en nous de l'espérance d'augmenter notre pouvoir, la somme de nos biens, &c. ils ne cessent pas toujours avec cette espérance ; l'amitié, la bienveillance durent souvent plus long-tems que leurs causes. On aime, parce qu'il y a du plaisir à aimer : on cherche à entretenir ce plaisir par des illusions ; ce n'est pas seulement à sa maîtresse, c'est à son

ami, à sa patrie, à la société, que le besoin d'aimer prête des charmes.

Ce besoin d'aimer, d'être bon, généreux, devient l'habitude d'une ame noble & tendre, la détermine dans ses actions, se mêle à tous ses penchans. Souvent il fait taire l'intérêt personnel, & les passions basses qui nous isolent & nous concentrent.

La bienveillance, la bonté, la générosité, peuvent faire le charme de tous les âges; mais elles donnent aux vieillards les seules jouissances vives & pures qu'ils puissent connoître encore; c'est par elles qu'ils repoussent la langueur, la pusillanimité, les passions tristes qui font leur partage. Pour sentir agréablement la vie, il faut qu'ils vivent, pour ainsi dire, d'une vie empruntée; c'est à l'humanité à la leur donner. Les chaînes particulières se relâchent dans la vieillesse; on est ami moins zélé, parent moins tendre, &c. Mais en faisant du bien on est homme encore; on se ranime au plaisir des autres, on vit & on aime.



1853
[Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page]



L'ABENAKI,
SARA TH.....
ZIMÉO.
CONTES.

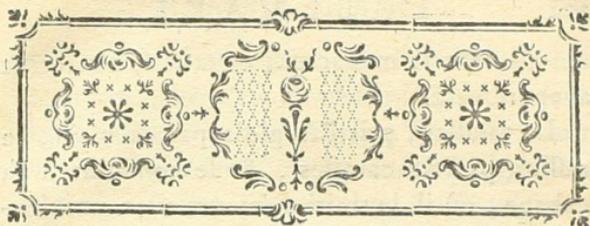
HABERKAMPF

SACHSISCHES

VERLAG

LEIPZIG





L' A B E N A K I.

PENDANT les dernières guerres de l'Amérique, une troupe de Sauvages Abenakis défit un détachement Anglois ; les vaincus ne purent échapper à des ennemis plus légers qu'eux à la course, & acharnés à les poursuivre ; ils furent traités avec une barbarie dont il y a peu d'exemples, même dans ces contrées.

Un jeune Officier Anglois, pressé par deux Sauvages qui l'abordoient la hache levée, n'espéroit plus se dérober à la mort. Il songeoit seulement à vendre chèrement sa vie. Dans le même temps un vieux Sauvage armé d'un arc s'approche de lui & se dispose à le percer d'une fleche ; mais après l'avoir ajusté, tout d'un coup il abaisse son arc, & court se jeter entre le jeune Officier & les deux Barbares

qui alloient le massacrer ; ceux-ci se retirèrent avec respect.

Le vieillard prit l'Anglois par la main , le rassura par ses caresses , & le conduisit à sa cabane , où il le traita toujours avec une douceur qui ne se démentit jamais ; il en fit moins son esclave que son compagnon ; il lui apprit la langue des Abenakis , & les arts grossiers en usage chez ces peuples. Ils vivoient fort contents l'un de l'autre. Une seule chose donnoit de l'inquiétude au jeune Anglois ; quelquefois le vieillard fixoit les yeux sur lui , & après l'avoir regardé , il laissoit tomber des larmes.

Cependant , au retour du printems , les Sauvages reprirent les armes & se mirent en campagne.

Le vieillard , qui étoit encore assez robuste pour supporter les fatigues de la guerre , partit avec eux accompagné de son prisonnier.

Les Abenakis firent une marche de plus de deux cents lieues à travers les forêts ; enfin ils arriverent à une plaine où ils découvrirent un camp d'Anglois. Le vieux Sauvage le fit voir au jeune homme en observant sa contenance.

Voilà tes freres , lui dit-il , les voilà qui nous attendent pour nous combattre. Ecoute , je t'ai sauvé la vie ; je t'ai appris à faire un canot , un arc , des fleches , à surprendre l'original dans la forêt , à manier la hache , & à enlever la chevelure à l'ennemi. Qu'étois-tu , lorsque je t'ai conduit dans ma cabane ? tes mains étoient celles d'un enfant , elles ne servoient ni à te nourrir , ni à te défendre ; ton ame étoit dans la nuit , tu ne sçavois rien , tu me dois tout. Serois-tu assez ingrat pour te réunir à tes freres , & pour lever la hache contre nous ?

L'Anglois protesta qu'il aimeroit mieux perdre mille fois la vie , que de verser le sang d'un Abenaki.

Le Sauvage mit les deux mains sur son visage en baissant la tête , & après avoir été quelque tems dans cette attitude , il regarda le jeune Anglois , & lui dit d'un ton mêlé de tendresse & de douleur : As-tu un pere ? Il vivoit encore , dit le jeune homme , lorsque j'ai quitté ma patrie. Oh , qu'il est malheureux ! s'écria le Sauvage ; & après un moment de silence , il ajouta : Sçais-tu que j'ai été pere ? ... Je ne le suis plus. J'ai vu mon fils tomber dans le

combat, il étoit à mon côté, je l'ai vu mourir en homme; il étoit couvert de blessures, mon fils, quand il est tombé. Mais je l'ai vengé... Oui, je l'ai vengé. Il prononça ces mots avec force. Tout son corps trembloit. Il étoit presque étouffé par des gémissements qu'il ne vouloit pas laisser échapper. Ses yeux étoient égarés, ses larmes ne couloient pas. Il se calma peu à peu, & se tournant vers l'orient où le soleil alloit se lever, il dit au jeune Anglois: Vois-tu ce beau ciel resplendissant de lumière? As-tu du plaisir à le regarder? Oui, dit l'Anglois, j'ai du plaisir à regarder ce beau ciel. Eh bien! je n'en ai plus, dit le Sauvage, en versant un torrent de larmes. Un moment après, il montre au jeune homme un manglier qui étoit en fleurs. Vois-tu ce bel arbre, lui dit-il? as-tu du plaisir à le regarder? Oui, j'ai du plaisir à le regarder. Je n'en ai plus, reprit le Sauvage avec précipitation; & il ajouta tout de suite: Pars, vas dans ton pays, afin que ton pere ait encore du plaisir à voir le soleil qui se leve, & les fleurs du printems.





S A R A T H

IL y avoit plus de cinq ans que j'avois achevé mes voyages, & qu'après avoir étudié l'homme dans les différentes parties de l'Europe, dans les grandes villes, dans les cours, dans les états de la vie les plus enviés, j'étois persuadé que les pays que j'avois vus, & le mien même, n'étoient pas la patrie du bonheur & de la raison. Ma famille vouloit me marier : mon père se flattoit de me trouver une femme qui me feroit oublier une parente que j'avois aimée dans mon enfance, & que la mort m'avoit enlevée : en attendant, il vouloit que je m'occupasse des biens qui devoient m'être cédés au moment de mon mariage ; il me fit partir pour le nord de l'Ecosse, où nous possédons une terre aux environs d'Aberdeen ; je me mis en chemin vers la fin du printems, & dans les plus beaux moments de l'année. Le soleil étoit prêt à se coucher lorsque j'arrivai à huit mille d'Hamstead (c'est le nom de cette campagne). Je

Je savois qu'elle étoit mal bâtie & mal meublée , & que je ne pouvois y trouver qu'un mauvais souper & un méchant lit ; j'étois fatigué , & j'avois faim ; je me déterminai à passer la nuit dans une métairie qui , par sa situation & par un certain air de commodité , de propreté & d'abondance champêtre , avoit fixé mon attention.

Cette ferme étoit placée sur le penchant d'un côteau qui la garantissoit du vent d'ouest , si violent dans ces contrées ; elle étoit à cent toises d'une petite rivière qui coule dans un joli vallon : des prairies artificielles , des vergers remplis de pommiers à cidre , des champs couverts de légumes l'environnoient ; il y avoit à quelque distance de la maison un petit bois de hêtre ; des chevaux , des bœufs , des brebis païssoient dans le vallon & sur les côteaux : quatre enfants de la plus agréable figure jouoient dans une cour peuplée de volaille de toute espèce : à la porte de la cour je vis une femme de l'âge de vingt-cinq à trente ans ; elle étoit blonde & fraîche , quoiqu'un peu hâlée ; elle avoit de grands yeux noirs & une gorge très-blanche qu'elle laissoit voir toute entière ,

en donnant à tetter à un enfant de cinq ou six mois. Il me sembla que les traits de cette charmante paysanne ne m'étoient pas inconnus : je lui demandai à qui appartenoit cette ferme, & si mes gens & moi nous pouvions y passer la nuit : je l'assurai que mes hôtes seroient très-contents de nous. Elle me répondit que la ferme appartenoit à son mari ; que personne ne logeoit chez eux pour de l'argent ; mais qu'ils recevoient de leur mieux les étrangers de toute sorte d'états. Elle m'invita sur le champ à descendre de cheval, & me conduisit sans cérémonie à la chambre qu'elle me destinoit. Cette chambre étoit agréable ; les meubles en étoient simples & propres : de la fenêtre la vue s'étendoit & s'enfonçoit dans le vallon, en suivant le cours & les détours de la petite rivière.

Sara Philips (c'étoit ainsi que s'appelloit la jolie fermière) me dit qu'elle alloit préparer mon souper ; qu'en attendant j'avois à choisir de me reposer dans ma chambre, ou dans le jardin sur un banc de gazon qui étoit sous des arbres, auprès d'une petite fontaine. La soirée étoit belle, l'air avoit été brûlant pendant le jour ; je choisis de me rendre dans le jardin.

Vous avez raison , me dit la fermière , & vous allez goûter deux de nos grands plaisirs , le frais après la chaleur , & le repos après la fatigue : si cependant vous vouliez lire en attendant votre souper , voilà des livres : en disant ces mots , elle me montrait un cabinet où j'entrai.

J'étois curieux de voir la bibliothèque d'un paysan ; je m'attendois à y trouver quelques-uns de ces petits romans barbares qui nous viennent des Provençaux , & des livres de dévotion : je vis d'abord les ouvrages de Tull , & à peu-près tout ce qu'on a écrit de mieux sur l'Agriculture ; je fus étonné de trouver là les Mémoires de l'Académie de Rennes , livre excellent , mais écrit dans une langue qui devoit être inconnue à mes hôtes : bientôt je ne doutai plus qu'ils n'entendissent le François , lorsque je vis sur une tablette les *Essais de Montagne* , le *Droit naturel* , & le Poëme de la *Loi naturelle* : je vis aussi une traduction Française du *Prædium Rusticum* , Poëme du Jésuite Vanières. Le reste de la bibliothèque étoit dans notre langue ; c'étoit les *Caractéristiques du Lord Shaftesbury* , le *Système moral d'Hutcheson* , &c. Quoi ! disois-je , des livres de Philosophie chez

des payfans ! les meilleurs Philosophes Anglois & François dans une métairie auprès d'Hamstead ! ils doivent être bien étonnés de se trouver là ! quel usage peuvent faire ces bonnes gens de tous ces livres ! ils appartiennent sans doute à quelque Gentilhomme du voisinage, qui, charmé de cette campagne, ou peut-être de cette fermière, vient passer ici le tems de la belle saison. J'achevai ensuite la revue de la bibliothèque ; je n'y vis plus que quelques livres de Mécanique & de Médecine-Pratique, les romans de Richardson, des traductions des Idylles de Théocrite, des Eglogues & des Géorgiques de Virgile, des Poésies de Tibulle, de Gesner & de Haller : je ne vis des ouvrages de nos Poètes, que les Pastorales de Philips, les Délices de la vie champêtre, par Cowley, quelques morceaux de Spencer, la Fable de Philemon & Baucis, par Dryden, & les Saisons de Thompson : je pris le Poème de *la Loi naturelle*, & j'allai le lire sur le banc de gazon.

Je m'étois à peine assis que j'entendis de grands cris autour de la maison. Les enfants, qui m'avoient suivi dans le jardin & qui m'examinèrent curieusement, coururent à la porte ;

J'y vis courir la fermière : ils alloient au-devant d'un chariot vuide qui entroit dans la cour : ce chariot étoit conduit par le fermier , qui revenoit d'Aberdeen , où il avoit été vendre du seigle , & où ses affaires l'avoient retenu quelques jours. Je connus aisément le maître du logis à la manière dont il fut reçu ; sa femme l'embrassa tendrement ; elle prit deux de ses enfants sur ses bras ; elle les éleva jusqu'aux joues de leur pere qui se laissa baiser : il tenoit en même tems par les mains deux autres de ses enfants, qui attendoient leur tour de le baiser aussi. Après ces douces caresses , ils vinrent tous vers le jardin , & j'allai au-devant d'eux. Le fermier étoit un homme de trente ans , fort bien fait ; son visage étoit assez beau , & sa physionomie étoit noble & agréable : il me remercia de la préférence que j'avois donnée à sa maison pour y passer la nuit. Ils me quittèrent ensuite , & je les vis entrer dans une chambre qui donnoit sur le jardin & dont la fenêtre étoit ouverte : ils allèrent ensemble vers un berceau où reposoit leur cinquième enfant : ils se courboient tous deux sur le berceau , & tour à tour regardoient l'enfant &

se regardoient en se tenant par la main , & en fouriant. J'étois enchanté du spectacle touchant de cet amour conjugal & de cette tendresse paternelle.

Le souper étant prêt , nous allâmes nous mettre à table : mes hôtes me demandèrent la permission de faire manger leurs domestiques & même les miens avec moi ; j'y consentis. La table étoit servie proprement ; elle étoit couverte de poudings & de légumes , & d'un rôti de bœuf : tous ces mets avoient le meilleur air du monde ; les sièges étoient commodes ; mais il n'y avoit qu'un fauteuil , qui étoit destiné à un vieillard qu'on me présenta : c'étoit le père du fermier ; il me fit un accueil fort honnête , & nous nous assîmes.

J'étois auprès de la fermière : je remarquai qu'elle envoya une jeune servante se placer auprès d'un jeune berger ; je demandai si c'étoient de nouveaux mariés. Ils ne sont pas mariés , dit-elle ; mais ils s'aiment , ils ne se sont pas vus de la journée , & ils auront du plaisir à être assis l'un auprès de l'autre. Je vis qu'elle envoyoit à un de ses valets un plat qu'il aimoit beaucoup & qui étoit là pour lui seul : elle

fit donner du cidre à ceux dont les travaux avoient été les plus pénibles : elle rendoit raison du choix des mets qui étoient servis ; elle disoit pourquoi , ce jour-là , certains légumes ne paroissent pas sur la table , pourquoi elle en avoit préféré d'autres, pourquoi elle avoit donné un certain assaisonnement : c'étoit toujours pour augmenter le plaisir du souper qu'elle avoit tout fait. Cette femme me paroissoit singulière ; le fermier avoit les mêmes attentions & les mêmes recherches sur les plaisirs de la table. Le repas étoit simple & excellent ; les convives étoient sobres & sensuels ; l'égalité regnoit dans cette maison ; les domestiques étoient familiers avec les maîtres ; ils ne leur montroient pas du respect , mais beaucoup de zèle & d'amour.

Lorsqu'on eut un peu calmé la faim , on se parla : le fermier me fit des questions sur le paysage des lieux que j'avois traversés ; il me vanta celui des environs de sa métairie , & me pressa de rester le lendemain pour le voir. Sa femme & lui s'occupoient de moi , sans oublier leurs domestiques ; ils louoient les uns de leur gaieté dans le travail , les autres d'un service

qu'ils avoient rendu : ils leur parloient de la beauté du jour , du chant du rossignol , des fleurs , des espérances de la moisson , de leurs amours : les domestiques se parloient entr'eux de ces plaisirs charmans , & tous paroissoient les sentir.

C'étoit sur-tout du vieux père qu'on étoit occupé je n'avois jamais vu de vieillard plus affable , plus gai : je le dis à la fermière. Monsieur , me dit-elle , ce sont les vieillards qu'on néglige qui ont de l'humeur ; dès qu'on veut bien les compter encore pour quelque chose ils en sçavent gré & ils sont doux. Je vis qu'on exhortoit le bon homme à boire ; j'en fus un peu étonné. Monsieur , me dit la fermière , je crois que dans le cours de la vie il faut s'occuper du soin de retarder la vieillesse , mais qu'il faut se borner dans la vieillesse à rappeler le sentiment de la vie. Ces réponses me surprennoient ; je ne doutai plus que la bibliothèque ne fût à l'usage de mes hôtes , & je leur parlai de leurs livres. Ils me répondirent avec esprit. Je me récriai sur l'étonnement que me causoient leurs lumières , & sur-tout celles de Sara. Quoi ! disois-je , une jeune

femme ! à la campagne !..... Oh ! vous ne connoissez pas Sara , me dit le vieillard , qui commençoit à être un peu ivre ; ô le divin cœur ! le divin cœur ! Si vous sçaviez ce qu'elle a quitté pour nous ! oh ! si je pouvois me lever j'irois lui baiser les pieds. Sara me parut craindre l'indiscrétion de son beau-pere ; elle étoit embarrassée , elle rougissoit. Philips (c'étoit le nom de son mari) pria instamment le vieillard de ne pas révéler un secret qu'il avoit promis de garder. Je ne dirai rien , dit le bon homme , je ne dirai rien : une fille si belle ! qui avoit tant de richesses ! qui est si sçavante ! cela vous lève une gerbe ! Aujourd'hui qu'elle mène quelquefois un chariot, songe-t-elle à son carrosse !... La fermière se leva , fit ôter les plats & apporter le dessert : il étoit composé de fraises très-parfumées , de groseilles , de cerises & d'excellente crème. En même tems de jeunes servantes jonchoient de fleurs les environs de la table , & en bordoient les plats.

Ce spectacle réjouit le bon vieillard ; & , soit qu'il s'en occupât , soit qu'il craignît de déplaire à sa belle-fille , il se tut. Je n'ai pas fait apporter des fleurs au premier service , me

dit Sara , parce qu'alors l'odeur des mets est très-agréable ; mais dès qu'on ne veut plus en manger , on ne veut plus les sentir , & c'est alors qu'on aime le parfum des fleurs. J'admire l'intelligence de Sara dans l'art de rendre les sensations agréables plus agréables encore , & combien elle trouvoit de voluptés sans s'écarter de la plus simple nature. Philips & Sara me paroissent si vivement occupés l'un de l'autre , si remplis d'attentions , si heureux ! Je n'ai jamais vu d'union si délicieuse , parce qu'il est fort rare de trouver entre deux personnes les rapports qui étoient entre eux : ils avoient le même degré de sensibilité , les mêmes goûts , les mêmes opinions.

Peu de tems après le souper , mes hôtes me conduisirent à ma chambre ; Philips me fit remarquer la beauté de la nuit , l'or étincelant des astres , le silence de ce moment où la nature commande le repos. Sara ne manqua pas d'aller voir ses enfans ; Philips donna ses ordres , fit la visite de ses écuries , & le couple heureux alla partager un assez bon lit.

J'eus quelque peine à m'endormir : tout ce que je venois de voir me paroissoit un songe ;

mais c'étoit un songe que j'aurois voulu faire durer toute ma vie.

Je m'éveillai assez matin ; mais je ne me ferois point du tout pressé de partir : j'adorois mes hôtes ; leur demeure , leur genre de vie , l'union des domestiques , la sérénité , la gaieté qui regnoient dans la maison , tout m'enchantoit. Pour peu qu'on n'ait ni le cœur ni l'esprit mal faits , on se trouve si bien auprès de la vertu heureuse ! le spectacle de ses plaisirs est si doux ! Je me levai cependant , mais pénétré du regret de quitter la charmante métairie.

Dès que je fus habillé , je descendis dans la cour , où je trouvai Philips & Sara. Le soleil venoit de se lever ; le ciel conservoit encore une légère nuance de ce jaune brillant qui succède à la blancheur que lui donne le crépuscule , & qui précède ce bleu sombre qu'il prend pendant le jour. On respiroit le parfum des arbres & des plantes , & ce vent frais qui suit le lever du soleil ; la campagne , les hommes & les animaux reprenoient le mouvement ; les troupeaux sortoient de l'étable , les pigeons de la volière , & les poules se répandoient dans
la

la cour ; les domestiques se dispoſoient au travail. J'avoue que pour la première fois de ma vie je ſentis bien le plaisir de voir commencer le jour , & je ſuis perſuadé que Philips & Sara , malgré les ſoins dont ils s'occupoient alors , n'étoient pas inſenſibles à ce plaisir.

Je remarquai que dans la diſtribution du travail , ils affectoient de placer toujours pluſieurs ouvriers enſemble : ils diſoient même aux bergers de conduire leurs troupeaux dans de certains lieux , voiſins de ceux où travailloient les autres domestiques. Cette attention me parut ſingulière ; je le diſ à Sara. Les hommes égayent , me dit-elle , le travail qu'ils font enſemble ; la joie d'un ſeul ſe communique à tous ; ſi un berger joue de la flûte , un autre chante : pluſieurs laboureurs qui conduiſent leurs charrues dans des champs voiſins , compagnons dans les mêmes peines , les adouciſſent l'un avec l'autre ; ils ſe parlent de leurs eſpérances , ils ſ'unifſent dans l'égalité de leur ſort. Eh ! n'avez-vous jamais vu ceux des travaux champêtres qui ſont communs à un plus grand nombre d'hommes rasſemblés , comme une fenaiſon , une tondaïſon , une moiſſon ?

K

C'est-là où, malgré l'ardeur du soleil, la soif, la sueur, la fatigue excessive, vous voyez le plaisir, vous entendez des cris de joie.

Philips prit la parole. Je crois, Monsieur, dit-il, qu'il y a de certains plaisirs qui pour être bien sentis, veulent être goûtés avec plusieurs hommes qui en jouissent en même tems. Plus les salles de spectacles sont remplies, plus les émotions y sont vives & agréables, & il en est ainsi de tous les plaisirs qui naissent en nous de l'admiration. Or, qu'y a-t-il que l'on puisse admirer davantage & plus souvent que cette terre, ce ciel, ces eaux, ces bois, ces prés, toutes les graces & toutes les richesses de la campagne? Je crois, continua Philips, que les biens que la nature donne à tous en communauté, sont précisément ceux qui augmentent de prix quand ils sont goûtés à la fois par un grand nombre. On aime à partager le plaisir d'un beau jour, d'une vue agréable, du parfum des fleurs, parce que ce partage n'ôte rien. Oui, dit Sara, & dès que le partage n'ôte rien au plaisir, il l'augmente. Les Poètes ont trop vanté le charme de la solitude en parlant des délices de la campagne. Il semble

quelquefois , à les entendre , qu'on ne puisse bien jouir de ces délices que loin des hommes , mais c'est des hommes de la cour & de la ville qu'ils ont voulu parler , c'est-à-dire des hommes dont l'ame seche , dure ou frivole auroit été insensible au charme de la nature. Une preuve certaine que les Poëtes sentoient le besoin de communiquer leur plaisir pour l'augmenter , c'est qu'ils ont peint les beautés qu'ils admiraient , & qu'ils ont voulu transmettre les impressions qu'ils avoient reçues jusqu'à la dernière postérité.

Cette conversation , si délicieuse pour moi , fut interrompue par les faneurs qui sortirent en troupe de la maison : ils étoient accompagnés par l'ainé des enfans de Sara , qui portoit un rateau ; & jamais Roi n'a été si fier de son sceptre , que cet enfant l'étoit de son rateau. Vous voyez , dit la mère , commencer le plaisir d'être utile , & le noviciat de l'agriculture.

Tout ce que vous dites & tout ce que je vois , divine Sara , lui répondis-je , m'inspire pour votre mari & pour vous le respect le plus profond & l'admiration la plus vive ; je voudrois passer entre vous le reste de ma vie , &

mériter l'amitié de l'un & de l'autre. Votre voisinage me rend précieux un bien dont je ne tenois pas compte ; j'y viendrai souvent pour jouir de votre conversation & du spectacle des vertus & des plaisirs vrais que vous rassemblez dans votre maison. Peut-être, divine Sara, vous ferez-vous connoître davantage : vous me direz peut-être ce que le père de Philips avoit tant d'envie de me dire. J'ai vu par l'attendrissement de ce bon vieillard & par les marques de respect qu'il vouloit vous donner, que plus instruit de ce que vous êtes & des circonstances qui vous ont conduite dans cette métairie, je n'aurai que de nouvelles raisons de vous estimer. Je le crois, dit Sara ; la manière dont vous jugez de nous & de notre genre de vie, me fait penser que vous êtes au-dessus de bien des préjugés, & que vous méritez ma confiance. Je la remerciai si vivement, qu'elle en fut un peu embarrassée ; elle se tourna vers son mari & lui dit : mon cher ami, je vais parler à Monsieur de la passion que nous avons l'un pour l'autre ; son mari l'embrassa tendrement, & nous quitta pour suivre les faneurs : il pria Sara de me retenir jusqu'à son

retour & parut s'en séparer avec regret , quoiqu'il ne la quittât que pour quelques moments. Sara me dit qu'elle alloit donner ses soins à ses enfans & à son ménage ; elle me pria de l'attendre dans le jardin. Je l'y attendis longtems ; elle vint enfin , s'assit avec moi sur le banc de gazon , & commença ainsi son histoire.

Je suis née dans la partie la plus méridionale de l'Angleterre , d'une maison fort riche , & plus illustre encore par ses services & par ses titres. Je vous tairai le lieu de ma naissance & le nom de ma famille : on me croit morte , & je veux que mon existence soit ignorée ; cela est nécessaire pour qu'elle soit toujours heureuse. J'avois six ans lorsque je perdis ma mere. Mon père , qui aimoit avec passion la philosophie & les lettres , & qui m'idolâtroit , ne voulut point se remarier & prit soin lui-même de mon éducation : il me trouvoit de la sagacité & l'amour de l'étude ; il voulut me faire part de ses connoissances , & parut content de mes progrès. Mon père , un des hommes les plus éclairés de son siècle , l'étoit autant peut-être que les Philosophes qui ont eu le plus de réputation ; c'est ainsi du moins que

J'en ai jugé , lorsque j'ai comparé les instructions qu'il me donnoit avec celles que j'ai puisées dans les livres. Il avoit au souverain degré le courage d'esprit , & n'a jamais été effrayé des conséquences d'un système qu'il avoit adopté ou d'un parti qu'il avoit pris. Je tiens de lui ce caractère ; & les leçons qu'il m'a données ne l'ont point affoibli. Mon père étoit sensible aux beautés de l'art & à celles de la nature ; il avoit l'imagination vive & l'ame noble & tendre ; la philosophie trop sèche , celle qui dégrade l'homme ou qui le glace , ne pouvoit être la sienne : il lui en falloit une plus favorable à l'enthousiasme qu'il sentoit pour la vertu & aux plaisirs de l'imagination. Je n'avois pas dix-huit ans , & mon père trouvoit que j'ajoutois des idées à celles qu'il m'avoit données. Je partageois aussi son goût pour les lettres ; il s'amusoit de ma conversation , je faisois son bonheur ; il ne pensoit point à me marier , & contente de mon état , je ne pensois pas à en changer.

Pendant que Sara me parloit ainsi , j'étois fort ému , je croyois la reconnoître ; il me restoit cependant encore quelq'incertitude , &

J'attendois avec impatience qu'elle la dissipât. Nous passions, continua Sara, une très-petite partie des hivers à Londres. Nous venions d'y arriver lorsqu'un jeune Ecoffois se présenta pour servir chez mon père. Il étoit de la figure la plus agréable, & il avoit dans la physionomie un caractère de sensibilité & d'honnêteté dont il étoit difficile de n'être pas touché.

Les payfans sont, comme vous sçavez, plus instruits en Ecoffe qu'ils ne le sont dans le reste de l'Europe, & ce jeune homme étoit un des mieux élevés de son pays. Il ne se distingua d'abord des autres domestiques que par un extrême attachement à ses devoirs; nous vîmes bientôt qu'il se faisoit aimer de tous ses compagnons & qu'il leur inspiroit son zèle pour nous; mon père se trouvoit mieux servi, & ses gens paroissoient plus gais & plus heureux.

L'Ecoffois avoit toujours quelque livre à la main, dans les moments de liberté que lui laissoient ses devoirs; mon père s'aperçut que ce jeune homme avoit beaucoup d'esprit: il voulut l'instruire. Mylord Dorset, disoit-il, a tiré Prior d'un cabaret pour en faire un des meilleurs Poëtes de l'Angleterre; je ferai peut-

être de ce domestique un citoyen éclairé qui fera l'honneur de sa patrie. Nous partîmes pour la campagne où le jeune homme nous suivit. Mon père avoit de fréquentes conversations avec lui. Dans une de ces conversations il apprit que le desir de soulager la vieillesse de ses parents, par les petites sommes qu'il pouvoit prendre sur ses gages, avoit déterminé l'Ecollois à servir; ce sentiment si vertueux toucha mon père au point qu'il ne m'en parla qu'en répandant des larmes; il voulut sur le champ lui donner une somme considérable que le jeune homme devoit envoyer à sa famille; mais combien mon père ne fut-il pas étonné lorsque son laquais refusa le présent qu'on lui vouloit faire! Monsieur, lui dit ce jeune homme, je dois mon travail à mes parents, & le prix que j'en reçois nous suffit à tous; s'ils étoient dans la misère, j'accepterois vos bienfaits; mais il ne leur faut qu'un peu plus d'aïfance, c'est à moi à la leur donner; le salaire de mes peines est à eux comme à moi; qu'ils en jouissent; mais ni eux ni moi nous ne nous avilions pas en nous nourrissant du pain de l'aumône. Mon père ne tenta pas de changer la

manière de penser de ce jeune homme ; mais il le tira de la livrée pour lui donner le soin de sa bibliothèque ; il lui donna aussi une sorte d'inspection sur ses fermiers. Dans ces deux emplois , Philips put recevoir , sans en être humilié , le bien que mon père avoit envie de lui faire.

La bibliothèque étoit le lieu de la maison où j'allois le plus , & j'y trouvois souvent Philips. Je ne tardai pas à me plaindre lorsque je ne l'y trouvois pas toujours. Il ne m'y voyoit jamais entrer sans une émotion dont je m'aperçus & qui porta dans mon cœur ces sentiments qui me sont aujourd'hui si chers & auxquels je dois le bonheur de ma vie. J'étois trop éclairée pour ne pas sentir les conséquences de ma passion ; mais bientôt je ne fis usage de mes lumières que pour la servir & non pour la combattre. Je craignois & respectois l'opinion des hommes ; mais , disois - je , ils n'ont pas attaché la honte aux sentiments : je me permis les miens. Mon père devoit être plus sévère ; mais il devoit tout ignorer. Je me cachai même à l'objet de ma passion qui ne me découvrit pas la sienne , & qui me la laissa

K v

deviner. J'avois l'ame fière, élevée & sensible : ces caractères - là ne sçavent point combattre l'amour ; mais ils résistent à ses foiblesses. Philips d'ailleurs ne sçavoit qu'aimer , & l'excès de l'amour impose autant de respect que l'inégalité des rangs.

Je passai deux ans heureuse par le plaisir d'aimer & par celui d'être aimée , & moins humiliée de mon amour que fière de ne m'y livrer qu'avec modération. J'étois heureuse ; mais je perdis mon père ; & je ne sçais si je lui aurois survécu sans ce sentiment qui console de tout & dont j'étois remplie. Sara dans cet endroit fondit en larmes , & resta quelque tems sans parler.

C'est elle - même , me disois-je alors , c'est elle , je n'en puis plus douter : j'étois pénétré d'attendrissement ; j'étois prêt à me découvrir à Sara ; mais je fus arrêté par la crainte de lui ôter de la confiance & de perdre une partie de son histoire. Elle la reprit ainsi , lorsque ses larmes eurent cessé de couler.

Je vis les regrets de Philips égaler les miens , & de plus il sentoit ma douleur ; ses yeux se mouilloient dès que je versois des larmes ; je

vois dans ses moindres actions l'intérêt le plus tendre ; dans les services qu'il me rendoit , dans ses discours , dans toutes ses démarches & jusques dans son air , dans le son de sa voix , je découvrois toute la passion que lui demandoit mon cœur , & rien qui pût alarmer ma vertu & bleffer le respect qu'il devoit à mon rang. Vous jugez bien que je faisois beaucoup de réflexions sur les bienséances attachées à ce rang , sur ses devoirs réels & sur la soumission qu'on doit aux mœurs , aux loix & aux usages de son pays.

La philosophie de mon père m'avoit éclairée sur les préjugés ; mais sa philosophie , sublime comme son cœur , ne m'avoit point appris à les mépriser. Mes conversations avec Philips rouloient sur ces sujets importants par eux-mêmes , & que notre situation rendoit si intéressants pour nous. Quelquefois il m'échappoit de douter de la justice des conventions humaines , & par conséquent du pouvoir qu'elles devoient avoir sur des ames éclairées. Philips alors me combattoit avec force , & il trouvoit une foule de raisons auxquelles j'avois peine à répondre. Je crus remarquer que lorsqu'il

avoit eu l'avantage dans ces disputes, il étoit plus triste qu'à l'ordinaire ; je devinai aussi le motif qui lui faisoit embrasser une opinion qui ne lui étoit pas favorable. Je vis que mon cher Philips, tout entier à moi, s'oubliant lui-même, me faisoit sans peine les sacrifices qui devoient le plus lui coûter, & qu'il ne voyoit que mes propres avantages, mon bonheur & ma gloire.

J'aimois à parler à Philips de son père, de ses vertus & de la sorte de bonheur dont il jouissoit dans sa pauvreté. Je lui faisois des questions sur le lieu de sa demeure, sur son voisinage, sur ses travaux. Philips me paroissoit pénétré de respect pour la vie des laboureurs & pour les soins de l'agriculture. Il me parloit toujours de ma famille, & il me répétoit combien cette famille, qui m'aimoit & qui est si illustre en Angleterre, méritoit de moi d'égards & d'attachement. Il est vrai que j'éprouvois de la part de mes parents les procédés les plus honnêtes & des preuves de l'estime qu'ils avoient pour ma raison. Ils avoient fait avancer pour moi le tems où nos loix donnent aux filles le droit de disposer d'elles & de leur

fortune. Je me trouvois maîtresse de mes biens & de moi-même ; mes parents n'étoient point inquiets de me laisser libre & seule. Mon penchant pour la philosophie & les lettres étoit connu ; on m'avoit trouvé de l'intelligence dans les affaires , & on ne me croyoit occupée à la campagne que du soin de mes biens & de l'étude.

Il y avoit près d'un an que mon père étoit mort , & je n'avois pas quitté encore la terre où je l'avois vu mourir. J'ai un oncle , homme de mérite , & distingué dans la Chambre des Communes par son désintéressement & par son éloquence : il venoit me voir quelquefois. Un jour , après avoir dîné chez moi , il me proposa de me promener avec lui dans le Parc , & là il me rappella le souvenir de l'amitié qui avoit toujours régné entre lui & mon père , & celle que l'un & l'autre avoient eue pour moi.

Vous connoissez mon fils , me dit-il , il s'est distingué dans ses études , & depuis quelques années qu'il est hors de l'Angleterre , toutes les Lettres que je reçois des Pays où il a voyagé , me confirment dans la bonne opinion

que j'avois de lui : il est de votre âge , & prêt à revenir ; je veux le marier : s'il peut vous convenir , j'aurai le plaisir de voir vos biens ne point sortir de notre famille , & de vous aimer comme ma fille , après vous avoir aimée depuis long-tems comme celle de mon frere. Cette proposition répandit le chagrin le plus amer dans mon cœur : je rougis , je pâlis , & je répondis à mon oncle avec une froideur qui dut l'offenser. Je lui dis que je n'avois aucune envie de me marier ; que jusqu'à présent mes occupations & mes goûts avoient suffi à mon bonheur ; que si je prenois jamais un mari , je voudrois le connoître beaucoup , & que je me déterminerois par les convenances personnelles plus que par toutes les autres ; mais que dans aucun tems de ma vie je n'oublierois ce que je devois à ma famille.

Mon oncle me demanda la permission de m'amener son fils que je n'avois vu qu'au sortir de son enfance , qui alors étoit d'une figure agréable , & , à ce qu'on disoit , plein de goût pour moi. Je répondis à cette nouvelle proposition avec une froideur que je me reprochai ;

une foule d'idées se présentèrent à mon esprit & s'y succédèrent avec rapidité.

Lorsque mon oncle fut parti, je m'enfonçai dans un bois obscur où je me promenai longtemps fort agitée, marchant à grands pas, m'arrêtant de tems en tems & aux moments où j'avois peine à trouver les moyens de lever certains obstacles, ou de répondre à de certaines objections. Je tombai enfin, plutôt que je ne m'assis, sur un gazon où je restai plongée dans la plus profonde rêverie; je vis arriver Philips qui me cherchoit depuis long-temps. Je n'avois jamais senti si vivement le plaisir de le voir, & la nécessité absolue de ne m'en séparer jamais. Je lui fis part des desseins de mon oncle, & des regrets sincères que j'avois de déplaire à ma famille en refusant d'accepter des propositions raisonnables. Sans doute j'appuyai trop sur mes regrets; je me reprocherai toute ma vie la peine cruelle que je portai dans le cœur de Philips: je le vis pâlir; un tremblement s'empara de tout son corps; ses yeux avoient un mouvement extraordinaire & de l'égarément; il n'articuloit que quelques mots; chaque syllabe lui coûtoit à prononcer.

Il faut, disoit-il, ... oui, il le faut ... c'est un jeune homme vertueux . . . vos parents . . . votre rang . . . il faut . . . il le faut. Je vis ses yeux s'éteindre en me regardant; il tomba sur ses genoux en s'appuyant sur une main. Je ne me possédai plus: je m'élançai pour soutenir mon cher Philips; je le pressai dans mes bras en m'écriant, mon cher époux! A ce cri si tendre, à ce mot si énergique, Philips ne me répondit rien: il se relevoit peu à peu en me regardant fixement; ses yeux se baignoient de larmes, je l'arrosois des miennes en répétant continuellement, mon cher époux, mon cher époux! Dès que Philips eut la force de parler, il voulut combattre ma résolution; je l'arrêtai, je le conjurai, au nom de tout mon amour, de vouloir bien m'entendre: il s'affit auprès de moi, en couvrant une de mes mains de ses baisers. Ce moment, qui a décidé du bonheur de ma vie, est encore si présent à ma pensée, que je n'en ai pas oublié la plus légère circonstance. Voici ce que je dis à Philips.

Je sçais tout ce que vous pouvez me dire; je le préviens & j'y réponds. Ma passion pour vous n'est pas aveugle; e vous connois bien,

& vous êtes l'homme que me destinoit la nature. C'est sur la convenance des personnes qu'elle a fondé le bonheur des mariages ; les conventions humaines y ont substitué celle des rangs. Nous sçavons, vous & moi, combien les véritables sages ont de respect pour les conventions humaines ; elles maintiennent l'ordre dans les sociétés. Il ne faut pas avilir le rang dans lequel on est né par des alliances que l'opinion condamne ; c'est un crime que punit le mépris des hommes, & je ne sçauois point soutenir ce mépris, même injuste.

Faut-il donc faire céder la loi de la nature à des convenances de la société ? cela peut être, mais nous ne sommes point dans ce cas ; cédon à nos cœurs en respectant les préjugés. Mes parents m'ont laissé deux mille guinées de rente, & trois mille guinées d'argent comptant. C'est cette somme que je veux conserver de toute ma fortune, pour vivre avec vous & vos parents.

Ici Philips voulut m'interrompre : il me proposa de ne point nous marier ; je l'arrêtai & lui dis : nous manquerions à la loi de la nature & à celle des hommes qui nous deman-

dent une postérité ; & pourquoi ne point nous marier ? pour conserver mes biens ? ils ne me rendent point riche dans l'état où je suis ; je le ferai dans le vôtre avec la somme que je vais vous porter. Si j'épousois mon cousin, nous serions des Gentilshommes médiocrement aisés, & nous serons des Fermiers opulents. Je vais faire mon testament, & je donnerai toute ma fortune à mon cousin ; ensuite je partirai pour Londres ; je ferai répandre le bruit de ma mort, & nous nous rendrons en Ecoffe, où il est vraisemblable que votre père vous permettra de m'épouser.

Philips se jeta à mes pieds, me conjura de différer, d'examiner, de craindre les regrets. Non, lui répondis-je, tout est examiné. Eh ! que pourrai-je regretter ? quels plaisirs me donnent mes richesses, que ne puisse remplacer la nature dans l'aisance de votre état ? Le spectacle d'un côteau riant & fertile réjouit plus la vue qu'un mur chargé de tableaux ; les diamants dans ma tête me pareront moins que les fleurs ; la toile de l'Inde m'habillera aussi-bien que le Pekin ; je perdrai mon carrosse, mais j'exercerai mes jambes ; Philips, nous

aurons les commodités que demande la nature , & rien du superflu qui ne peut amuser que l'oisiveté. Quant à mes liaisons & à mes connoissances , pourrai-je les regretter lorsque je serai la fille de votre père & la mère de vos enfants ?

Philips m'aimoit trop , m'estimoit trop , il se rendoit trop de justice à lui-même pour douter plus long-tems que je ne fusse heureuse dans le nouvel état que je voulois embrasser. Je ne vous peindrai point sa joie , sa reconnoissance & mon bonheur , lorsque je l'eus déterminé à m'épouser. Jamais on n'a rien écrit avec plus de joie que j'en eus à écrire mon testament ; jamais on n'acquit tout-à-coup une grande fortune avec autant de plaisir que j'en eus à me dépouiller de la mienne.

Après avoir fini mes affaires , nous partîmes pour Londres. J'y fis répandre le bruit de ma mort , & je le rendis vraisemblable par une adresse & des moyens qu'il est inutile de vous dire. Nous arrivâmes enfin en Ecosse. Il y a sept ans que j'entrai , pour la première fois , dans cette chère métairie , & que , pour la première fois , j'embrassai les genoux de cet excellent

vieillard que vous voyez sur cette pierre, se pénétrant des premiers rayons du Soleil, & cherchant à se ranimer par les douces influences de l'aurore & du printems. Vous voyez votre fille, lui dis-je, elle vient dans votre maison pour y rendre votre vieillesse heureuse, & pour faire, toute sa vie, le bonheur de votre fils : mon cœur m'inspirera tout ce qu'il faut pour vous plaire à tous deux. Vous, mon mari, vous m'instruirez des détails du ménage ; je me flatte que je serai une ménagère vigilante, & que ceux qui dépendront de moi, & ceux de ceux qui j'ai tant de plaisir à dépendre, seront également contents.

Le vieillard étoit transporté de joie ; ce bonheur sans doute a prolongé sa vie. Il acquit en propre la métairie dont il n'étoit que le Fermier ; notre mariage fut conclu ; & depuis ce moment où j'ai pris le nom & l'état de l'homme que j'aime, il ne s'est pas écoulé une heure sans que je m'applaudisse de ma destinée. Nous sommes heureux, & nous pouvons nous flatter que nous le serons toujours autant que peut le permettre la nature.

Phillips & moi nous ne faisons usage de nos

connoissances , de la philosophie de mon père & de notre amour pour les Lettres, que pour assurer notre bonheur. Nous sommes attentifs à chercher tous les plaisirs que nous permet notre situation, & nous nous apprenons à les goûter. Une source la plus ordinaire des chagrins des hommes, c'est qu'ils courent après des plaisirs qui ne sont pas faits pour eux, & qu'ils ne sçavent point accorder leurs principes, leurs goûts, leurs occupations avec leur état & leur caractère. C'est une erreur dans laquelle nous ne sommes pas tombés. Nous ne perdrons pas notre tems en recherches vaines, en desirs inutiles, & nous n'oublierons pas de jouir. Qu'est-ce qui nous rend heureux, Philips & moi ? le témoignage de notre conscience, notre amour & les bienfaits de la nature. Nous avons des principes au-delà desquels nous ne pouvons point être entraînés par les circonstances, & que nous fortifions encore par la philosophie. Nous n'admettons que celle des Philosophes qui croient à la vertu & qui nous la font aimer ; & quand même ils se feroient trompés, nous leur rendrions grâces d'entretenir en nous des illusions

qui élevent notre ame & qui l'épurent. Nous voulons penser bien des hommes, afin de les aimer : nous voulons estimer les hommes pour nous donner un motif de plus de nous rendre estimables ; nous ne voulons point d'une philosophie qui nous dégrade & qui éteint dans le cœur l'enthousiasme de l'humanité & de la vertu ; nous voulons aussi conserver dans toute leur force & tous leurs charmes les sentiments de l'amour & de l'amitié.

Il entre sans doute toujours un peu d'illusion dans ces sentiments portés à l'excès. Il est des illusions qui se dissipent enfin, & ce ne sont point celles-là que nous voulons conserver ; nous sçavons leur en substituer d'autres. Philips & moi, nous ne nous croyons point parfaits ; mais nous tendons à le devenir : nous sommes bons, & nous espérons nous rendre meilleurs ; nous jouissons de l'espérance du mieux dans la jouissance du bien ; le présent nous contente, & l'avenir nous transporte. Ce dessein de se perfectionner l'un par l'autre, nous rend plus chers & plus nécessaires l'un à l'autre : il nous rend nos sentiments plus précieux en nous les rendant plus respectables ; il ajoute au respect

de nous-mêmes ; il conserve toute l'activité de nos cœurs & le délicieux enthousiasme de l'amour. C'est aussi pour entretenir en nous la passion de la vertu, & pour en trouver sûrement la route, que nous lisons beaucoup les Romains de Richardson : combien de fois avons-nous fait le bien dont il nous a donné l'idée, & que peut-être nous n'aurions pas fait sans lui ! Nous lisons aussi beaucoup les Poètes ; mais nous avons choisi de préférence ceux qui nous parlent des champs où nous vivons, & de cette nature que nous aimons.

La lecture des Poésies champêtres est délicieuse pour ceux qui en ont les objets sous les yeux. La Poésie anime ce qu'elle sçait peindre : l'enthousiasme du Poète ajoute toujours quelque chose à l'enthousiasme du spectateur ; il l'empêche même de s'éteindre par l'habitude. La Poésie nous inspire le respect & l'amour pour l'antique & vénérable agriculture, pour nos occupations, pour les lieux que nous habitons. Nous nous disons quelquefois : Homère & Virgile auroient été heureux ici ; Tibulle y aimerait Délie ; il la chanteroit, & il chanteroit aussi notre petit bois de hêtre & notre

joli vallon. C'est aux champs que Haller & Gesner ont composé leurs Poésies aimables ; & quel état de la vie ces grands hommes ont-ils préféré au nôtre ? quelles mœurs ont-ils comparées aux mœurs champêtres ? Les Poètes nous arrêtent sur les sensations délicieuses que nous recevons de la nature : ils nous apprennent même à jouir d'un grand nombre de ces sensations qui auroient à peine affecté nos organes , & qui auroient échappé à la pensée. Tous ces hommes , qui ont parlé avec chaleur & dans lesquels abondent le sentiment & les images , entretiennent dans l'ame le charme de la sensibilité & la vie ; enfin , nous avons raisonné & simplifié le bonheur : nous avons mis toute notre étude à conserver en nous les sentiments tendres & honnêtes , & à en jouir , ainsi que des sensations agréables.

Il me semble que c'est-là faire un bon usage de la philosophie : elle a dégénéré de nos jours en fausse subtilité ; elle a trop souvent fait la satire de l'homme qu'il falloit consoler ; elle s'est plus appliquée à le dégrader qu'à le conduire ; elle auroit dû nous montrer les biens qui sont à la portée des différents états de la vie ,

vie, & les devoirs de ces différens états. C'étoit-là le projet de mon père, & il l'eût exécuté s'il eût vécu. Il trouvoit aussi qu'on avoit trop appris à l'homme à oublier ses sens, & à négliger les plaisirs simples & faciles qu'ils peuvent donner à tous les moments & à tous les âges de la vie. Nous nous conduisons d'après les leçons de mon père, & nous élevons nos enfans dans ces principes : en attendant ils jouissent de leur enfance, & nous de leurs plaisirs.

J'avois voulu plusieurs fois interrompre Sara, pour me faire connoître ; mais elle avoit parlé avec tant de rapidité, qu'il ne m'avoit pas été possible de lui adresser la parole. Dès qu'elle eut fini son discours, je me jettai à ses pieds : O Sara Th ! . . . Dès que j'eus prononcé son nom, elle se leva avec précipitation, elle s'écria : je suis perdue ! Non, vous ne l'êtes point, lui dis-je : vous voyez devant vous ce parent qui vous a aimée dès son enfance, & qui vous a pleurée amèrement : ne rougissez plus d'avouer votre passion pour un mari vertueux. Vous m'avez laissé votre fortune ; je suis prêt à vous la rendre ; acceptez-la, je vous en conjure ;

L

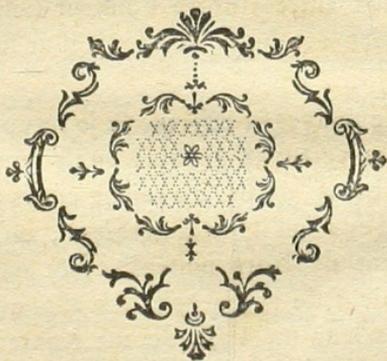
mais quelque parti que vous preniez , foyez sûre d'un secret inviolable. J'eus beaucoup de peine à calmer Sara ; elle ne se consoloit pas d'avoir mis dans sa confiance un homme qui n'y étoit pas nécessaire. Quant à ses biens , elle fut inébranlable ; & Philips , qui rentra un petit moment après que je me fus fait connoître , pensa comme elle.

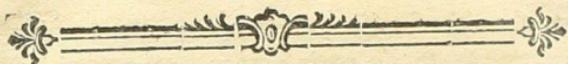
Voyez , me disoit-il , notre métairie , faites-en la visite , & vous la trouverez remplie de tous les biens nécessaires : voyez nos jardins , nos champs , nos prés , nos troupeaux , & dites s'il peut nous manquer quelque chose ; voyez nos meubles , ne sont-ils pas commodes ? Notre table n'est-elle pas saine & abondante ? Si nous avions plus de richesses , nous ne ferions plus , avec le même intérêt , ce que nous faisons aujourd'hui ; le goût du travail seroit moins vif en nous ; l'ennui prendroit la place de nos occupations champêtres ; sans fatigue , sans devoirs , sans fonctions , toujours amusés , nous serions bientôt dégoûtés de ce qui nous amuse ; si nous pouvions nous passer de nos moissons & de nos troupeaux , nous serions moins touchés de l'espérance d'avoir de bonnes moissons & de

belles laines ; nous ne sçaurions plus jouir de cette espérance ; nos champs , presqu'inutiles , ou seulement utiles à notre superflu , seroient moins précieux pour nous ; nous verrions la campagne avec indifférence ; & que sçait-on si les autres enthousiasmes , qui font les délices de nos cœurs , ne s'éteindroient pas avec celui que nous inspire la nature ! si notre ame perdoit de son activité , (& la vie oisive lui en ôte toujours) notre amour s'affoiblirait peut-être. Tous nos sentiments nous rendent heureux ; ils sont assortis à notre état , ils tiennent les uns aux autres ; notre bonheur tient à un système bien combiné , & auquel il ne faut rien changer.

Je fis de nouveaux efforts , & je ne pus obtenir de mes vertueux parents qu'ils rentrassent dans les biens qu'ils m'avoient cédés ; mais j'obtins d'eux qu'ils m'aimeroient , qu'ils me donneroient de leurs nouvelles , & qu'ils me permettroient de passer tous les ans quelques jours dans leur métairie. Je me séparai , non sans répandre des larmes , de ce couple si aimable & si éclairé. Je fus convaincu qu'il y a du bonheur & de la raison sur la terre.

Puisse cette réflexion me conduire à être heureux & raisonnable ! Quoi qu'il en soit, l'habitation que j'ai dans le voisinage de mes parents m'est devenue chère ; je me flatte bien d'y aller souvent , & je m'y fixerai peut-être ; je la fais rebâtir. Quant aux biens que Sara m'a donnés , je n'en ferai aucun usage pour moi ; j'en répandrai les revenus sur nos parents les plus pauvres , & les fonds retourneront un jour aux enfants de Philips & de Sara.





Z I M É O.

Par GEORGE FILMER, né primitif.

LES affaires de mon commerce m'avoient conduit à la Jamaïque ; la température de ce climat brûlant & humide avoit altéré ma santé, & je m'étois retiré dans une maison située au penchant des montagnes, vers le centre de l'isle ; l'air y étoit plus frais, & le terrain plus sec qu'aux environs de la ville ; plusieurs ruisseaux serpentoient autour de la montagne, qui étoit revêtue de la plus belle verdure ; ces ruisseaux alloient se rendre à la mer, après avoir parcouru des prairies émaillées de fleurs & des plaines immenses couvertes d'orangers, de cannes à sucre, de caffiers, & d'une multitude d'habitations.

La jolie maison que j'occupois appartenoit à mon ami Paul Wilmouth, de Philadelphie ; il étoit, comme moi, né dans l'Eglise primitive : nous avions à peu-près la même manière de

L iij

penſer : ſa famille , compoſée d'une femme vertueuſe & de trois jeunes enfans , ajoutoit encore au plaſir que j'avois de vivre avec lui.

Lorsque mes forces me permirent quelque exercice , je parcourois les campagnes , où je voyois une nature nouvelle & des beautés qu'on ignore en Angleterre & en Penſilvanie ; j'allois viſiter les habitations , j'étois charmé de leur opulence ; les hôtes m'en faiſoient les honneurs avec empreſſement ; mais je remarquois je ne ſçais quoi de dur & de féroce dans leur phyſionomie & dans leurs diſcours ; leur politeſſe n'avoit rien de la bonté ; je les voyois entourés d'eſclaves qu'ils traitoient avec barbarie. Je m'informois de la manière dont ces eſclaves étoient nourris , du travail qui leur étoit impoſé , & je frémiſſois des excès de cruauté que l'avarice peut inſpirer aux hommes.

Je revenois chez mon ami , l'ame abattue de triſteſſe ; mais j'y reprenois bientôt la joie : là , ſur les viſages noirs , ſur les viſages blancs , je voyois le calme & la ſérénité.

Wilmouth n'exigeoit de ſes eſclaves qu'un travail modéré ; ils travailloient pour leur compte deux jours de chaque ſemaine ; on aban-

donnoit à chacun d'eux un terrain qu'il cultivoit à son gré, & dont il pouvoit vendre les productions. Un esclave qui pendant dix années se conduisoit en homme de bien, étoit sûr de sa liberté. Ces affranchis restoient attachés à mon ami; leur exemple donnoit de l'espérance aux autres, & leur inspiroit des mœurs.

Je voyois les nègres distribués en petites familles, où regnoit la concorde & la gaieté; ces familles étoient unies entr'elles; tous les soirs, en rentrant à l'habitation, j'entendois des chants, des instruments, je voyois des danses; il y avoit rarement des maladies parmi ces esclaves, peu de paresse, point de vol, ni suicide, ni complots, & aucun de ces crimes que fait commettre le désespoir, & qui ruinent quelquefois nos colonies.

Il y avoit trois mois que j'étois à la Jamaïque, lorsqu'un nègre du Benin, connu sous le nom de John, fit révolter les nègres de deux riches habitations, en massacra les maîtres, & se retira dans la montagne. Vous sçavez que cette montagne est au centre de l'isle, qu'elle est presque inaccessible, & qu'elle environne des vallées fécondes, où des nègres révoltés

se font autrefois établis ; on les appelle Nègres-marons : depuis long - tems ils ne nous font plus la guerre ; seulement lorsqu'il déserte quelques esclaves , ces nègres font des courses pour venger les déserteurs des mauvais traitemens qu'ils ont reçus. On apprit bientôt que John avoit été choisi pour chef des nègres-marons , & qu'il étoit parti des vallées avec un corps considérable ; l'alarme fut aussi-tôt répandue dans la colonie ; on fit avancer des troupes vers la montagne , & on distribua des soldats dans les habitations qu'on pouvoit défendre.

Wilmouth entra un jour dans ma chambre un moment avant le lever du soleil. Le ciel , dit-il , punit l'homme injuste , & voici peut-être le jour où l'innocent sera vengé ; les nègres-marons ont surpris nos postes , ils ont taillé en pièces les troupes qui les défendoient , ils sont déjà dispersés dans la plaine ; on attend des secours de la ville ; on enchaîne par-tout les esclaves , & moi , je vais armer les miens.

Nous allâmes rassembler nos nègres , & nous leur portâmes des épées & quelques fusils. Mes amis , leur dit Wilmouth , voilà des armes ; si j'ai été pour vous un maître dur , donnez-

moi la mort, je l'ai méritée; si je n'ai été pour vous qu'un bon père, venez défendre, avec moi, ma femme & mes enfans.

Les nègres jettèrent de grands cris; ils jurèrent, en montrant le ciel & mettant ensuite la main sur la terre, qu'ils périroient tous pour nous défendre: il y en eut qui se donnèrent de grands coups de couteau dans les chairs, pour nous prouver combien il leur en coûtoit peu de répandre leur sang pour nous; d'autres alloient embrasser les enfans de Wilmouth.

Comme John étoit maître de la plaine, il étoit impossible de se retirer à la ville; il falloit nous défendre dans notre habitation: je proposai aux nègres de retrancher un magasin qui étoit à quatre cents pas de la maison; ce magasin devoit être une forteresse contre des ennemis sans artillerie. Les nègres y travaillèrent sur le champ, &, grace à leur zèle, l'ouvrage fut bientôt achevé.

Parmi les esclaves de Wilmouth, il y avoit un nègre nommé Francisque; je l'avois trouvé abandonné sur le rivage d'une colonie Espa-

gnole : on venoit de lui couper la jambe ; une jeune négresse étanchoit son sang, & pleuroit de l'inutilité de ses soins. Elle avoit auprès d'elle un enfant de quelques jours. Je fis porter le nègre sur mon vaisseau ; la négresse me conjura de ne la point séparer de lui , & de la recevoir avec son enfant ; j'y consentis. J'appris qu'ils étoient esclaves d'un Espagnol , qui avoit fait à la jeune Marien (c'est le nom de la belle négresse) quelques propositions mal reçues , & dont Francisque avoit voulu lui faire honte. L'Espagnol se vengea ; il prétendit que ces deux esclaves étoient chrétiens , parce qu'on leur avoit donné , selon l'usage des colonies , des noms chrétiens. Il avoit surpris le nègre dans quelques pratiques religieuses en usage au Benin ; il le fit cruellement mutiler , & se vanta de lui avoir fait grace. J'allai trouver cet homme barbare , je lui proposai de me vendre ces malheureux ; il fit d'abord quelque difficulté ; mais la somme que je lui offrois le rendit bientôt facile. J'emmenai ces esclaves , & je les donnai à Wilmouth. Marien étoit devenue l'amie de sa femme ; & Francisque , par son esprit , ses connoissances dans l'agriculture

& ses mœurs, avoit mérité la confiance de Wilmouth & l'estime de tout le monde.

Il vint nous trouver à l'entrée de la nuit. Le chef des noirs, nous dit-il, est né au Benin; il adore le grand Oriffa, le maître de la vie & le père des hommes; il doit avoir de la justice & de la bonté: il vient punir les ennemis des enfants d'Oriffa; mais vous, dit-il, en regardant Wilmouth & moi, vous qui les avez consolés dans leur misère, il sçaura vous respecter: envoyez vers cet homme un des adorateurs d'Oriffa, un de nos frères du Benin; Wilmouth, qu'il aille dire aux guerriers de quels aliments tu nourris tes esclaves, qu'il leur conte ton amitié pour nous, la paix où nous vivons, nos plaisirs & nos fêtes; tu verras ces guerriers tirer leurs fusils à la terre, & jeter leurs zagaies à tes pieds.

Nous suivîmes le conseil de Francisque: on dépêcha un jeune nègre vers le chef des noirs, & en attendant son retour, mon ami & moi, nous nous endormîmes d'un sommeil tranquille; nos esclaves veilloient autour de nous.

Le jour commençoit à paroître, lorsque je fus éveillé par des cris & un bruit de mous-

Lvj

queterie qui partoit de la plaine , & de moment en moment sembloit s'approcher : j'ouvris ma fenêtre. J'ai dit que la maison de Wilmouth étoit située au penchant de la montagne , & que la vue s'étendoit sur une plaine immense coupée de ruisseaux , couverte de jolies maisons & de toutes les richesses que peut donner une terre féconde & bien cultivée. Le plus grand nombre des maisons étoient en feux ; deux ou trois cents tourbillons d'une flamme rouge & sombre , s'élevoient de la plaine jusqu'au sommet des montagnes ; la flamme étoit arrêtée à cette hauteur par un nuage long & noir , formé des douces vapeurs du matin & de la fumée des maisons incendiées. Mes regards , en passant au-dessous de ce nuage , découvroient la mer , étincelante des premiers rayons du soleil : ces rayons éclairaient les fleurs & la belle verdure de ces riches contrées ; ils doroiert le sommet des montagnes & la façade des maisons que l'incendie avoit épargnées. Je voyois dans quelques parties de la plaine des animaux paître avec sécurité ; dans d'autres parties , les hommes & les animaux fuyoient à travers la campagne : des nègres furieux pour-

suivoient le fabre à la main mes infortunés concitoyens ; on les massacroit aux pieds des orangers , des caffiers , des canneliers en fleurs. J'entendois autour de notre habitation les ruisseaux murmurer & les oiseaux chanter ; le bruit de la mousqueterie , les cris des blancs égorgés & des nègres acharnés au carnage arrivoient de la plaine jusqu'à moi ; cette campagne opulente & désolée , ces riches présens de la terre , & ces ravages de la vengeance ; ces beautés tranquilles de la nature & ces cris du désespoir ou de la fureur , me jettèrent dans des pensées mélancoliques & profondes ; un sentiment mêlé de reconnoissance pour le grand Etre & de pitié pour les hommes , me fit verser des larmes.

Je fortis de la maison avec mon ami ; nous envoyâmes les femmes & les vieillards dans le magasin retranché , & nous descendîmes auprès d'un bois de cèdres , qui nous déroboit la vue d'une partie de ces scènes d'horreurs.

Nous revîmes bientôt le jeune nègre que nous avions envoyé chez les ennemis ; il étoit à la tête de quatre nègres armés ; ses cris , ses gestes , ses sauts nous annoncèrent de loin qu'il

nous apportoit de bonnes nouvelles. O mon maître, dit-il à Wilmouth, le chef des noirs est ton ami; voilà ses plus chers serviteurs qu'il t'envoie, il viendra bientôt lui-même.

Nous apprîmes que John égorgéoit sans pitié les hommes, les femmes & les enfans, dans les habitations où les nègres avoient reçus de mauvais traitemens; que dans les autres, il se contentoit de donner la liberté aux esclaves; mais qu'il mettoit le feu à toutes les maisons dont les maîtres s'étoient éloignés.

Nous apprîmes en même tems que le Gouverneur se dispoit à faire sortir un nouveau corps de troupes, que tous les colons qui avoient eu le tems de se retirer s'étoient armés avec quelques nègres qui leur restoient fidèles, & que ces forces ne tarderoient pas à fondre sur John. Nous vîmes ces nègres-marons, chargés de butin, diriger leur retraite vers la montagne; ils prirent leur route assez près de notre maison: une trentaine d'hommes se détacha de cette petite armée, & s'avança vers nous; le terrible John étoit à leur tête.

John, ou plutôt Ziméo, car les nègres-marons quittent d'abord ces noms Européens

qu'on donne aux esclaves qui arrivent dans les colonies, Ziméo étoit un jeune homme de vingt-deux ans : les statues de l'Apollon & de l'Antinoüs n'ont pas des traits plus réguliers & de plus belles proportions. Je fus frappé sur-tout de son air de grandeur. Je n'ai jamais vu d'homme qui me parût comme lui né pour commander aux autres : il étoit encore animé de la chaleur du combat ; mais en nous abordant , ses yeux exprimoient la bienveillance & la bonté : des sentiments opposés se peignoient tour à tour sur son visage ; il étoit presque dans le même moment triste & gai, furieux & tendre. J'ai vengé ma race & moi, dit il ; hommes de paix , n'éloignez pas vos cœurs du malheureux Ziméo : n'ayez point d'horreur du sang qui me couvre , c'est celui du méchant ; c'est pour épouvanter le méchant que je ne donne point de bornes à ma vengeance. Qu'ils viennent de la ville, vos tigres, qu'ils viennent, & ils verront ceux qui leur ressembtent pendus aux arbres, & entourés de leurs femmes & de leurs enfans massacrés : hommes de paix , n'éloignez pas vos cœurs du malheureux Ziméo. . . . Le mal qu'il veut

vous faire est juste. Il se tourna vers nos esclaves, & leur dit : Choisissez de me suivre dans la montagne, ou de rester avec vos maîtres.

A ces mots, nos esclaves entourèrent Ziméo, & lui parlèrent tous à la fois; tous lui vanroient les bontés de Wilmouth & leur bonheur; ils vouloient conduire Ziméo à leurs cabanes, & lui faire voir combien elles étoient saines & pourvues de commodités, ils lui montroient l'argent qu'ils avoient acquis. Les affranchis venoient se vanter de leur liberté; ils tomboient ensuite à nos pieds, & sembloient fiers de nous baiser les pieds en présence de Ziméo. Tous ces nègres juroient qu'ils perdroient la vie plutôt que de se séparer de nous: tous avoient les larmes aux yeux, & parloient d'une voix entrecoupée: tous sembloient craindre de ne pas exprimer avec assez de force, les sentiments de leur amour & de leur reconnoissance.

Ziméo étoit attendri, agité, hors de lui-même; ses yeux étoient humides, il respiroit avec peine; il regardoit tour à tour le ciel, nos esclaves & nous. O grand Oriffa, dieu des noirs & des blancs! Toi qui as fait les ames, vois ces hommes reconnoissans, ces vrais hom-

mes, & punis les barbares qui nous méprisent & qui nous traitent comme nous ne traitons pas les animaux que tu as créés pour les blancs & pour nous.

Après cette exclamation, Ziméo tendit la main à Wilmouth & à moi. J'aimerais deux blancs, dit-il, oui, j'aimerais deux blancs. Mon fort est entre vos mains; toutes les richesses que je viens d'enlever seront employées à payer un service que je demande.

Nous l'assurâmes que nous étions disposés à lui rendre, sans intérêt, tous les services qui dépendroient de nous. Nous l'invitâmes à se reposer: nous lui offrîmes des rafraîchissements. J'envoyai dire à Francisque d'envoyer du magasin des présents & des vivres aux nègres qui accompagnoient Ziméo. Ce chef accepta nos offres de fort bonne grace; seulement il ne voulut pas entrer dans la maison; il s'étendit sur une natte à l'ombre des mangliers, qui formoient un cabinet de verdure auprès de notre habitation. Nos nègres se tenoient à quelque distance de nous, & regardoient Ziméo avec des sentiments de curiosité & d'admiration.

Mes amis, nous dit-il, le grand Oriffa sçait

que Ziméo n'est point né cruel ; mais les blancs m'ont séparé des idoles de mon cœur , du sage Matomba qui élevoit ma jeunesse , & de la jeune beauté que j'associois à ma vie. Mes amis , les outrages & les malheurs ne m'ont point abattu , j'ai toujours senti mon cœur. Vos hommes blancs n'ont qu'une demi-ame ; ils ne savent ni aimer , ni haïr ; ils n'ont de passion que pour l'or ; nous les avons toutes , & toutes sont extrêmes. Des ames de la nature des nôtres , ne peuvent s'éteindre dans les disgraces ; mais la haine y devient de la rage. Le nègre , né pour aimer , quand il est forcé de haïr devient un tigre , un léopard , & je le suis devenu. Je me vois le chef d'un peuple , je suis riche & je passe mes jours dans la douleur : je regrette ceux que j'ai perdus ; je les vois des yeux de la pensée ; je les entretiens & je pleure. Mais après avoir versé des larmes , souvent je me sens un besoin de répandre du sang , d'entendre les cris des blancs égorgés. Eh bien ! je viens de le satisfaire , cet affreux besoin , & ce sang , ces cris aigrissent encore mon désespoir... Hommes de paix , n'éloignez pas vos cœurs du malheureux Ziméo. Vous

pouvez lui trouver un vaisseau , vous pouvez le conduire ; ils ne sont pas loin de cette île , ceux qui sont nécessaires à mon cœur.

Dans ce moment deux des plus jeunes esclaves de Wilmouth se prosternèrent devant Ziméo. Ah ! s'écria-t-il , vous êtes du Benin , & vous m'avez connu ? Oui , dit le plus jeune des deux esclaves , nous sommes nés les sujets du puissant Damel (*) ton père ; celui-ci t'a vu à sa cour , & moi j'ai vu ta jeunesse au village d'Onébo. Des perfides nous ont enlevés à nos parents , mais Wilmouth est notre père. Le nègre avoit à peine prononcé ces mots , qu'il sortit avec précipitation ; Ziméo fit un geste pour l'arrêter , & se pencha sur l'autre nègre qui restoit auprès de lui , & qu'il regardoit avec attendrissement ; il sembloit porter des yeux plus satisfaits sur les campagnes de la Jamaïque , & en respirer l'air avec plaisir depuis qu'il lui étoit commun avec plusieurs nègres du Benin. Il nous dit après un moment

(*) C'est le nom qu'on donne aux Souverains d'une partie de l'Afrique.

de silence : Ecoutez , hommes de paix , le malheureux Ziméo , il n'espère qu'en vous , & il mérite votre pitié ; écoutez ses cruelles aventures.

Le grand Damel , dont je suis l'héritier , m'avoit envoyé , selon l'ancien usage du Benin , chez les laboureurs d'Onébo , qui devoient finir mon éducation ; elle fut confiée à Matomba , le plus sage d'entre eux , le plus sage des hommes : il avoit été long-tems un de nos plus illustres Kabashirs (*) ; dans le conseil de mon père il avoit souvent empêché le mal , & fait faire le bien ; il s'étoit retiré , jeune encore , dans ce village , où s'élèvent depuis des siècles les héritiers de l'Empire. Là , Matomba jouissoit de la terre , du ciel & de sa conscience. Les querelles , la paresse , le mensonge , les devins , les prêtres , la dureté de cœur n'entrent point dans le village d'Onébo. Les jeunes princes ne peuvent y voir que de bons exemples. Le sage Matomba m'y faisoit perdre les sentimens d'orgueil & d'indolence

(*) Espèce de Nobles.

que m'avoient inspirés mes nourrices & la cour ; je travaillois à la terre comme les serviteurs de mon maître , & comme lui-même. On m'instruisoit des détails de l'Agriculture , qui fait toutes nos richesses. On me monroit la nécessité d'être juste , imposée à tous les hommes , pour qu'ils pussent élever leurs enfans & cultiver leurs champs en paix. On me monroit que les princes entre eux étoient dans la situation des laboureurs d'Onébo , qu'il falloit qu'ils fussent justes les uns envers les autres , afin que leurs peuples & eux-mêmes pussent vivre contents.

Mon maître avoit une fille , la jeune Ellaroé ; je l'aimai , & j'appris bientôt que j'étois aimé. Nous conservions , l'un & l'autre , la plus grande innocence ; mais je ne voyois qu'elle dans la nature , elle n'y voyoit que moi , & nous étions heureux. Ses parents faisoient un usage utile de la passion que nous avions l'un pour l'autre ; je faisois tout ce que me demandoit Matomba , dans l'espérance de me rendre plus digne d'Ellaroé ; l'espérance de s'attacher mon cœur lui rendoit tout facile. Mes succès étoient en elle , ses succès étoient en moi. Il y avoit cinq ans

que je vivois dans ces délices , & j'espérois obtenir de mon père la permission d'épouser Ellaroé. Tu sçais que la première de nos femmes est notre véritable épouse ; les autres ne sont que ses domestiques , & les objets de notre amusement : j'aimois à penser qu'Ellaroé seroit ma compagne sur le trône & dans tous les âges ; j'aimois à étendre ma passion sur tout l'espace de ma vie.

J'attendois la réponse du Damel, lorsqu'on vit arriver dans Onébo deux marchands Portugais ; ils nous vendoient des instruments de labourage , des ustensiles domestiques , & quelques-unes de ces bagatelles qui servent à la parure des femmes & des jeunes gens : nous leur donnions en échange de l'ivoire & de la poudre d'or : ils vouloient acheter des esclaves ; mais on ne vend au Benin que les criminels , & il ne s'en trouve pas dans le canton d'Onébo. Je m'instruisois avec eux des arts & des mœurs de l'Europe ; je trouvois dans vos arts bien des superfluités , & dans vos mœurs bien des contradictions. Vous sçavez quelle passion les noirs ont pour la musique & la danse. Les Portugais avoient plusieurs instru-

ments qui nous étoient inconnus , & tous les soirs ils nous jouoient des airs que nous trouvions délicieux ; la jeunesse du village se rassembloit & dançoit autour d'eux ; j'y dançois avec Ellaroé. Souvent les Portugais nous apportoient de leurs vaisseaux des vins , des liqueurs , des fruits , dont la saveur flattoit notre goût ; ils recherchoient notre amitié , & nous les aimions sincèrement. Ils nous annonçèrent un jour qu'ils étoient obligés de retourner bientôt dans leur pays ; cette nouvelle affligea tout le village , mais personne autant qu'Ellaroé. Ils nous apprirent , en pleurant , le jour de leur départ ; ils nous dirent qu'ils s'éloigneroient de nous avec moins de douleur , s'ils avoient pu nous donner une fête sur leurs vaisseaux ; ils nous pressèrent de nous y rendre le lendemain , avec les jeunes gens les mieux faits & les plus belles filles du village. Nous nous y rendîmes , conduits par Matomba & par quelques vieillards , chargés de maintenir la décence.

Onébo n'est qu'à cinq milles de la mer ; nous étions sur le rivage une heure après le lever du soleil ; nous vîmes deux vaisseaux l'un auprès de l'autre ; ils étoient couverts de branches

d'arbres , les voiles & les cordages étoient chargés de fleurs. Dès qu'ils nous apperçurent , ils firent entendre des chants & des instrumens ; ce concert , cette pompe , nous annonçoient une fête agréable. Les Portugais vinrent au-devant de nous : ils partagèrent notre troupe , & nous montâmes à nombre égal sur les deux vaisseaux.

Il en partit deux coups de canon : le concert cessa ; nous fûmes chargés de fers , & les vaisseaux mirent à la voile.

Ziméo s'arrêta dans cet endroit de son récit ; & reprenant la parole : Oui , mes amis , ces hommes à qui nous avons prodigué nos richesses & notre confiance , nous enlevoient pour nous vendre avec des criminels qu'ils avoient achetés au Benin. Je sentis à la fois le malheur d'Ellaroé , celui de Matomba & le mien : j'accablai les Portugais de reproches & de menaces ; je mordois ma chaîne , je voulois mourir ; mais un regard d'Ellaroé m'en ôtoit le dessein : les monstres du moins ne nous avoient pas séparés ; mais Matomba étoit sur l'autre vaisseau.

Trois de nos jeunes gens & une jeune fille
se

se donnèrent la mort : j'exhortois Ellaroé à les imiter ; mais le plaisir d'aimer & d'être aimée , l'attachoit à la vie. Les Portugais lui firent entendre qu'ils nous destinoient un sort aussi heureux que celui dont nous avions joui. Elle espéra du moins que nous resterions unis , & qu'elle retrouveroit son père. Après avoir pleuré pendant quelques jours la perte de notre liberté , le plaisir d'être presque toujours ensemble , fit cesser les larmes d'Ellaroé , & adoucit mon désespoir.

Dans le peu de moments que nous n'étions point gênés par la présence de nos bourreaux , Ellaroé me pressoit dans ses bras , & me disoit : O mon ami , appuyons-nous fortement l'un à l'autre , & nous résisterons à tout ; contente de toi , de quoi ai-je à me plaindre ? Eh ! quel genre de bonheur voudrois-tu acheter aux dépens de celui dont nous jouissons ? Ces paroles me rendoient une force extraordinaire ; je n'avois plus qu'une crainte , celle d'être séparé d'Ellaroé.

Il y avoit plus d'un mois que nous étions en mer , les vents étoient foibles , & notre course étoit lente ; enfin , les vents nous manquèrent

M

absolument. Depuis quelques jours , les Portugais ne nous donnoient des vivres que ce qu'il en falloit pour nous empêcher de mourir.

Deux nègres déterminés à la mort s'étoient refusé toute espèce de nourriture , & ils nous faisoient passer , en secret , le pain & les dattes qu'on leur donnoit : je les cachois avec soin dans l'intention de les employer à conserver les jours d'Ellarocé.

Le calme continuoit : les mers sans vagues , sans ondes , sans flots , présentoient une surface immense & immobile où notre vaisseau sembloit attaché. L'air étoit aussi tranquille que les eaux. Le soleil & les étoiles , dans leur marche paisible & rapide , n'interrompoient pas ce profond repos qui régnoit dans le ciel & sur les mers. Nous portions sans cesse les yeux sur cet espace uniforme & sans rives , terminé par la voûte du ciel , qui sembloit nous enfermer dans un vaste tombeau. Quelquefois nous prenions les ondulations de la lumière pour un mouvement des eaux ; mais cette erreur étoit de courte durée. Quelquefois en nous promenant sur le tillac , nous prenions pour du vent l'agitation que nous imprimions à l'air ;

mais à peine avions-nous suspendu nos pas , que nous nous retrouvions environnés du calme universel.

Bientôt nos tyrans réservèrent pour eux le peu qui restoit de vivres , & ordonnèrent qu'une partie des noirs feroit la pâture de l'autre.

Je ne puis vous dire si cette loi , si digne des hommes de votre race , me fit plus d'horreur que la manière dont elle fut reçue. Je lisois sur tous les visages une joie avide , une terreur sombre , une espérance barbare : je les voyois , ces malheureux compagnons d'un même esclavage , s'observer avec une attention vorace & des yeux de tigres.

Les premières victimes furent choisies dans le nombre de ceux que la faim avoit le plus accablés : c'étoit deux jeunes filles du village d'Onébo. J'entends encore les cris de ces infortunées ; je vois encore les larmes couler sur les visages de leurs compagnes affamées qui les dévoroient.

Les foibles provisions que j'avois dérochées aux regards de nos tyrans , avoient soutenu les forces d'Ellaroé & les miennes : nous étions sûrs de n'être point choisis pour être immolés ;

j'avois encore des dattes, & nous jettions à la mer, sans qu'on s'en apperçût, les portions horribles qu'on nous présentoit.

Le lendemain de ce jour affreux où nos compagnons commencèrent à se dévorer, au moment où le disque du soleil étoit encore à moitié dans le ciel & dans la mer, nous eûmes un peu d'espérance : il s'éleva une brume légère qui devoit former des nuages & nous donner du vent; mais la brume se dissipa, & le ciel conserva sa tranquille & funeste sérénité.

L'espérance avoit d'abord ranimé les noirs & les blancs : on avoit vu pendant un moment le vaisseau dans le tumulte d'une joie déordonnée. Mais lorsque la brume fut retombée, il régna parmi nous un morne désespoir : le découragement avoit saisi nos tyrans mêmes; ils n'avoient plus assez de force pour avoir des soins, ils nous observoient moins, ils nous gênoient peu, & le soir, au moment de la retraite, on me laissa sur le tillac avec Ellaroé. Nous y restions seuls, & dès qu'elle s'en apperçut, elle me pressa dans ses bras, je la pressai dans les miens; ses yeux n'avoient jamais eu une expression si vive & si tendre. Je n'avois

point encore éprouvé auprès d'elle l'ardeur , le trouble , les palpitations que j'éprouvois en ce moment ; nous restâmes long - tems sans nous parler , & ferrés dans les bras l'un de l'autre. Oh ! toi que j'avois choisie pour être ma compagne sur le trône , tu seras du moins ma compagne jusqu'à la mort. Ah ! Ziméo , me répondit-elle , peut-être que le grand Oriffa nous conservera la vie , & je serai ton épouse. Ellaroé , lui dis-je , si ces monstres ne nous avoient pas enlevés , le Damel t'auroit choisie pour mon épouse , comme ton père m'avoit choisi pour ton époux. Il est vrai , dit - elle , mais dépendons-nous encore des loix du Damel , & attendrons-nous ses ordres , que nous ne pouvons recevoir ? Non , ma chère Ellaroé , loin de nos parents , arrachés à notre patrie , nous ne devons obéir qu'à nos cœurs. O Ziméo ! s'écria-t-elle , en couvrant mon visage de ses larmes. Ellaroé , lui dis-je , tu pleures dans ce moment ! tu n'aimes pas assez. Ah ! me dit-elle , vois à la clarté de la lune cette mer qui ne change plus ; jette les yeux sur les voiles du vaisseau ; vois comme elles sont sans mouvement ; vois sur le tillac les traces du sang

de mes deux amies ; vois le peu qui nous reste de ces dattes ? Eh bien ! Ziméo , sois mon époux , & je suis contente.

En me disant ces mots , elle redoubla ses baisers. Nous jurâmes , en présence du grand Orissa , d'être unis quelle que fût notre destinée , & nous nous abandonnâmes à mille plaisirs , dont nous n'avions pas encore l'expérience. Ils nous firent oublier l'esclavage , la mort présente , la perte d'un empire , l'espoir de la vengeance , tout ; nous ne sentîmes plus que les délices de l'amour. Après nous en être enivrés , nous nous retrouvâmes sans illusions sur notre état ; nous revîmes la vérité , à mesure que nos sens redevenoient tranquilles : notre ame étoit accablée ; abattus à côté l'un de l'autre , le calme dans lequel nous étions tombés étoit triste & profond comme celui de la nature.

Je fus tiré de cet accablement par un cri d'Ellaroé ; je la regardai , ses yeux étinceloient de joie ; elle me montra les voiles & les cordages , qui étoient agités ; nous sentîmes le mouvement des mers ; il s'élevoit un vent frais qui

porta les deux vaisseaux en trois jours à Porto-Bello.

Je revis Matomba, il me baigna de ses larmes ; il revit sa fille , il approuva notre mariage : le croirez-vous, mes amis ? le plaisir de me réunir à Matomba , le plaisir d'être l'époux d'Ellaroé , les charmes de son amour , la joie de la voir échappée à de si cruels dangers , suspendirent en moi le sentiment de tous les maux ; j'étois prêt à aimer mon esclavage : Ellaroé étoit heureuse , & son père sembloit se consoler. Oui , j'aurois pardonné peut-être aux monstres qui nous avoient trahis ; mais Ellaroé & son père furent vendus à un habitant de Porto-Bello , & je le fus à un homme de votre nation , qui portoit des esclaves dans les Antilles.

Voilà le moment qui m'a changé , qui m'a donné cette passion pour la vengeance , cette soif de sang qui me fait frémir moi-même , lorsque je reviens à m'occuper d'Ellaroé , dont la seule image adoucit encore mes pensées.

Dès que notre sort fut décidé , mon épouse & son père se jettèrent aux pieds des monstres qui nous séparoiént , je m'y précipitai moi-

même ; honte inutile ! on ne daigna pas nous entendre. Au moment où on voulut m'entraîner, mon épouse, les yeux égarés, les bras étendus, & jettant des cris affreux, je les entends encore, mon épouse s'élança vers moi : je me dérobai à mes bourreaux, je reçus Ellaroé dans mes bras qui l'entourèrent ; elle m'entoura des siens, &, sans raisonner, par un mouvement machinal, chacun de nous, entrelaçant ses doigts & ferrant ses mains, formoit une chaîne autour de l'autre ; plusieurs mains cruelles firent de vains efforts pour nous détacher. Je sentis que ces efforts ne seroient pas long-tems inutiles : j'étois déterminé à m'ôter la vie, mais comment laisser dans cet horrible monde, ma chère Ellaroé ? j'allois la perdre, je craignois tout, je n'espérois rien, toutes mes pensées étoient barbares : les larmes inondoient mon visage ; il ne sortoit de ma bouche que des hurlements sourds, semblables au rugissement d'un lion fatigué du combat ; mes mains se détachant du corps d'Ellaroé, se portèrent à son col. . . . O grand Oriffa ! . . . les blancs enlevèrent mon épouse à mes mains furieuses ; elle jetta un cri de douleur au moment où

l'on nous défunit ; je la vis porter ses mains à son col , pour achever mon dessein funeste ; on l'arrêta : elle me regardoit : ses yeux , tout son visage , son attitude , les sons inarticulés qui sortoient de sa bouche , exprimoient les regrets & l'amour.

On m'emporta dans le vaisseau de votre nation : j'y fus garotté & placé de manière que je ne pus attenter à ma vie ; mais on ne pouvoit me forcer à prendre de la nourriture. Mes nouveaux tyrans employèrent d'abord les menaces ; bientôt ils me firent souffrir des tourments que des blancs seuls peuvent inventer ; je résistois à tout.

Un nègre né au Benin , esclave depuis deux ans de mes nouveaux maîtres , eut pitié de moi ; il me dit que nous allions à la Jamaïque , & que dans cette isle on pouvoit aisément recouvrer la liberté ; il me parla des nègres-marons , & de la république qu'ils avoient formée au centre de l'isle ; il me dit que ces nègres montoient quelquefois des vaisseaux Anglois , pour faire des courses dans les isles Espagnoles ; il me fit entendre qu'on pouvoit délivrer Ellarocé & son père. Il réveilla dans mon cœur les idées

de vengeance & les espérances de l'antour ; je consentis de vivre , vous voyez pourquoi . Je me suis déjà vengé ; mais il me faut retrouver les idoles de mon cœur : il le faut , où je renonce à vivre . Mes amis , prenez toutes mes richesses , équipez un vaisseau . . .

Ziméo fut interrompu par l'arrivée de Francisque , qui s'avançoit soutenu par ce jeune nègre qui le premier avoit reconnu son prince . Dès que Ziméo les aperçut , il s'écria : O mon père ! O Matomba ! Il s'élança vers lui , en prononçant à peine le nom d'Ellaroé . Elle vit , & te pleure , dit Matomba , elle est ici . Voilà , dit-il en me montrant , celui qui nous a sauvés . Ziméo embrassoit tour à tour Matomba , Wilnouth & moi , en répétant avec vitesse & une sorte d'égarement : Conduis-moi . . . conduis-moi . . . Nous allions prendre le chemin de la petite forteresse , où nos femmes étoient renfermées ; mais nous vîmes Marien , ou plutôt Ellaroé , descendre & voler vers nous . Le même nègre qui avoit rencontré Matomba , étoit allé la chercher . Elle arrivoit tremblante , le visage baigné de larmes , élevant les mains & les yeux vers le ciel , & répétant

d'une voix étouffée : Ziméo, Ziméo ! Elle avoit remis son enfant entre les mains du nègre du Benin : après avoir embrassé son époux, elle lui présenta le jeune enfant. Ziméo, voilà ton fils ; c'est pour lui que Matomba & moi, nous avons supporté la vie. Ziméo prit l'enfant, le baisoit avec transport, & s'écrioit : Il ne sera pas l'esclave des blancs, le fils qu'Ellaroé m'a donné. Sans lui, sans lui, disoit Ellaroé, je serois sortie de ce monde, où je ne rencontrois plus celui que cherchoit mon cœur. Les discours les plus tendres étoient suivis des plus douces caresses ; ils les suspen- doient pour caresser leur enfant ; ils se le pré- sentoient l'un à l'autre. Bientôt ils ne furent plus occupés que de nous & de leur recon- noissance. Je n'ai jamais vu d'homme, même de nègre, exprimer si vivement & si bien ce sentiment aimable.

On vint donner avis à Ziméo que les troupes Angloises étoient en marche : il fit sa retraite en bon ordre. Ellaroé & Matomba fondoient en larmes en nous quittant ; ils vouloient porter toute leur vie le nom de nos esclaves ; ils nous conjuroient de les suivre dans la montagne :

M vj

nous leur promîmes de les aller voir , aussi-tôt que la paix seroit conclue entre les nègres-marons & notre colonie. Je leur ai déjà tenu parole ; je me propose d'aller jouir encore des vertus , du grand sens & de l'amitié de Ziméo de Matomba & d'Ellarôé.

J'AJOUTERAI à ce récit quelques réflexions sur les Nègres.

Mon séjour dans les Antilles & mes voyages en Afrique , m'ont confirmé dans une opinion que j'avois depuis long-tems. C'est que les peuples d'Europe sont comme beaucoup d'hommes en place , qui commencent par être injustes , & finissent par calomnier les victimes de leur injustice. Les négociants qui font la traite des nègres , les colons qui les tiennent dans l'esclavage , ont de trop grands torts avec eux pour nous en parler vrai.

La première de nos injustices est de donner aux Africains un caractère général. Ils ont la même couleur ; ils ont beaucoup de sensibilité : voilà tout ce qu'ils ont de commun. Les nez écrasés même & les grosses lèvres , ne sont pas plus les attributs des noirs que des blancs.

Il y a chez ceux-ci des Lapons, des Tartares, des Esquimaux, des Mogols, des Chinois, qui ont ces deux difformités. Il y a chez les Africains des nations entières où la taille & le visage ont les plus belles proportions. Il n'est pas plus vrai que les nègres en général soient paresseux, frippons, menteurs, dissimulés; ces qualités sont de l'esclavage, & non de la nature.

Le vaste continent de l'Afrique est couvert d'une multitude de peuples. Les gouvernements, les productions, les religions qui varient dans ces contrées immenses, ont nécessairement varié les caractères. Ici vous rencontrerez des Républicains qui ont la franchise, le courage, l'esprit de justice que donne la liberté. Là, vous verrez des nègres indépendants, qui vivent sans chefs & sans loix, aussi féroces & aussi sauvages que les Iroquois. Entrez dans l'intérieur des terres, ou même bornez-vous à parcourir les côtes, vous trouverez de grands Empires, le despotisme des princes & celui des prêtres, le gouvernement féodal, des monarchies réglées, &c. Vous verrez par-tout des loix, des opinions, des points d'honneur différents; & par conséquent, vous trouverez des nègres hu-

mais, des nègres barbares; des peuples guerriers, des peuples pusillanimes; de belles mœurs, des mœurs détestables; l'homme de la nature, l'homme perverti, & nulle part l'homme perfectionné.

Nous traitons les nègres d'imbécilles; il y en a de tels, & ce sont des peuples isolés, que leur situation ou leur religion séparent trop du reste des hommes; mais les peuples du Benin, de Congo, du Monomotapa, &c. ont de l'esprit, de la raison, & même des arts.

Tout cela est fort imparfait sans doute: leurs Guiriots ne valent pas Horace ou Rousseau; leurs Musiciens ne sont pas des Pergolèze, leurs Peintres des Raphaëls, leurs Orfèvres des Germain.

Mais songez-vous que ces peuples n'ont encore que très-imparfaitement l'écriture? songez-vous qu'ils n'ont pas les modèles des anciens? Ils sont moins avancés que nous, j'en conviens; mais cela ne prouve pas qu'ils aient moins d'esprit.

Ils n'ont ni la bouffole, ni l'imprimerie; voilà les deux arts qui nous ont donné l'avantage sur presque tous les peuples du globe; & nous

les devons au hazard. La bouffole, en facilitant les voyages, nous fait partager les lumières de tous les lieux; & l'imprimerie nous a rendu propre l'esprit de tous les âges. C'est elle qui nous a fait retrouver les traces perdues des Grecs & des Romains, sans que nous ayons encore égalé ni les uns, ni les autres.

Oui, ce sont les circonstances, & non pas la nature de l'espèce, qui ont décidé de la supériorité des blancs sur les nègres. Il y a quelque apparence que l'intérieur de l'Afrique n'est pas une terre aussi ancienne que l'Asie: de plus, il est séparé de l'Asie, & même de l'Egypte, par des déserts immenses; les peuples qui l'habitent, sans communication avec les peuples anciennement policés, n'ont eu que leurs seules lumières & trop peu de tems pour se perfectionner; tandis que les Egyptiens ont formé les Grecs & peut-être les Etrusques; que ceux-ci & les Grecs ont formé les Romains, & que tous ensemble ont éclairé le reste de l'Europe.

Observez encore que les nègres habitent un pays où la nature est prodigue, & qu'il leur faut peu d'industrie pour satisfaire à leurs besoins: d'ailleurs, il ne faut ni esprit, ni inven-

tion pour se garantir des inconvénients de la chaleur ; & il en faut beaucoup pour se garantir des inconvénients du froid. Par conséquent, on exerce moins son esprit sous l'Equateur qu'en deçà du Tropique ; & la raison doit faire des progrès moins rapides chez les peuples du midi, qu'elle n'en fait chez les peuples du nord.

Malgré les avantages des circonstances, qu'étions-nous il y a quatre cent ans ? L'Europe, si vous en exceptez Venise & Florence, ne valoit peut-être pas le Congo & le Benin. J'ai voyagé, & je sçais l'histoire. Oui, les grands peuples chez les nègres sont à peu-près ce que nous avons été depuis le neuvième jusqu'au quatorzième siècle. Les mêmes opinions absurdes, les épreuves, les sortilèges, les droits féodaux, des loix atroces, des arts grossiers étoient alors chez nos ancêtres, & sont aujourd'hui chez les Africains.

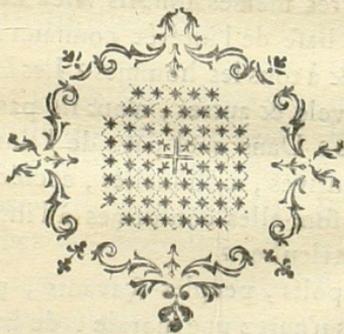
Portons-leur nos découvertes & nos lumières ; dans quelques siècles ils y ajouteront peut-être, & le genre humain y aura gagné. N'y aura-t-il jamais de prince qui fonde des colonies avec des vues aussi grandes ? N'en-

verrons-nous jamais des apôtres de la raison & des arts ? Serons-nous toujours conduits par un esprit mercantile & barbare , par une avarice insensée qui désole les deux tiers du globe , pour donner au reste quelques superfluités.

O peuples d'Europe ! les principes du droit naturel seront-ils toujours sans force parmi vous ? Vos Grecs , vos Romains ne les ont pas connus. Avant le Gouvernement civil de Loke , le livre de Burlamaqui & l'Esprit des Loix , vous les ignoriez encore ; que dis-je , dans ces livres mêmes sont-ils assez nettement posés sur la base de l'intérêt commun à toutes les nations & à tous les hommes ? Les Hobbes , les Machiavels & autres , n'ont-ils pas encore des partisans ? Dans quel pays de l'Europe les loix constitutives , criminelles , ecclésiastiques & civiles , sont-elles conformes à l'intérêt général & particulier ?

Peuples polis , peuples sçavants , prenez-y garde , vous n'aurez une morale , de bons gouvernements & des mœurs , que lorsque les principes du droit naturel seront connus de tous les hommes ; & que vous & vos législateurs ,

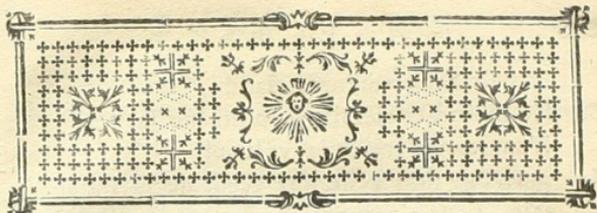
vous en ferez une application constante à votre conduite & à vos loix. C'est alors que vous ferez meilleurs, plus puissants, plus tranquilles: c'est alors que vous ne ferez pas les tyrans & les bourreaux du reste de la terre: vous sçauvez qu'il n'est pas permis aux Africains de vous vendre des prisonniers de guerre; vous sçauvez que les Seigneurs des grands fiefs de Guinée ne peuvent vous vendre leurs vassaux; vous sçauvez que votre argent ne peut vous donner le droit de tenir un seul homme dans l'esclavage.



PIECES
FUGITIVES.

AVERTISSEMENT.

SI ces Pièces fugitives étoient ignorées, je ne les ferois pas connoître, & je ne les donnois pas au Public, parce que je ne croirois pas lui faire un présent digne de lui; mais puisqu'elles ont été souvent imprimées, il n'y a pas d'inconvénient à ce qu'elles le soient enfin correctement.



PIGMALION.

ELEVE d'Apollon & favori des belles,
Entre les arts & les amours,
L'heureux Pigmalion partageoit ses beaux jours,
Comblé d'honneurs nouveaux & de faveurs nouvelles.
Sous son ciseau voluptueux
Une Vénus venoit d'éclore;
Celle qu'à Paphos on adore,
Peut-être des humains méritoit moins les vœux.
L'artiste, en la formant, se rappelloit l'image
Des beautés qui l'avoient charmé;
Ce que son cœur avoit aimé,
Il l'exprimoit dans son ouvrage.
Mon art a, dit-il, rassemblé
Des trésors qu'en cent lieux l'amour voulut répandre.
Que leur accord me plaît! & que j'ai bien sçu rendre
La jambe de Doris, & la gorge d'Eglé!
J'adorois dans Philis cette taille légère:
Que j'exprime avec vérité
Les secrets appas de Glicère!

Jamais fixé, toujours flatté,
 Sur les moindres détails il promène sa vue.
 L'amour-propre & la volupté
 Le ramènent sans cesse aux pieds de la statue.
 En vain, pour s'occuper d'un ouvrage nouveau,
 Il s'éloigne un instant de l'objet qui l'enchanté,
 Il s'excite au travail; mais sa main languissante
 S'arrête, tombe, & laisse échapper son ciseau.

Il quitte la statue, il revient auprès d'elle,
 Il la revoit, elle est encor plus belle.
 Si ce marbre, dit-il, pouvoit être animé,
 Qu'avec plaisir je lui rendrois hommage!
 Je l'instruirois à faire usage
 D'un cœur qui n'auroit point aimé.
 Il faut aimer, il m'aimeroit peut-être!
 Il devoit son bonheur à mon art, à mes feux;
 Avec l'art d'en jouir, il me devoit son être;
 Il ignorerait tout; mais son cœur & mes yeux
 Lui feroient bientôt tout connoître.
 Amour, sur ce marbre enchanteur
 Répands la flâme la plus pure;
 D'une beauté nouvelle enrichis la nature;
 A tant d'attraits tu dois un cœur.
 Il embrasse à ces mots le marbre qu'il adore,
 Il croit avoir senti de foibles mouvements;
 Il frémit, il observe, il voit, il doute encore;
 Une timide joie agit sur tous ses sens;

Il a vu palpiter une gorge naissante :
De transports plus ardens cet objet le remplit ;
Il y porte une main tremblante ,
Sous ses doigts étonnés le marbre s'amollit ;
Il cole sur sa bouche une bouche enflammée :
Elle répond , dit-il , à mon emportement ! . . .
Par le plaisir la Statue animée
Ouvre les yeux , & voit le jour & son amant.

Elle éprouve , sans rien connoître ,
Une aveugle félicité ;
Son cœur naissant est agité
Par le bonheur d'aimer & d'être.
Son ame est sans idée , & n'a que des desirs ;
Ses premiers sentimens ont été des plaisirs.
Par une caresse nouvelle
A chaque instant elle essayoit ses sens ,
Et ses plus simples mouvemens
Sont des faveurs pour lui , sont des plaisirs pour elle.
Ah ! désormais , dit-il , mon cœur content des Dieux ,
N'a rien à demander à leur bonté suprême :
Charmes que j'ai formés , qu'anima l'amour même ,
Ce jour a comblé tous mes vœux ,
Vous vivez , vous aimez & j'aime.





A MADAME DE

POURQUOI m'envoyer pour étrennes
Ce vase, où les plus belles fleurs,
Au blanc émaillé de Vincennes
Opposent leurs vives couleurs ?
Donner est un moyen de plaire ;
Mais je vous vois tous les instants,
Et sur mon cœur depuis long-tems
Il ne vous reste rien à faire.

Je m'en applaudis chaque jour ;
Si vos traits sont faits pour l'amour,
Votre cœur est fait pour le sage :
Il est rempli de fermeté,
De tendresse & de vérité,
Et votre amitié sans nuage,
N'a rien de la légèreté,
Ni des caprices de votre âge.

Votre facile autorité
Ne fait point sentir l'esclavage ;
On vous soumet sa volonté,
Et l'on croit de sa liberté
Ne faire qu'un meilleur usage.

Votre

Votre esprit juste & pénétrant
Ne cherche jamais à paroître,
Et plaît toujours en se montrant ;
On vous voit ce qu'on voudroit être.

Décent & jamais concerté,
Votre enjouement plaît sans médire ;
En partageant votre gaieté,
On peut croire qu'on vous l'inspire.

Vous voyez sans chagrin jaloux,
La beauté la plus régulière ;
Vous aimez S la V
Et vous en parlez comme nous,

Sans décider & sans prétendre ;
Votre sentiment est à vous ;
Vous ne condamnez point nos goûts,
Et vous sçavez ne pas les prendre.

Votre goût sans doute est très-bon ;
Mais vous protégez trop Titon :
C'est le seul reproche à vous faire.
Vous avez tout, esprit, raison,
Vertu, bon goût, & l'art de plaire.





É L É G I E.

ENFIN, je vais revoir ce cabinet tranquile ;
 Où l'amour & les arts ont choisi leur asyle ;
 Je verrai ce Sopha placé sous ce trumeau
 Qui de mille baisers nous répétoit l'image ;
 J'habiterai l'alcove où je rendis hommage
 A la beauté sans voile, à l'amour sans bandeau.
 Là, Philis se livroit au bonheur d'être aimée ;
 Là, lorsque de nos sens l'ivresse étoit calmée,
 Attendant sans langueur le retour des desirs,
 Un amour délicat varioit nos plaisirs.

Nous lisons quelquefois ces vers pleins d'harmonie
 Où Tibulle exhala sa flamme & son bonheur ;
 Je t'adorai, Philis, sous le nom de Délie ;
 Dans ces vers emportés tu reconnus mon cœur.
 Que ce tems dura peu ! de fleurs à peine écloses,
 Le gazon de ces prés étoit entrelacé ;
 Le Printems s'annonçoit par le retour des roses ;
 Par le Printems Mars étoit annoncé,
 Pour suivre mon devoir dans une route obscure,
 Il fallut te quitter : qu'ls moments ! quels adieux !
 Je crus me séparer de toute la nature.
 Mais les pleurs des amants ont apaisé les Dieux ;

Louis calme la terre; il me rend à moi-même.
 Je ne vends plus mon tems aux querelles des Rois,
 Je ne suis plus qu'à ce que j'aime,
 Et n'obéis plus qu'à tes loix.
 L'un de l'autre enchantés dans ce vallon sauvage,
 Réunis par nos goûts, conduis-moi tour à tour
 De l'étude aux plaisirs & des arts à l'amour;
 C'est l'ennui qui le rend volage;
 En l'occupant nous sçaurons le fixer;
 Nous sçaurons de nos jours faire le même usage.
 Je ne sçais que t'aimer, viens m'apprendre à penser;
 Conduis ma jeune Muse, & reçois-en l'hommage;
 Sois à jamais de mes écrits
 Le juge, l'objet & le prix.
 Que mon sort & mes vers n'excitent point l'envie;
 Qu'ils soient dignes de l'exciter.
 Oublié désormais d'un monde que j'oublie,
 Te bien peindre, te mériter,
 Te caresser & te chanter,
 Sera tout l'emploi de ma vie.





SUR LA PAIX

DE 1748.

LAS des fatigues de la guerre,
 Las du commerce des héros,
 Je prends bien ma part du repos
 Que LOUIS accorde à la terre,
 Dans la foule de nos guerriers,
 Soldat obscurément utile,
 Je ne partageois les lauriers
 Ni de Saxe, ni de Belle Isle.
 J'essuyois les récits mortels
 Et les airs tristement capables
 De nos Lieutenants-Colonels;
 De mille plaisants détestables
 J'essuyois les fades bons mots,
 De leurs festins la lourde ivresse,
 Et leurs plaisirs sans politesse.
 Victime des Rois & des fots,
 Je m'ennuyois pour la Patrie.
 Mais c'en est fait, Mais en furie
 Ne tonne plus sur nos remparts;
 Nous replions nos étendars,
 Et pour les plaines de Hongrie,

LOUIS fait partir les Houffards.
 Aux Dieux des plaisirs & des arts
 J'offre les instans de ma vie.
 Ne crois pas qu'à nos beaux esprits
 Je veuille disputer la gloire ;
 Je ne veux vaincre que Philis,
 Et ne chanter que ma victoire.

ÉPITRE A

Du ciel, Philis, vous eûtes en partage
 Des yeux très-noirs, un très-joli visage,
 Des bras, des mains, un teint, & carera.
 Vous chantez bien, votre voix est charmante ;
 Mais cette voix deviendra plus touchante.
 Votre esprit plaît ; mais votre esprit plaira
 Bien plus un jour. Je vous vois dans la danse
 Avec scrupule observer la cadence.
 On vous approuve, on ne vous en dit rien.
 Sur le clavier, quand votre main brillante
 Joue avec art une pièce sçavante,
 On dit, Philis, que vous jouez très-bien ;
 Et voilà tout. Moi je dis sans mystère,
 Qu'à vos talens vous pouvez ajouter,
 Même beaucoup. Ce n'est point la flatter ;

Mais je suis vrai. Si quelqu'un peut vous plaire ;
Je le sens bien , Philis , j'en gémirai ;
Mais ce quelqu'un vous fera fort utile ;
Vous deviendrez tout d'un coup plus habile ;
Plus belle encor : je vous en convaincrai.
Premièrement ces yeux dont la prunelle
Dans son repos éclate d'un beau noir ,
Ces deux grands yeux qui ne savent que voir ;
Auront d'abord une beauté nouvelle.
Ils regardoient , Philis , ils parleront.
En s'animant du feu de la pensée ,
Vous sentirez , & vos yeux le diront.
Vous ravirez une foule empressée
D'amants nouveaux , au son de l'instrument.
Que votre main , plus légère & plus sûre ,
Dès cet instant parcourt plus vivement.
Les voyez-vous battre en cœur la mesure ,
Ou fredonner l'air tendre & gracieux
Que vous jouez & qu'expriment vos yeux ?
Si vous dansez , nous admirons vos graces ,
Cet air plus vif , cette tête , ces bras ,
La volupté semble tracer vos pas ,
Et mille amours s'empressent sur vos traces.
Plus d'une belle enrage en ce moment ;
Mais n'en dit mot , & vous fait compliment.
Quand j'entendrai votre bouche vermeille
Chanter le Dieu qui regnera sur vous ,

De votre voix les sons à mon oreille
Seront alors plus touchants & plus doux.
Vous nous verrez tomber à vos genoux.

Aimez, Philis, & vous serez parfaite;
Si vous n'aimez, soyez du moins coquette.

J'ai jusqu'ici parlé pour votre bien,
M'est-il permis de parler pour le mien ?
Si vous sortez de l'état insipide
Où votre cœur languit dans les beaux jours,
Jeune Philis, souvenez-vous toujours
Que je m'offris à vous servir de guide;
En profitant de mes sages avis,
N'oubliez pas qu'ils méritoient un prix.
Je ne viens point demander pour salaire
Un cœur tout neuf qui s'effarouchoit.
Je vous ai dit comment vous pourrez plaire;
Je vais chercher comment on vous plairoit.





LE SOIR.

LE Soleil finit sa carrière,
Le tems conduit le globe ardent,
Et dans des torrents de lumière
Le précipite à l'occident.
Sur les nuages qu'il colore,
Quelque tems il se reproduit,
Dans leurs flots azurés qu'il dore
Il rallume le jour qui fuit.
La vapeur légère & fluide
Que rassemble un air tempéré,
Va bientôt de la terre aride
Rafraîchir le sein altéré.
Des roses qu'il a ranimées,
Zépher embellit les couleurs;
Il voltige de fleurs en fleurs,
Et de ses aîles parfumées
Répand les plus douces odeurs.

Quittons le frais de cet asyle,
Où loin du tumulte & du jour,
Ma Muse légère & facile
Offroit des chansons à l'Amour.
Sensible aux accords de ma lyre,

Puisse Lisette à son retour,
Applaudir aux vers qu'elle inspire !
Mes yeux errants sur ce côneau,
Dans le lointain ont vu Lisette ;
Ah ! courons vite à sa houlette
Attacher un ruban nouveau :
Que d'une guirlande nouvelle
Ma main couronne ses cheveux,
Et qu'elle lise dans mes yeux
Le plaisir de la voir si belle.

Mais les oiseaux par leurs concerts ;
Cessent de troubler le silence ;
L'ombre descend, la nuit s'avance,
En planant sur les champs deserts.
Déjà sur ses ailes légères
Morphée amène le repos ;
Dieu puissant, suspends les travaux ;
Endors les époux & les mères,
Et ne verse point tes pavots
Sur les yeux des jeunes bergères.

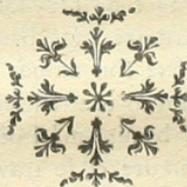
Mais de l'horizon nébuleux
S'élance un astre qui l'éclaire,
Et sur l'Océan ténébreux
Fait jouer sa foible lumière.
Les rayons du globe argenté
Tombent & pénètrent les ombres.

N v

La nuit fait tort à la beauté,
Le grand jour à la liberté;
Ces feux pâles, ces clartés sombres,
Sont le jour de la volupté.

J'entends la voix de Philomèle,
Je m'arrête pour l'écouter;
Comme elle je voudrois chanter
Le plaisir que je sens comme elle.
Echappée aux regards jaloux,
Lifette arrive au rendez-vous.
D'un feu plus doux ses yeux s'animent;
Les miens annoncent mes desirs;
Nos regards confondus expriment
L'espoir & le goût des plaisirs.
Aimable fils de Cythérée,
De l'ivresse de nos esprits
Tu ne peux augmenter le prix
Qu'en ajoutant à sa durée.
De ce délicieux moment
Fixes le passage insensible;
Que dans sa course imperceptible
Le tems vole plus lentement.
Dans les fougues du plaisir même,
Que sans cesse le sentiment
Ajoute à mon bonheur suprême;
Que dans les bras de ce que j'aime,
Des transports, de l'emportement,

Je passe à ce calme charmant
Où l'ame, après la jouissance,
Sans tumulte, mais sans langueur,
Dans un voluptueux silence,
Se rend compte de son bonheur.
Mais la mollesse où tu nous plonges,
Sommeil, suspendra nos desirs ;
Dans des tableaux vrais que les songes
Nous retracent tous nos plaisirs.
Puis-je encor dans ton empire
Près de Lisette soupiner,
La voir dans mes bras, l'adorer,
Et m'éveiller pour le lui dire !





LE TRIOMPHE D'ALEXANDRE.

LA Grèce & l'Orient aux pieds de leur vainqueur,
 Jouissoient d'une paix profonde ;
 Alexandre content dans ce repos du monde,
 A ses goûts sans réserve abandonnoit son cœur.
 Des festins & des jeux dans les murs d'Ecbatane,
 Remplissoient les moments, varioient ses plaisirs ;
 Statira, Taïs & Roxane,
 Partageoient tour à tour & combloient ses desirs.
 Mais des rivages de l'Hydaspe,
 Un objet plus charmant transporté dans sa cour
 Eut bientôt fixé son amour ;
 Alexandre est d'abord tout entier à Campaspe.
 Eh ! quelle autre beauté méritoit ses regards !
 La main de la nature & le travail des arts
 N'avoient jamais formé d'aussi parfait modèle.
 Un jour, en la quittant, il fait venir Apelle ;
 J'exige de ton art un chef-d'œuvre nouveau :
 Des mortelles, dit il, viens peindre la plus belle ;
 C'est un sujet digne de ton pinceau.
 Va préparer les couleurs & la toile ;
 Je veux que de son lit conduite devant nous,

Elle s'offre à tes yeux sans parure & sans voile :
Tous ses traits sont charmants , il faut les peindre tous...
Mais je crains pour ton cœur le pouvoir de ses charmes.

Ah, Seigneur ! foyez sans alarmes :
D'une esclave dans l'Inde autrefois amoureux ,
Je touchois , dit Apelle , au moment d'être heureux ;
Le Scythe sur ces bords ayant porté ses armes ,

Nous sépara , sans doute pour jamais ;
Mais rien ne pourra désormais
L'effacer de mon cœur , ni suspendre mes larmes.
Il dit , part & revient. Un soleil radieux
Eclaire le salon où Campaspe est entrée ,
Et le jour éclatant de la voûte azurée
Sembloit à ce spectacle inviter tous les yeux :
Contemples , dit le Roi , ce que j'offre à ta vue ;

Admires , peins , tu ne flatteras pas.

Les yeux baissés , Campaspe nue
Rougit , tourne la tête , & n'ose faire un pas.
Elle tient sur son sein une main étendue ,
Et l'autre , en descendant , couvre d'autres appas.

Ah ! que vois-je ! s'écrie Apelle ,
Je ne me trompe point , c'est elle-même , ô Dieux !
Ses regards languissants errent long-tems sur elle ;
Ils vont de son rival interroger les yeux :
Il y voit du plaisir ; il frissonne , il soupire ;
Une injuste fureur , & le plus tendre amour ,
La joie & la douleur l'agitent tour à tour ;
Il gémit , il adore , il déteste , il desire.

Elle lève les yeux, reconnoît son amant,
 Jette un cri, soupire & recule,
 Regarde Apelle tendrement,
 Voit son danger, & dissimule.
 Ces soupirs d'un cœur enflammé,
 Ces cris sont entendus. Apelle a vu qu'on l'aime.
 Ah! dit-il, mon rival, au sein du plaisir même,
 Est moins heureux que moi, puisqu'il est moins aimé.

Campaspe, vis-à-vis d'Apelle,
 Voudroit ne se montrer qu'aux yeux de son amant;
 Mais Alexandre est auprès d'elle,
 Et veut la voir à tout moment
 Dans une attitude nouvelle.
 Sur les charmes les plus secrets
 Il porte quelquefois une vue inquiète.
 Mais la toile est placée, & les pinceaux tout prêts,
 Et malgré sa douleur secrète
 Le peintre a commencé de dessiner les traits.

A mon malheur, dit-il, j'ajoute encor moi-même,
 Je vais à mon rival préparer des plaisirs,
 Je vais multiplier l'objet de ses desirs,
 Sous ses yeux, en tout rems, il aura ce que j'aime;
 Et moi, toujours contraint par de cruels égards,
 Je cacherai loin d'elle & mes pleurs & ma rage.
 Plus tendre que prudent, il portoit ses regards
 Chaque instant sur l'objet, rarement sur l'ouvrage;

Et mille fois le bras vers la toile étendu,
S'arrête & tient en l'air le pinceau suspendu.

Les yeux étincelants, auprès d'elle Alexandre
A peine à commander à ses sens irrités;
Il couvre de baisers un sein & des beautés
Que Campaspe en tremblant veut & n'ose défendre;
Contre les attentats d'un maître impérieux

Campaspe invoque tous les Dieux,
Jette sur son amant le regard le plus tendre;
Le voit pâlir & détourner les yeux;
Elle s'élançe entre les bras d'Apelle.

Tous deux, fondants en pleurs, tombent aux pieds du Roi;

C'est-là cette esclave si belle
Qui sur les bords de l'Inde avoit reçu ma foi.
Apelle à son rival n'en dit pas davantage.
Campaspe veut parler; la crainte & les sanglots
A sa voix affoiblie ont fermé le passage;
Le visage attaché sur les pieds du héros,
Ils pressent les genoux de leurs mains défaillantes;
Ils lèvent jusqu'à lui leurs paupières tremblantes;
Ils lisent dans ses yeux sa jalouse fureur;
Peut-être dans leur sang va-t-elle être assouvie.
Ils remplissent d'amour ces moments de terreur,
Et se donnent du moins les restes de leur vie;
Ils se tendent leurs bras que la crainte a glacés,
Et baignés de leurs pleurs se tiennent embrassés.

Alexandre, long-tems spectateur immobile ;
 Laisse errer ses regards sur eux ;
 Il paroît méditer sur leur état affreux ,
 Et conserver une fureur tranquile.
 Mais son front, tout-à-coup, devenu plus serein ;
 Il se penche vers eux, & leur tendant la main :
 J'ai tout vaincu, dit-il, je me vaincrai moi-même.
 Apelle, en te l'ôtant, je n'en jouirois pas :
 L'image de tes pleurs me suivroit dans ses bras ;
 Campaspe, dans les miens, plaindroit l'amant qu'elle aime ;



E P I T R E

A M. LE P... DE B...

JE revois donc les bords où le ciel m'a fait naître :
 Là, j'ai vu comme un jour passer mes premiers ans ;
 Charmé de voir, d'agir, d'entendre, de connoître,
 C'est-là que j'essayai ma pensée & mes sens,
 Et m'assurai du plaisir d'être.
 C'est ici que la voix d'un maître
 A troublé mes jeux innocents.
 La raison des parents gêne le premier âge ;
 La tendresse & l'humeur nous prodiguent leurs soins ;
 Tous les goûts à la fois, mille nouveaux besoins

Nous font sentir notre esclavage.
Le cœur, inquiet & volage
Veut s'égarer en liberté,
Et sur les ondes emporté
Craint le pilote & non l'orage.
D'un joug utile on se dégage,
L'Espérance au front gai vient flatter nos desirs :
J'étois embarrassé du choix de mes plaisirs ;
Tout devoit être mon partage.
J'entreprendois mille travaux,
Je me faisois aimer, j'étois utile au monde,
Je suffisois à tout ; obstacles & rivaux,
Rien n'arrêtoit une ame ardente & vagabonde ;
Qui prévoyoit dans tout quelque succès nouveaux.

Il me semble qu'ici le souffle du Zéphire
M'apporte des Esprits plus purs & plus nombreux ;
Dans ces lieux où je fus heureux,
Avec plaisir encor quelquefois je respire ;
Je crois m'y retrouver à la fleur de mes ans ;
Mon cœur s'épanouit sous un ciel qui s'épure,
Et le printems de la nature
Pour un instant du moins me rend à mon printems.
Je cherche à retenir l'erreur où je me plonge ;
C'est ainsi qu'un amant, chagrin que le réveil
Du bonheur qu'il goûtoit lui prouve le mensonge,
S'efforce à retomber dans les bras du sommeil,
Pour être encore heureux en songe.

J'espérois autrefois : espérer c'est jouir.

Mais le tems fait évanouir

Ces chimériques jouissances ;

Il m'en fait voir la vanité ,

Sans me rendre en réalité

Ce qu'il m'enlève en espérances.

Je perds tous les objets qu'il ôte à mes desirs ;

De l'avenir trompeur j'ai perdu les plaisirs ;

Sous ses voiles obscurs , au printems de mon âge ,

Je voyois tous les biens qu'il alloit m'apporter ;

Quand d'un œil plus certain j'en perce le nuage ,

Je vois trop aujourd'hui tout ce qu'il va m'ôter ;

J'aimois à le prévoir , je perds à le connoître :

J'espérois l'instant où je suis ,

Je crains l'instant où je dois être.

Il est d'autres plaisirs que le tems a détruits.

Plus jeune , je pensois que ma jeune maîtresse

Etoit le seul objet qui pourroit m'enflammer ;

Je croyois pouvoir seul obtenir sa tendresse ;

Je croyois que nos cœurs s'attendoient pour aimer ;

Comme un choix éclairé j'adorois son ivresse ;

Ses desirs me flattoient , j'estimois ses rigueurs ;

Du nom de sentiment j'honorois sa foiblesse ;

Je croyois que les cœurs étoient le prix des cœurs.

J'errois dans les jardins d'Armide ;

Au miroir de la vérité ,

Au lieu d'un séjour enchanté

Je découvre une plage aride.

Je l'ai vu cet amour, cette divinité ;
Au vuide de nos cœurs, à notre oisiveté ;

J'ai vu qu'il devoit sa puissance ;

Il n'est jamais dans sa naissance

Que le goût de la volupté ,

Languissant dans la jouissance ,

Réveillé par la vanité ;

D'une froide fidélité

On conserve l'objet avec inquiétude ;

On lui soumet sa volonté ;

L'amusement se change en habitude ,

L'habitude en nécessité.

J'ai perdu par degrés les erreurs les plus chères ;

Ah ! le grand jour qui m'a frappé

M'éclaira trop sur nos misères ,

Et je maudis l'instant où je fus détrompé.

Je voyois les humains comme un peuple de freres ;

Sans défense auprès d'eux je ne redoutois rien ;

Je voyois tous les cœurs prêts à répondre au mien ;

Je croyois aux amis sincères.

J'ai vu l'exacte probité

Et la scrupuleuse équité

Voiler souvent des cœurs arides ;

J'ai vu prendre pour la bonté ,

La foiblesse des cœurs timides ;

Le vil besoin d'être flatté ,

Donner des louanges perfides ;
 J'ai vu que la sincérité
 N'étoit que l'orgueil ou l'envie ;
 Qui s'exhaloient en liberté.
 Par une fausse piété
 J'ai vu la raison poursuivie ;
 J'ai vu le vice heureux , de graces revêtu ,
 Déplacer avec art le mérite sublime :
 Tout est opprimé s'il n'opprime ;
 Tout combat sur la terre , ou tout a combattu ;
 Le plus fort est tyran , le plus foible est victime.
 Aurois-je donc perdu le plaisir d'estimer ?
 Et faut-il rougir de mon être ?
 Dès qu'on commence à vous connoître ,
 Faut-il donc , ô mortels ! cesser de vous aimer ?

Auprès de toi souvent j'oublie
 Combien ils sont légers , aveugles ou pervers ;
 Si je méprise en eux la nature avilie ,
 J'admire & j'aime en toi la nature ennoblie.
 Sans toi , j'irois chercher les plus sombres déserts ;
 Et dans un antre obscur , ou sous un toit de chaume ,
 Pleurant d'avoir connu le néant des vertus ,
 Je m'écrierois avec Brutus ,
 O Vertu ! n'es-tu qu'un fantôme ?





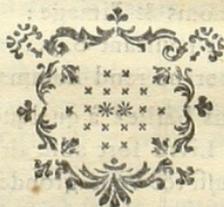
A MADEMOISELLE

AVEC les charmes de l'amour,
 (Ou si vous l'aimez mieux des anges,)
 Vous avez eu jusqu'à ce jour
 Plus de bonbons que de louanges.
 Quand votre miroir aujourd'hui
 Vous dit que vous êtes jolie,
 Loin qu'on vous en parle après lui ;
 On veut que votre cœur l'oublie.
 Tout sans cesse occupe vos yeux ;
 Votre esprit vif est curieux ;
 C'est le bon esprit à votre âge :
 Il cherche un sens au mot nouveau,
 Et des objets dans le cerveau,
 Il place les noms & l'image :
 A votre esprit pourtant B...
 Personne encor ne rend hommage.

Quand vous bâillez à quelque trait
 D'un certain Livre fort abstrait,
 Votre mie aussi-tôt vous gronde ;
 Elle prétend que par projet
 Vous vous ennuyez d'un sujet
 Qui doit ennuyer tout le monde.

On vous fait un sermon chrétien
 Sur votre ignorance profonde,
 Et jamais vous n'entendez bien
 Ce bon livre où l'on entend rien.

On est encor plein d'injustices
 Sur vos mœurs, sur vos goûts naissants;
 De vos vœux les plus innocents
 On exige des sacrifices.
 On vous apprend l'art d'obéir,
 Eh! B... qu'en pourrez-vous faire?
 Tous les cœurs voudront vous servir.
 Oui, vous avez le don de plaire,
 Du sentiment, de la gaieté,
 Des graces, de l'égalité;
 Vous ressemblez à votre mère;
 Vous aurez avec sa beauté,
 Son esprit & son caractère.





VOLEZ, papillon libertin ;
 Aux fleurs de nos vergers le printems vous rappelle ;
 Plus pressant qu'amoureux , plus galant que fidèle ,
 De la rose coquette allez baiser le sein ;
 Qu'un goût vif & léger vous amuse auprès d'elle ;
 Triomphez , & volez soudain
 Auprès d'une rose nouvelle.
 D'aimer & de changer faites-vous une loi ;
 A ces douces erreurs consacrez votre vie.
 Ce sont-là des conseils que j'au ois pris pour moi ,
 Si je n'avois point vu Silvie.



CHANSON.

SANS dépit , sans légèreté ,
 Je quitte une amante volage ;
 Et je reprends ma liberté ,
 Sans regretter mon esclavage.



Ce matin j'ai cueilli des fleurs ,
 Sans faire un bouquet à Lisette.
 J'ai déjà quitté ses couleurs ,
 Je vais lui rendre sa houlette.



SANS rougir, j'ai vu sous l'ormeau
 Silvandre aux pieds de l'infidelle ;
 J'ai joué sur mon chalumeau
 L'air que Silvandre a fait pour elle,



JE ne fais plus dans nos vallons
 Retentir le nom de Lisette ;
 Je veux lui dire les chansons
 Que je ferai pour Timarette.



SI quelquefois dans le sommeil
 Ses faveurs me sont retracées,
 Elle n'est plus à mon réveil
 La première de mes pensées,



JE ne viendrai plus en ces lieux
 Respirer l'air qu'elle respire ;
 Je ne cherche plus dans ses yeux
 Ce que je dois penser ou dire,



LISETTE a perdu plus que moi :
 J'étois tendre, elle étoit coquette ;
 Lisette m'a manqué de foi :
 Non, non, je n'aime plus Lisette.



ÉPITRE.



ÉPITRE.

C HLOÉ, ce badinage tendre ,
 Ces légères faveurs amusent mes desirs ;
 Ce sont des fleurs que l'amour sçait répandre
 Sur le chemin qui nous mène au plaisir.
 Mais puis-je à les cueillir borner mon espérance ?
 Ici, loin des témoins, dans l'ombre & le silence ,
 Donnons au vrai bonheur ce reste d'un beau jour.
 De ces riens enchanteurs n'occupons plus l'Amour ,
 Chloé, tirons ce Dieu des jeux de son enfance.
 Les faveurs sont, dis-tu, l'écueil de la constance :
 Rapelle-toi ce soir, où sensible à mes vœux ,
 Tu daignas par un mot dissiper mes alarmes :
 Oui, j'aime... Que ce mot embellissoit tes charmes !
 Qu'il irritoit mes transports amoureux !
 Déjà tous mes soupirs expiroient sur ta bouche ;
 Je voulus tout tenter ; mais sans être farouche ,
 Tu repoussas l'Amour égaré dans tes bras :
 Je ravis des faveurs, & je n'en obtins pas.

L'honneur, ce vain fantôme, effrayoit ta tendresse ,
 Il dissipoit des sens l'impétueuse ivresse :
 Ennemi de l'amour qu'il ne peut surmonter ,
 Sans sçavoir l'obtenir disputant la victoire ,

O

A combattre il borne sa gloire ;
 Il est toujours vaincu , mais il veut résister.
 Tu m'aimes , jet'adore ; ah ! garde-toi de croire
 Que ce foible tyran puisse nous arrêter ;
 On le craignoit jadis ; & les cœurs de nos mères
 Ne goûtoient qu'en tremblant le bonheur de sentir.
 De ce siècle poli les loix sont moins sévères ;
 L'amour à ses côtés n'a plus le repentir.
 Nous rions aujourd'hui de ces prudes sublimes ,
 Qu'effarouche un amant , qui gênent leurs desirs ;
 Et ces plaisirs si doux dont tu te fais des crimes ,
 Dès qu'on les a goûtés ne sont que des plaisirs,

Vas , ton honneur est d'être belle ,
 Ton devoir est d'être fidelle ,
 Tes loix sont dans ton cœur , les amours sont tes Dieux ;
 Jeune Chloé , qu'ils soient tes guides.
 Ce prélude voluptueux
 Va nous conduire à des biens plus solides.
 L'Amour , en se jouant , fatiguoit ta vertu ;
 Tu sens l'ennui de te défendre ;
 A l'honneur d'avoir combattu
 Hâtes-toi d'ajouter le plaisir de te rendre.




 CHANSON.

DANS le sein des faveurs de la beauté que j'aime,
 Je déteste les traits dont l'Amour m'a frappé.
 Mon rival plus heureux goûte un bonheur suprême :
 On nous trompe tous deux ; mais il est mieux trompé.


 VERS

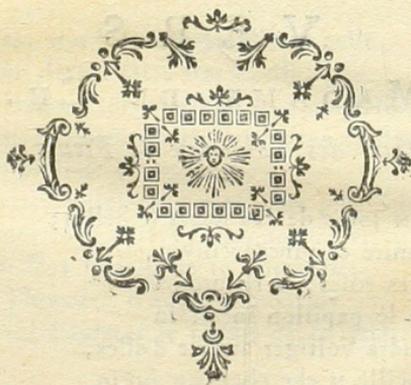
A MADAME DE CH....

Sur des Tableaux de Fleurs.

J'EN jouis de ces fleurs si belles ;
 J'admire ce pinceau divin,
 Et ces roses, si naturelles
 Que le papillon incertain
 Viendra voltiger autour d'elles,
 L'abeille y chercher son butin.
 Les fleurs ne brillent qu'un matin ;
 Les vôtres seront immortelles.
 Ah ! si j'avois votre talent,
 Je peindrois un objet charmant,

O ij

Paré des graces du jeune âge,
Qui plaît dès le premier instant,
Et chaque instant plaît davantage ;
Dans l'amitié tendre & constant,
Sincère sans être imprudent,
Naïf & fin , sensible & sage.
Aisément on devineroit
Quel auroit été mon modèle ;
Ch seule ignoreroit
Que le portrait est d'après elle,





A . . . :

QUELQUES soupçons, un instant de colère ;
Méritoient-ils cet excès de rigueur ?
Malgré mes torts , tu lisois dans mon cœur ;
En t'adorant pouvoit-il te déplaire ?
Dans tes regards je vois ton changement ;
L'expression d'un tendre sentiment
N'anime plus ces yeux si pleins de charmes ;
Si de Doris je feins d'être l'amant ,
Tu ne vois rien , ou tu vois sans alarmes ;
Si près de toi j'ai moins d'empressement ,
De ma froideur tu te plains froidement.
C'en est donc fait , & je vais de mes larmes
Payer toujours la faute d'un moment ;
Ton amitié , dans cet état funeste ,
Soutient mon cœur ; ce prix m'étoit bien dû.
Je vais jouir de tout ce qui me reste ,
Et regretter tout ce que j'ai perdu.





LE MATIN.

LA Nuit vers l'occident obscur
Replioit lentement ses voiles ;
D'un feu moins brillant les étoiles
Eclairoient le céleste azur.
De sa lumière réfléchie
Le soleil blanchissoit les airs ,
Et par degrés à l'univers
Rendoit les couleurs & la vie.

Du sommeil à la volupté
Mes sens éprouvoient le passage ;
Des songes me traçoient l'image
Du bonheur que j'avois goûté ;
Je sentoïis qu'il alloit renaître ,
Et par ces songes excité ,
Je recevois un nouvel être.

Libres des chaînes du sommeil ,
Mes yeux s'ouvrent pour voir Thémire ,
Je vois , j'adore , je désire ;
Dieux ! quel spectacle & quel réveil !
Près de moi Thémire étendue
Ne déroboit rien à ma vue ;

Je détaillois mille beautés,
Je m'applaudissois de ma flamme;
Le trouble aveugle de mon ame
En occupoit les facultés.
Tout à l'amour, tout à Thémire,
J'ai jouï de mes sentiments
Près de l'objet qui les inspire:
Oui, disois-je, ces traits charmants,
Animés par un cœur fidèle,
Sont au plus tendre des amants;
C'est pour moi que Thémire est belle.

J'avois entr'ouvert les rideaux;
Du soleil la clarté naissante
Doroit cette onde jaillissante
Qui retombe sous ces berceaux.
Déjà du sein des prés humides
S'élevoient les foibles vapeurs,
Que la nuit en perles liquides
Rassemble & fixe sur les fleurs.
Des habitants de ce bocage
La joie inspiroit les concerts;
Un vent frais épuroit les airs,
Et murmuroit dans le feuillage.

La terre sembloit s'embellir
Pour s'offrir aux yeux de Thémire;
Elle étend les bras & soupire,
Et je sens mon cœur tressaillir.

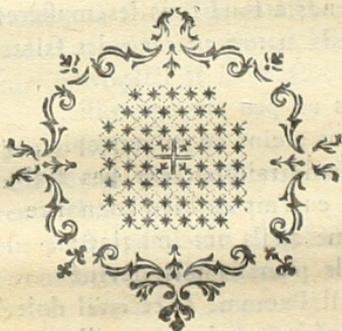
O iv

Elle ent'rouvre des yeux timides,
Qu'éblouit l'éclat du grand jour;
Dans ses beaux yeux mes yeux avides
Cherchoient, trouvoient, puisoient l'amour.
Sur ses charmes ma main errante
Se porte avec rapidité;
Sur sa bouche mon ame ardente
S'élance avec vivacité,
Et s'imprime avec volupté.

J'ai sçu près du bonheur suprême
Le suspendre pour le goûter;
L'instant de le précipiter
Fut marqué par Thémire même,
Et des plaisirs de ce que j'aime,
J'ai senti les miens s'augmenter.
J'ai joui malgré mon délire
Et mes transports impétueux,
Du murmure voluptueux
Des fréquents soupirs de Thémire;
Ma bouche à ses cris languissants
Répond à peine : Ah ! je t'adore !
Le plaisir fatigua nos sens,
Et nos cœurs jouïrent encore.

Mais l'astre du jour dans les cieus
Poursuivoit sa vaste carrière,
Et de son disque radieux

Répançoit des flots de lumière ;
De mille ornements odieux
J'ai vu l'importune barrière
Dérober Thémire à mes yeux ;
Plein d'amour & d'impatience ,
Je fors sans témoins & sans bruit ,
Et vais languir jusqu'à la nuit
Dans les horreurs de son absence.




 ÉPITRE A

A vivre au sein du Jansénisme,
 Cher Prince, je suis condamné,
 Et des Muses abandonné,
 Dans le vieux château de T**
 Je répète mon catéchisme.

Des intrigues de Port-Royal
 J'apprends à fond tous les mystères;
 J'entends mettre au rang des saints Pères,
 Nicole, Quesnel & Pascal.
 J'en lis un peu par courtoisie.
 Ces fous pleins de misantropie,
 Souvent ne raisonnoient pas mal;
 Ils ont eu l'art de bien connoître
 L'homme qu'ils ont imaginé;
 Mais ils n'ont jamais deviné
 Ce qu'est l'homme & ce qu'il doit être.
 Plus ingénu, moins orgueilleux,
 Montagne, sans art, sans système,
 Cherchant l'homme dans l'homme même,
 Le connoît & le peint bien mieux.
 Par mille traits ingénieux
 Le Socrate Anglais nous réveille;
 Il inspire quand il instruit;

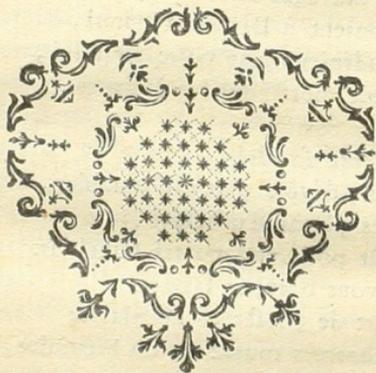
C'est un sage qui nous conduit,
C'est un ami qui nous conseille.

Un vieux Janséniste grondeur
Dit qu'en détruisant la nature,
On fait plaisir à son auteur,
Et qu'on charme le Créateur
En tourmentant la créature.
Du petit nombre des élus
Tous ses ennemis sont exclus;
Et ces sauvages cénobites,
Qui vantent à Dieu leur ennui,
Ne voudroient plus vivre pour lui,
S'il étoit mort pour les Jésuites.

Indulgente société,
O vous, dévots plus raisonnables,
Apôtres pleins d'urbanité,
Le goût polit vos mœurs aimables.
Vous vous occupez sagement
De l'art de penser & de plaire;
Aux charmes touchants du Bréviaire,
Vous entre-mêlez prudemment
Et du Virgile & du Voltaire.
Vous parlez au nom du Seigneur,
Et vous n'ennuyez point les hommes;
Vous nous condamnez sans fureur,
Vous nous voyez tels que nous sommes.

O vj

Je ne prends point pour directeur
Un fou dont la mauvaise humeur
Erige en crime une foiblesse ,
Et veut anéantir mon cœur ,
Pour le conduire à la sagesse.
Je sens, j'ai des goûts, des desirs ;
Dieu les inspire ou les pardonne ;
Le triste ennemi des plaisirs
L'est aussi du Dieu qui les donne.

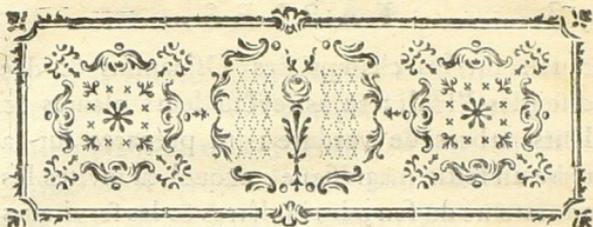


F A B L E S
O R I E N T A L E S .



F A B L E S
ORIENTALES.





P R E F A C E
D E S A A D I.

LOUANGE au Dieu tout-puissant, père de tous les êtres, source de l'être, le créateur & le moteur du ciel & des sphères, chef économe & sage de la nature, qui fit cesser le désordre des éléments, & qui de leur combat fit naître l'ordre & le monde. Grand Dieu ! tu calmes les tempêtes qui s'élèvent sur les mers & dans les cœurs des êtres intelligents ; tu fais sortir le bonheur du choc des passions opposées. Chacun des globes célestes contribue à éclairer les globes célestes ; les vents conduisent les nuages & balancent les mers. Les empires sont utiles aux empires, l'homme aux animaux, les animaux à l'homme. Tu ordonnes au zéphyr d'étendre les tapis d'ême-

raude sur les champs des Osmanlins & des disciples d'Hali ; tu as revêtu leurs plantes & leurs arbres de verdure ; tu prépares sur la terre un festin magnifique , auquel tu invites les adorateurs du feu , les idolâtres & les serviteurs fidèles. Quel homme osera s'opposer au bonheur des hommes ? Quand tous les êtres sont utiles l'un à l'autre , quel homme osera rester inutile à sa patrie & au monde ?

Je faisois ces réflexions dans l'obscurité paisible d'une nuit profonde , & je me retraçai le spectacle de ma vie passée.

Je vis avec horreur que j'avois consumé le tems sans l'employer ; je versois des larmes , mon cœur endurci s'attendrissoit , & ces mots conformes à ma situation s'échappèrent de mon sein.

A chaque moment une portion de l'esprit de vie s'éteint pour jamais , & ce qui me reste est bien peu de chose. Tu sommeilles , toi qui as déjà vu s'écouler cinquante ans de ta durée ! Oh , si tu avois assez de lumière & de sagesse pour faire un bon usage du peu de jours qui te sont destinés ! Il rougit de honte , celui qui est parti sans avoir achevé l'ouvrage que lui

imposoit la nature. La trompette a sonné, & il ne préparoit point ses bagages : un sommeil agréable arrêtoit ce voyageur long-tems après le lever de l'aurore. Il naît un homme ; il commence un édifice, & meurt : il en naît un autre ; il commence un édifice, & meurt. Les races se succèdent ; tout se commence, & rien n'est fini. Heureux qui a passé sur la terre des jours utiles ! sa récompense l'attend dans l'autre vie. Envoyez sur la route ce qui vous est nécessaire pour le voyage, personne ne pourra vous le donner ; faites-le partir avant vous ; montrez-vous homme, & partez.

Le soleil commençoit à paroître, & le sommeil n'avoit point fermé ma paupière ; un ami avec lequel j'avois fait autrefois le voyage de la Mecque, & avec lequel je m'étois livré aux délices de la vie, vint mē trouver, & ne put m'arracher à mes réflexions ; il me fit plusieurs questions, auxquelles je ne répondis pas ; il s'en offensa, & me dit :

Il y a des expiations pour les sacrilèges ; mais on n'expie pas les offenses faites à l'amitié. Qu'est-ce que la langue dans la bouche de l'homme vertueux ? C'est la clef qui ouvre un trésor.

J'embrassai mon ami, je lui parlai, & nous fortîmes pour nous égayer par le spectacle de la nature. Le printems venoit de renaître; la terre étoit parée comme une belle femme un jour de fête; le rossignol chantoit sur les branches des grands arbres; les gouttes de rosée brilloient comme des diamants sur le pourpre des roses, ou comme les larmes sur les joues d'une jeune fille honnête qui a reçu un léger affront. Mon ami me conduisit dans un de ses jardins, qui renfermoit plusieurs belles prairies & des plans d'arbres chargés de fruits & de fleurs; dans ces bocages l'ame se trouvoit plus sensible, & tomboit dans un doux ravissement: en d'autres endroits, on voyoit les fleurs sortir du gazon, comme des pierres précieuses étendues sur un tapis verd. Un ruisseau couloit dans ce jardin; l'eau en étoit agréable comme le nectar. Le verger étoit rempli d'oiseaux, dont le ramage étoit touchant comme une belle musique sur des vers tendres. Quand nous quittâmes ces lieux de délices, mon ami, qui me vit emplir mon sein de toutes les sortes de fleurs, me dit:

Tu sçais que la vie de ces fleurs passe dans

un jour : pourquoi faire provision de trésors si peu durables ? Cueillons de ces fruits , ils seront un aliment sain pour la table où tu admets tes amis.

Je me dérobaï dès ce moment aux plaisirs qui avoient enivré ma jeunesse , dans l'enceinte de Schiras.

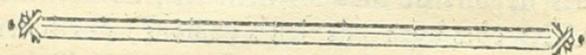
Je me promenai dans le Jardin des Sages ; je discourois avec eux des vues de la nature , des devoirs de tous les hommes , de leurs intérêts communs , de leurs passions , des loix , des erreurs funestes , des dangers de l'ignorance , du bonheur , des âges de la vie , du plaisir qu'on n'use jamais , des beautés de la vertu ; leurs entretiens ont éclairé mon ame du jour de la vérité.

Es-tu de l'ambre , disois-je , à un morceau de terre que j'avois ramassé dans un bain ? tu me charmes par ton parfum. Il me répondit : Je ne suis qu'une terre vile , mais j'ai habité quelque tems avec la rose.

J'avois observé avant de penser , & j'ai pensé avant d'écrire. Mes amis m'ont pressé quelquefois de donner mes réflexions. Les Sages de l'Inde reprochoient un jour au grand Bufur-

chumbur , de faire trop attendre ses paroles ; & il leur répondit : Le tems que j'emploie à méditer ce que je dois dire , est pris sur le tems où je me repentirai d'avoir parlé.

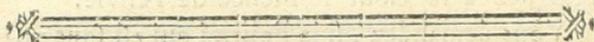
Je donne enfin cet ouvrage , auquel je veux consacrer encore une partie précieuse de ma vie , afin que ma mémoire soit honorée , & que je ne meure point sans avoir été utile aux hommes & aux progrès de la vertu.



L'HOMME VRAI.

UN Roi avoit condamné à mort un de ses Esclaves : celui-ci étant sans espérance , ne ménageoit plus rien , & accabloit le Roi d'injures. Que dit-il ? demanda le Prince à son Favori. Seigneur , il dit que les récompenses de l'autre vie sont pour les Princes qui pardonnent , & il vous demande grace. Je l'accorde , dit le Roi. Un Courtisan , depuis long-tems ennemi du Favori , avoit entendu le discours de l'Esclave. On vous trompe , dit-il à son Maître ; ce malheureux vous accabloit

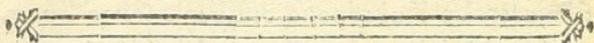
d'injures. Le Roi répondit: Le mensonge qu'on m'a fait est humain, & ta vérité est cruelle, Et puis se tournant vers son favori: Oh! mon ami, lui dit-il, c'est toi qui me diras toujours la vérité.



MAHMOUD.

UN des Rois du Chorazan vit en songe Mahmoud, qui regnoit cent ans avant lui. Il vit le corps de ce Prince se consumer entièrement & se dissiper en poussière. Il n'en resta que les yeux, qui jettoient continuellement des regards sur le Palais & sur le Trône. Le Roi demanda aux Devins ce que pouvoit signifier ce songe: l'un d'eux lui dit: Mahmoud voit à présent que tu occupes le Palais & le Trône qu'il a occupés, qu'il ne lui reste rien de sa grandeur, & qu'on n'emporte avec soi que le bien qu'on a fait. O Roi! fais le bien, avant que dans ton Palais en deuil on entende une voix lugubre prononcer ces mots, *Il n'est plus,*





MAXIMES.

LE Tigre se cache sous le feuillage paisible ;
craignez à la Cour le silence de l'envie.

Vous demandez , si la Fourmi qui est sous vos
pieds a le droit de se plaindre ? Oui ; ou vous
n'avez pas le droit de vous plaindre, lorsque vous
êtes écrasé par l'Eléphant.

Le Feu étoit adoré dans Persépolis, & Per-
sépolis a été dévorée par le Feu : image des
Despotes & de leurs Favoris.

Les Sages ont dit : Les agréments sont les
vertus des Cours, & presque des vices dans
les Sages : attachez-vous à faire le bien ; que
vos mœurs soient pures, & laissez les facéties
aux Courtisans.



LE SOMMEIL DU MECHANT.

JE me promenois avec mon ami , pendant la plus grande chaleur du jour , sous un berceau d'arbres élevés qui formoient une voûte de verdure impénétrable aux rayons du soleil ; un ruisseau serpentoit entre ces arbres , & entretenoit la fraîcheur d'un gazon épais qui invitoit à se reposer. Je vis le Visir Karoun couché sur ce gazon ; il dormoit. Grand Dieu ! disois-je , le souvenir des malheureux qu'il a faits ne trouble donc pas le sommeil de Karoun ? Mon ami m'entendoit , & me dit : Dieu accorde quelquefois le sommeil aux méchants , afin que les bons soient tranquilles.

LA RETRAITE.

LE Ministre d'un Roi fut disgracié , & se retira dans une vallée fertile , qu'il fit cultiver avec soin ; comme il n'avoit pas mérité sa

disgrace, il s'en consola aisément, & il prit du goût pour le nouveau genre de vie qu'il avoit embrassé. Le Roi, qui estimoit ses talents, sentit la perte qu'il avoit faite, & l'alla trouver pour le prier de revenir à la Cour; mais le Ministre refusa le Roi, & lui dit: Tu m'avois élevé aux premières dignités; j'ai soutenu avec fermeté l'agitation des grandeurs: tu m'as forcé à la retraite, je goûte le repos, laissez-m'en jouir. Se retirer du monde, c'est arracher les dents aux animaux dévorants; c'est ôter au méchant l'usage de son poignard, à la calomnie ses poisons, & ses serpents à l'envie. Le Roi insista, & dit: J'aurois besoin d'un esprit éclairé, & d'un cœur droit & bon qui voulût supporter avec moi le fardeau de ma puissance; je ne puis trouver qu'en toi l'homme qui m'est nécessaire. Tu le trouveras, répondit le Ministre, si tu le cherches parmi ceux qui ne te cherchent pas.



L'ERREUR.

L'ERREUR.

UN Aveugle avoit une Femme qu'il aimoit beaucoup, quoiqu'on lui eût dit qu'elle étoit fort laide. Un Médecin offrit de lui rendre la vue; il ne voulut pas y consentir. Je perdrois, dit-il, l'amour que j'ai pour ma Femme, & cet amour me rend heureux.

Les Troupes de Cosroës furent vaincues le jour d'une éclipse du Soleil: les Perses, adorateurs du Feu, pensoient que ce phénomène annonçoit de grands malheurs à l'Empire, & cette idée leur ôta le courage. L'erreur peut faire le bonheur d'un seul homme; mais elle fait nécessairement le malheur des Nations.

LE SONGE.

UN jour je me retirois chez moi, l'esprit rempli d'observations chagrines; & après avoir fait la satire de tous-les états, de toutes les

P

conditions & de moi-même, je tombai dans un sommeil profond ; j'eus un songe. Je me crus transporté dans ma solitude, & loin des défauts qui m'avoient blessé ; je me promenois avec une joie tranquille dans la forêt qui protège ma cabane contre les vents d'Arabie ; je me dérobois sous ses ombrages aux folies des hommes.

Le Soleil venoit de s'élever sur l'horison ; ses rayons doroiéent la verdure interposée entre lui & moi, & donnoient de la transparence au feuillage. J'entendois les chants d'une multitude d'oiseaux ; j'étois attentif à tous leurs accents ; j'en observois la diversité, ainsi que celle de leurs formes, de leurs vols & de leurs plumages. Le Rossignol, le Merle, le Corbeau, la Fauvette, le Geai, l'Alouette, l'Aigle, la Tourterelle, chantoient, siffoient, croassoient, crioient, roucouloient, sautoient, voltigeoient, voloient ou planoient.

Le ciel me donna tout-à-coup l'intelligence de leurs différents langages : j'entendis l'Aigle qui railloit le Hibou sur sa vue ; la Tourterelle parloit fort mal des mœurs de l'Epervier, qui n'avoit que du mépris pour sa foiblesse ;

le Merle faisoit des plaisanteries sur le cri de l'Aigle : le Geai & la Pie disoient des injures ; ils reprochoient au Corbeau sa mine triste , & trouvoient au Moineau l'air commun.

Je vis descendre du ciel une figure fort extraordinaire ; c'étoit un jeune homme dont le corps avoit la couleur de la neige , sur laquelle on auroit jetté des feuilles de roses ; il avoit de grandes ailes bleues , dont les extrémités étoient dorées ; ses cheveux étoient noirs comme l'ébène ; ses yeux étoient de la couleur de ses cheveux , & si perçants que l'hypocrite n'auroit pu soutenir ses regards. Il se posa sur un platane qui s'élevoit au-dessus des cèdres de la forêt ; il appella par leurs noms les différentes espèces d'oiseaux , que je vis s'abattre autour de lui sur les rameaux des cèdres ; il leur ordonna le silence , & il leur dit :

Ecoutez ce que j'ai à vous révéler de la part du grand Etre. Vous êtes tous égaux en mérite ; vous êtes différents en qualités , parce que vous êtes destinés à des fonctions différentes.

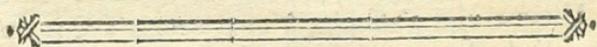
L'Aigle est né pour la guerre ; son cri , expression de la force , ne peut avoir d'harmonie ; le Hibou n'auroit point surpris dans les ténè ;

bres les insectes & les reptiles, dont il doit purger la terre, si ses yeux avoient pu soutenir l'éclat du soleil : pour donner au Rossignol & à la Fauvette leur voix douce & légère, il a fallu leur donner des organes délicats : la Tourterelle, née pour l'amour, se tient sous les ombrages, où rien n'interrompt en elle le plaisir d'aimer ; qu'ajouteroient à ce plaisir le bec & les griffes de l'Epervier ? Restez ce que vous êtes, sans regret & sans orgueil ; cédez différemment aux impulsions de la nature, & voyez dans vos espèces des différences & non des défauts.

A ces mots, je vis les oiseaux se disperser dans la forêt, & le Génie s'élever aux Cieux, en jettant sur moi un regard plein d'expression. Je m'éveillai, & je me dis : M'arrivera-t-il encore d'exiger dans le Cadi la douceur du Courtisan, dans l'Iman la franchise du Guerrier, dans le Marchand le désintéressement du Sage, dans le Sage l'activité de l'Ambitieux ! c'est moi que tu es venu instruire, ô céleste Génie ! tes leçons seront à jamais gravées dans mon cœur, & mes lèvres les répéteront aux hommes.

O ! mes frères, nous partons ensemble pour

Voyager , les uns au Nord , les autres au Midi ; il ne nous faut ni les mêmes vêtements , ni les mêmes provisions. Nous vivons dans une famille , dont le chef nous a donné des biens de différente nature. A quoi servent à celui qui taille les arbres du verger , les instruments du labourage ?



LE CRIME.

TROIS habitants de Balck voyageoient ensemble ; ils rencontrèrent un trésor , & ils le partagèrent : ils continuèrent leur route , en s'entretenant de l'usage qu'ils feroient de leurs richesses. Les vivres qu'ils avoient portés étoient consommés ; ils convinrent qu'un d'eux iroit en acheter à la ville , & que le plus jeune se chargeroit de cette commission ; il partit.

Il se disoit en chemin : Me voilà riche ; mais je le serois bien davantage si j'avois été seul quand le trésor s'est présenté. . . . Ces deux hommes m'ont enlevé mes richesses. . . . Ne pourrois-je pas les reprendre ? . . . Cela me

seroit facile. Je n'aurois qu'à empoisonner les vivres que je vais acheter ; à mon retour , je dirois que j'ai diné à la ville ; mes compagnons mangeroient sans défiance , & ils mourroient. Je n'ai que le tiers du trésor , & j'aurois le tout.

Cependant les deux autres voyageurs se disoient : Nous avons bien à faire que ce jeune homme vint s'associer à nous : nous avons été obligés de partager le trésor avec lui ; sa part auroit augmenté les nôtres , & nous serions véritablement riches. . . . Il va revenir , nous avons de bons poignards. . . .

Le jeune homme revint avec des vivres empoisonnés ; ses compagnons l'assassinèrent : ils mangèrent ; ils moururent ; & le trésor n'appartint à personne.



L'AVARICE

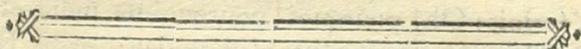
DES DIFFÉRENTS AGES.

JE rencontraï un jour dans l'allée de Platanes qui borde l'Euphrate près de Bagdad, un jeune homme que j'avois connu dans le voisinage d'Alep; il étoit enseveli dans une rêverie si profonde, que j'eus de la peine à l'en tirer; ses regards étoient tristes & farouches, & il s'écrioit: Oh! pourquoi, pourquoi me montrer de l'amitié, puisqu'ils n'en avoient pas! Il donna encore quelques signes de colère & d'indignation, & il me dit: Vous avez vu le vieux Benassar, le frère de ma mère, m'avertir que je pourrois peut-être obtenir un emploi, que ses amis s'offroient de demander pour lui: vous avez vu le jeune Obide me donner de l'argent pour faire mon voyage. Eh bien! peu de tems après mon arrivée ici, Obide, malgré notre amitié, sollicite pour lui l'emploi que je viens demander: je l'obtiendrois peut-être, si je pouvois rester plus long-tems à Bagdad;

P iv

mais je n'ai plus d'argent , & le vieux Benaffar ne veut pas m'en donner. Oh ! pourquoi , pourquoi me montrer de l'amitié , puisqu'ils n'en avoient pas !

Ils ne t'ont pas trompé , lui dis-je , & ils ont fait pour toi moins que tu ne l'as pensé. Obide est jeune , il ne t'avoit donné que son argent ; Benaffar est vieux , il ne t'avoit sacrifié que ses espérances : à l'âge d'Obide , on est avare de ses espérances ; à l'âge de Benaffar , on est avare de son argent : le vieillard est riche de ce qu'il possède ; & le jeune homme , de ce qu'il espère.

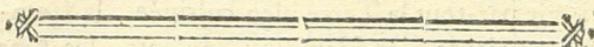


LE BON MINISTRE.

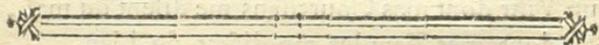
LE puissant Aaron Raschild commençoit à soupçonner que son Visir Giasar ne méritoit pas la confiance qu'il lui avoit donnée : les Femmes d'Aaron , les Habitants de Bagdad , les Courtisans , les Derviches , censuroient le Visir avec amertume. Le Calife aimoit Giasar ; il ne voulut point le condamner sur les clameurs de la Ville & de la Cour : il visita son Empire ;

il vit par-tout la Terre bien cultivée , la Campagne riante , les Hameaux opulents , les Arts utiles en honneur , & la Jeunesse dans la joie. Il visita ses Places de Guerre & ses Ports de Mer ; il vit de nombreux Vaisseaux qui menaçoient les côtes de l'Afrique & de l'Asie ; il vit des Guerriers disciplinés & contents ; ces Guerriers , les Matelots & les Peuples des Campagnes s'écrioient : O Dieu ! bénissez les Fidèles , en prolongeant les jours d'Aaron Raschild & de son Visir Giafar ; ils maintiennent dans l'Empire la paix , la justice & l'abondance : tu manifestes , Grand Dieu ! ton amour pour les Fidèles , en leur donnant un Calife comme Aaron , & un Visir comme Giafar. Le Calife , touché de ces clameurs , entre dans une Mosquée , s'y précipite à genoux , & s'écrie : Grand Dieu ! je te rends graces , tu m'as donné un Visir dont mes Courtisans me disent du mal , & dont mes Peuples me disent du bien.



*L'EXEMPLE.*

UN Roi du Chorazan disoit à son Visir ; les Peuples de la Bactriane sont commandés par un Prince foible & sans expérience ; ils n'ont pas d'Alliés , & je pourrois aisément en faire la conquête : rassembles mes Troupes , & marches contre eux. J'obéirai , dit le Visir ; mais de quel droit veux-tu ravir la liberté à des Peuples qui ne sont pas tes ennemis ? Cette conquête , dit le Prince , augmentera ma puissance : est-ce donc un crime de signaler son courage & d'étendre son Empire ? Est-il donc innocent , dit le Visir , de donner à tes sujets & au monde l'exemple de l'injustice ?

*LE TOURMENT DES ROIS.*

UN Roi mourut sans laisser d'héritier ; & par son Testament il donna la Couronne à celui qui après sa mort entreroit le premier dans la

ville. Un pauvre Laboureur parut aux portes lorsque le Roi venoit d'expirer, & il fut couronné. Il eut à soutenir des guerres intestines & étrangères, à ranimer le commerce, à diminuer les impôts, à faire fleurir les arts, & à pourvoir à la subsistance de son peuple. Il s'instruisit en peu de tems, parce qu'il avoit le sens commun; il réussit à tout, parce qu'il vouloit le bien: mais il étoit rempli de soins & dévoré d'inquiétude. Un Habitant de son village vint le voir, & lui dit: Graces soient rendues au Dieu incomparable & tout-puissant, qui vous a élevé à un si haut degré de gloire & de puissance! Ah! mon ami, dit le Roi, au lieu de rendre graces à Dieu, demandes-lui pour moi le courage & la patience; plains-moi, au lieu de me féliciter: dans mon premier état, je ne souffrois que de mes besoins, & je souffre aujourd'hui des besoins de chacun de mes sujets.



L'ÉDUCATION D'UN PRINCE.

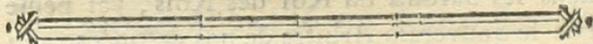
COSROËS avoit un Ministre dont il étoit content, & dont il se croyoit aimé. Un jour ce Ministre vint lui demander à se retirer. Cosroës lui dit : Pourquoi veux-tu me quitter ? j'ai fait tomber sur toi la rosée de l'abondance ; mes esclaves ne distinguent point entre tes ordres & les miens ; je t'ai approché de mon cœur, ne t'en éloignes jamais. Mitrâne, c'étoit le nom du Ministre, répondit : O Roi ! je t'ai servi avec zèle, & tu m'en as trop récompensé ; mais la nature m'impose aujourd'hui des devoirs sacrés, laisses-les moi remplir : j'ai un fils ; il n'a que moi pour lui apprendre à te servir un jour comme je t'ai servi.

Je te permets de te retirer, dit Cosroës, mais à une condition.

Parmi les hommes de bien que tu m'as fait connoître, il n'en est aucun qui soit aussi digne que toi d'élever un jeune Prince : finis ta carrière par le plus grand service qu'un homme puisse rendre aux hommes : qu'ils te doivent un

bon maître. Je connois la corruption de la Cour ; il ne faut pas qu'un jeune Prince la respire : prends mon fils , & vas l'instruire avec le tien , dans la retraite , au sein de l'innocence & de la vertu.

Mitrâne partit avec les deux enfans , & après cinq ou six années il revint avec eux auprès de Cosroës , qui fut charmé de revoir son fils ; mais qui ne le trouva pas égal en mérite au fils de son ancien Ministre. Il s'en plaignit à Mitrâne , qui lui répondit : O Roi , mon fils a fait un meilleur usage que le tien des leçons que j'ai données à l'un & à l'autre. Mes soins ont été partagés également entre eux ; mais mon fils sçavoit qu'il auroit besoin des hommes , & je n'ai pu cacher au tien que les hommes auroient besoin de lui.

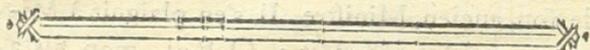


L'INSCRIPTION.

COSROES avoit fait graver cette inscription sur son diadème : *Plusieurs l'ont possédé , plusieurs le posséderont. O postérité ! tu imprimeras les vesti-*

ges de tes pas sur la poussière de mon tombeau.

Qu'est-ce que les trônes, la fortune & la victoire, qui passent avec la rapidité de l'éclair ? Arbitres des hommes, faites le bien si vous voulez vivre contents ; faites le bien, si vous voulez que votre mémoire soit honorée ; faites le bien, si vous voulez que le ciel ouvre pour vous ses portes éternelles.



LA BIENFAISANCE.

AMESURE que le tems a fait passer devant mes yeux une plus longue suite d'événements, & depuis que la couleur de mes cheveux est comme celle des Cignes qui se jouent dans les Jardins du Roi des Rois, j'ai pensé que le Souverain Arbitre de nos destinées, qui fit l'homme & la vertu, ne laissa jamais sans plaisir le cœur de l'homme de bien, ni une bonne action sans récompense. Ecoutez, ô fils d'Adam, écoutez ce récit fidèle.

Dans une de ces vallées fertiles qui coupent la chaîne des montagnes d'Arabie, habitoit

depuis long-tems un riche Pasteur ; je l'ai connu, on le disoit heureux , & il étoit content. Un jour qu'il se promenoit au bord d'un torrent , dans une allée de palmiers qui portoient leur feuillage brun jusqu'au pied des cèdres verts , dont le sommet de la montagne étoit couronné , il entendit une voix qui remplissoit quelquefois la vallée de ses cris perçants , & dont quelquefois les plaintes étouffées se distinguoient à peine du bruit du torrent.

Le vieux Pasteur courut aux lieux d'où partoît la voix ; il vit au pied d'un rocher , un jeune homme à demi-couché sur le sable ; ses habits étoient déchirés , ses cheveux tombaient en désordre sur son visage , où les charmes de la jeunesse étoient flétris par la douleur ; on voyoit sur ses joues les traces des larmes , sa tête étoit penchée sur son sein , il étoit semblable à la rose abattue & inondée par l'orage. Le riche Pasteur fut touché ; il aborda le jeune homme , & lui dit : O enfant de la douleur ! viens dans mes bras , laisses-moi presser contre mon sein l'homme qui gémit ; ses peines me font soupirer.

Le jeune homme leva la tête , en gardant un morne silence ; il fixa quelque tems le vieillard

avec des yeux étonnés de trouver la bienveillance & la pitié. La seule vue du bon Pasteur devoit donner de la confiance ; ses yeux étoient humides & remplis de douceur & de feu ; ils avoient ces regards vifs & tendres, qui font toujours parler les malheureux.

Le jeune homme se leva tout couvert de poussière, & s'élança dans les bras du Pasteur, en poussant un cri que répétèrent les montagnes : O mon Père ! disoit-il, ô mon Père ! Quand il fut un peu calmé par les discours & par les caresses du vieillard, celui-ci lui fit plusieurs questions, auxquelles le jeune homme répondit ainsi.

C'est derrière ces grands cèdres que vous voyez sur la plus élevée des montagnes, qu'est le hameau de Shel-Adar, père de Fatmé. La cabane de mon père n'est pas éloignée d'ici. Fatmé est la plus belle entre les filles des montagnes ; je m'étois proposé pour conduire les troupeaux de son père, & il y avoit consenti. Il est riche, le père de Fatmé, & mon père est pauvre. J'aimois Fatmé, Fatmé m'aimoit. Son père s'en est aperçu ; nous lui avons avoué notre amour, & il veut me contraindre à

m'éloigner du pays de sa fille. Je me suis jetté à ses pieds, & je lui ai dit : O père de Fatmé, laisses-moi du moins habiter la vallée que tu habites ; je consens de ne plus parler à Fatmé ; je ne sçaurai pas si elle m'aime encore ; je te le promets, je ne le sçaurai pas : donnes-moi à conduire un de tes troupeaux éloignés ; permets que je serve toujours le père de Fatmé. Eh bien ! Shel-Adar m'a refusé tout ; il m'a traité durement, & je n'avois pas la force de faire un pas pour m'éloigner de sa maison ; il a menacé Fatmé, & vous me voyez ici loin de la vallée qu'elle habite. Fatmé est malheureuse, mon père est infirme, j'ai perdu ma mère, j'ai deux frères si jeunes qu'ils peuvent à peine atteindre aux branches les moins élevées des palmiers. Mon père & mes frères recevoient leur subsistance de moi, qui recevois tout de Shel-Adar, & je meurs.

Mon fils, dit le vieillard, allons ensemble au vallon de Shel-Adar ; je t'aiderai à marcher, viens. Le jeune homme y consentit ; il se traînoit à peine : en approchant ils virent Fatmé ; elle étoit pâle & abattue. Le jeune homme dit au vieillard, je vois Fatmé. Le vieillard entra

dans la maison de Shel-Adar, & lui dit.

Une Colombe d'Alep avoit été transportée à Damas ; elle y vivoit avec une Colombe du pays ; leur maître craignit que la Colombe d'Alep n'emmenât quelque jour sa compagne, & il les sépara : elles cessèrent de manger le grain qu'il leur donnoit dans sa main ; elles devinrent languissantes, & moururent.

O Shel-Adar ! ne sépare pas ceux qui ne vivent que parce qu'ils vivent ensemble. Ce jeune homme que tu as éloigné de ta maison a-t-il de la vertu ? Shel-Adar répondit : Le Prophète me soit témoin de ce que je vais dire : ce qu'un lys est parmi les narcisses, ce jeune homme l'est parmi les fidèles ; il surpasse tous les jeunes pasteurs par sa piété, sa bonté & sa vigilance ; mais il est pauvre. Ah ! dit le vieux Pasteur, mes enfants & moi, nous avons des troupeaux sans nombre ; je possède toute la riche vallée d'Horofa, & je puis enrichir ce jeune homme : une partie de mes troupeaux sera demain à ta porte, si tu veux lui donner Fatmé. Shel-Adar promit de donner sa fille, & le vieillard se retira.

Le lendemain il fit partir pour le hameau

de Shel-Adar des troupeaux de brebis plus blanches que le sommet des hautes montagnes pendant l'hiver, & des troupeaux de cavalles plus belles & plus légères que celle que montoit le Prophète.

Quelques jours après cette action, le riche & bon Pasteur se mit en chemin vers les grands cèdres au-dessous desquels est situé le hameau de Shel-Adar. Ecoutez, ô fils des hommes, écoutez :

Le bon Pasteur alloit sortir d'un bois pour entrer dans une prairie où couloit un ruisseau bordé de figuiers ; il vit sur un tertre à l'ombre des figuiers, Shel-Adar qui tenoit la main d'un vieillard, dont la physionomie avoit un caractère de sagesse & de gaieté. Ce vieillard regardoit souvent Shel-Adar avec des yeux pleins de joie ; Shel-Adar avoit la même expression dans les siens. Le bon Pasteur les vit, & il s'arrêta pour jouir de tout ce que le spectacle doux & majestueux de la vieillesse contente peut donner de consolation. Les deux vieillards se monroient l'un à l'autre plusieurs jeunes gens, parmi lesquels étoient deux enfants qui tantôt se jouoient sur l'herbe & tantôt

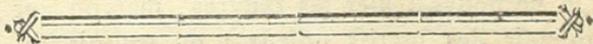
venoient caresser les vieillards : ils étoient bien vêtus ; ils avoient la santé , la vivacité , l'enjouement de leur âge. Le bon Pasteur entendit que ces deux enfans étoient les frères du jeune époux de Fatmé , & que le vieillard qui tenoit par la main Shel-Adar étoit leur père.

Plus près du bon Pasteur , à la lisière du bois , Fatmé & son époux étoient assis sur le gazon ; souvent ils restoient immobiles , & se regardoient fixement ; ils sourioient si doucement qu'il sembloit que la seule habitude du plaisir eût rendu leurs visages rians. Souvent ces jeunes époux interrompoient leur silence délicieux par des caresses vives & modestes : on voyoit qu'ils étoient retenus par la présence de leurs pères , & sur-tout par leur respect pour les enfans. Souvent ils se regardoient tous , & chacun paroissoit enivré du bonheur de ce qui lui étoit cher & du sien. La joie qui les animoit se manifestoit de la même manière sur tous leurs visages , comme la même sève couvre de fleurs semblables toutes les branches d'un oranger.

Le bon Pasteur les regardoit tour à tour , & il porta ses yeux dans la prairie , où il vit

les troupeaux qu'il avoit donnés ; ils effaçoient en beauté ceux de Shel-Adar , parmi lesquels ils étoient confondus : il voyoit ces troupeaux , le bon Pasteur , & il entendoit chacun de leurs conducteurs célébrer par ses chants le bonheur de ses maîtres & le sien.

O fils d'Adam , je n'ai rien ajouté , je n'ai rien retranché , & je vous ai fait le récit fidèle que je vous avois promis,



LES MOLLACKS.

DES Mollacks retirés dans les déserts de l'Arabie avoient volé une Caravanne ; les Marchands les conjuroient , les larmes aux yeux , de leur laisser du moins de quoi continuer le voyage : les Mollacks furent inexorables. Le sage Locman étoit alors parmi eux , & un des Marchands lui dit : Est-ce ainsi que vous instruisez ces hommes pervers ? Je ne les instruis pas , dit Locman ; que feroient-ils de la sagesse ? Et que faites-vous donc avec les méchants ? Je cherche , dit Locman , à découvrir comment ils le sont devenus.

 LE CONVERTI.

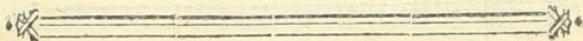
LA miséricorde divine avoit conduit un homme vicieux dans une société de Sages, dont les mœurs étoient saintes & pures ; il fut touché de leurs vertus ; il ne tarda pas à les imiter, & à perdre ses anciennes habitudes : il devint juste, sobre, patient, laborieux & bienfaisant, On ne pouvoit nier ses œuvres, mais on leur donnoit des motifs odieux ; on vantoit ses bonnes actions, sans aimer sa personne ; on vouloit toujours le juger par ce qu'il avoit été, & non par ce qu'il étoit devenu. Cette injustice le pénéroit de douleur ; il répandit ses larmes dans le sein d'un vieux Sage, plus juste & plus humain que les autres. O mon fils, lui dit le vieillard, tu vaux mieux que ta réputation ; rends-en grâces à Dieu. Heureux celui qui peut dire, mes ennemis & mes rivaux censurent en moi des vices que je n'ai pas ! Que t'importe, si tu es bon, que les hommes te poursuivent comme méchant ? N'as-tu pas pour te consoler deux témoins éclairés de tes actions, Dieu & ta conscience ?

LE COURTISAN.

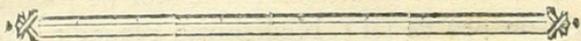
NOURSHIVAN le Juste, étant un jour à la chasse, voulut manger du gibier qu'il avoit tué; mais il n'avoit point de sel. Il en envoya chercher au village le plus voisin, en défendant de le prendre sans le payer. Quel mal arriveroit-il, dit un des Courtisans, si le Roi ne payoit pas un peu de sel? Nourshivan répondit: Si un Roi cueille une pomme dans le jardin d'un de ses sujets, le lendemain les Courtisans coupent les arbres.

L'EXACTITUDE.

UN Roi d'Arabie fit récompenser un de ses Officiers avec magnificence, non pas que cet Officier eût de grands talents, non pas qu'il eût rendu de grands services; mais il remplissoit ses devoirs avec exactitude. L'exactitude dans les Officiers du Prince est la marque la plus ordinaire d'un Empire bien gouverné.

*LE DESPOTE.*

UN Roi vertueux, dans un moment de colère, alloit faire périr un innocent. O Roi, lui dit-il, mon supplice va finir avec ma vie ; mais le tien va commencer. Le Roi fit grace.

*AARON RASCHILD.*

LE fils d'Aaron Raschild vint se plaindre d'un homme qui avoit calomnié sa mère, & en demander vengeance. O mon fils, dit Aaron Raschild, tu vas faire plus de tort à ta mère que le calomniateur ; tu vas faire penser qu'elle ne t'a point appris à pardonner.



LES DEUX FRERES.

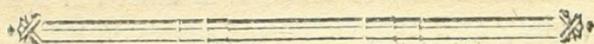
UN homme sans fortune avoit deux fils : il mourut. L'aîné se rendit à la Cour ; il sçut plaire, & il eut une charge auprès du Prince. Le plus jeune cultiva un champ que son père leur avoit laissé, & vécut du travail de ses mains. Un jour l'aîné disoit au cadet : Pourquoi n'apprends-tu pas à faire ta cour & à plaire ? tu ne serois pas obligé de travailler ainsi pour vivre. Le cadet lui répondit : Pourquoi n'apprends-tu pas à travailler comme moi ? tu ne serois pas obligé d'être esclave.

LES SAGES ET LES DERVICHES.

UN homme avoit quitté la société des Derviches, & s'étoit retiré dans celle des Sages. Quelle différence, lui disois-je, trouvez-vous entre un Sage & un Derviche ? Il me répondit : Tous deux traversent un grand fleuve à la nage

Q

avec plusieurs de leurs frères : le Derviche s'écarte de la troupe , pour nager plus commodément , & arriver seul au rivage ; le Sage , au contraire , nage avec la troupe , & tend quelquefois la main à ses frères.



L'INDULGENCE.

UN jeune homme s'étoit enivré , & un Mol-lack lui reprocha publiquement sa faute avec amertume. Il falloit ne pas t'appercevoir de ma faute , lui dit le jeune homme ; il falloit du moins la taire. O toi ! qui prétends à la perfection , apprends d'abord à être indulgent , & ensuite à cacher que tu as de l'indulgence.



L'ÉCONOMIE DES ROIS.

NOURSHIVAN le Juste n'étant encore que Prince dans le Chorazan, & sujet du Roi des Rois, aimoit les plaisirs, & vivoit avec splendeur : il répandoit ses richesses autour de lui & au loin. Les Chanteurs les plus excellents, les Joueurs d'instruments les plus habiles venoient le prier de les entendre ; & ils étoient riches lorsque Nourshivan les avoit entendus. A peine fut-il Roi, qu'ils accoururent de toutes les parties de la terre : il prit beaucoup de plaisir à leurs concerts ; mais il les récompensa moins qu'il ne les récompensoit lorsqu'il n'étoit que Prince dans le Chorazan & sujet du Roi des Rois. Un des Musiciens osa s'en plaindre à lui-même. Que le Ciel soit propice à Nourshivan ! Voici ce qu'il répondit : Autrefois je donnois mon argent ; je donne aujourd'hui celui de mon peuple.



LES TÉMOINS.

UN des Solitaires du Mont-Liban étoit célèbre par sa piété : on ne parloit dans le pays que de ses miracles ; les Anges étoient à ses ordres , & les éléments obéissoient à sa voix,

Un jour , il traversoit la ville de Damas pour se rendre au Temple , suivi d'une foule de peuple : les uns lui demandoient la guérison d'un frère ou d'un ami , les autres d'abondantes moissons , ceux-ci la faveur du Prince. Il accordoit , il promettoit , il refusoit ; & cependant il continuoit sa marche , tantôt en élevant les yeux au ciel , & tantôt en parlant au peuple.

Comme il ne faisoit pas beaucoup d'attention à son chemin , il tomba dans le ruisseau qui arrose la grande rue de Damas auprès du Temple. Il en fut retiré promptement , après avoir été cependant en danger de se noyer.

Quelques Solitaires accoururent à lui , & l'un d'eux lui dit : O mon Père , comment avez-vous pu tomber au fond de ce ruisseau , vous que

nous avons vu marcher sur la mer de Syrie sans mouiller la plante de vos pieds ?

Il est vrai, répondit-il, que j'ai marché sur la mer de Syrie sans mouiller la plante de mes pieds ; les Anges alors me soutenoient sur les eaux : ici, comme ils ne me voyoient point en danger, ils m'ont abandonné. Dieu soit propice à Mahomet son Prophète ! Il y a eu des moments dans sa vie où les Anges n'étoient point à ses côtés : lorsqu'il étoit enivré d'amour sur le sein d'Hafapha, lorsqu'il savouroit les délices d'un baiser sur la bouche de Sinéba, pensez-vous que Dieu forçât Gabriël ou Michel à se tenir auprès de son Prophète ? le pensez-vous ?

Gabriël & Michel étoient avec moi lorsque je marchai sur la mer de Syrie sans mouiller la plante de mes pieds. . . . Les Solitaires l'interrompirent en s'écriant : O saint homme, nous l'avons vu, oui, nous vous avons vu marcher sur la mer de Syrie sans mouiller la plante de vos pieds.

On apporta des habits au Prophète, & tandis qu'il changeoit d'habits, le peuple répétoit dans toutes les rues de Damas : il a marché sur la mer de Syrie sans mouiller la plante de ses pieds.



LE MOMENT PRÉSENT.

UN jour, en passant dans un vallon écarté, je vis un jeune homme dont une belle fille s'éloignoit ; elle étoit en désordre, & fuyoit fort vîte ; je m'approchai du jeune homme, & il disoit : Je me vois à la fleur de mon âge, le jardin de l'amour me promet les fruits les plus doux, je suis riche, & je puis acheter les plus belles filles de la Circassie ; mais je renoncerois aux plus belles filles de la Circassie, aux fruits les plus doux du jardin de l'amour, à mes richesses, à ma jeunesse même, si je pouvois posséder pendant une nuit tous les charmes de Dariffa, qui s'est échappée de mes bras & qui m'a refusé un baiser. Je plains la folie de ce jeune homme, & je continuai mon chemin.

Un jour, en me promenant dans les jardins du Roi de Damas, j'entendis fort près de moi un homme qui pouffoit de profonds soupirs : je n'étois séparé de lui que par un lambris de verdure ; je l'apperçus : les mains les plus habiles des ouvriers de Damas avoient tissu ses habits

des plus belles foies de la Syrie ; son visage étoit aussi triste que ses habits étoient riches , ses sourcils froncés s'abaissoient sur ses yeux ; ses regards étoient sombres , tous les muscles de son visage étoient en mouvement & en contraction ; il disoit : Que me sert-il d'être bien traité du Roi , de posséder de belles maisons , de belles femmes ? puis-je jouir de mes richesses & de ma faveur , tant qu'Ali-Nafrou sera le seul dépositaire de l'autorité. J'ai les caresses du Prince , Ali-Nafrou a sa confiance ; je suis honoré , & il est puissant. Ah ! pour jouir de sa puissance pendant l'espace d'une seule Lune , je donnerois mes richesses , mon rang , & même ma vie , oui , ma vie. Ne serois-je pas trop heureux de la perdre , si je pouvois auparavant me mettre à la place d'Ali-Nafrou !

Je partis de Damas pour me rendre en Perse : j'arrivai près d'une rivière dont le pont venoit d'être rompu ; un homme étoit au bord : les rides commençoient à fillonner ses joues , & le tems avoit déjà blanchi sa barbe ; il couroit sur le rivage , il l'embrassoit , il se rouloit dans le sable , il se relevoit , & disoit : Quel malheur pour moi de ne pouvoir traverser cette

Q iv

rivière, & me rendre à la ville ! j'allois y conclure un marché qui pouvoit doubler mes riches trésors ; & à quoi me servent mes trésors, si je ne puis les augmenter ? Je renoncerois volontiers à mes femmes, à mes enfants, à la ville où je suis né, à la plus grande partie de ce qui me reste de jours à vivre, pour traverser cette maudite rivière. Je laissai cet homme, & je continuai mon chemin vers la Perse.

Je traversai les déserts de la Mésopotamie, & je rencontrai un Voyageur, dont la provision d'eau étoit épuisée depuis deux jours ; il disoit : Je donnerois mes biens, mes plaisirs & la plus grande partie de ma vie, pour un seul plaisir. Je voudrois me trouver au bord d'un grand fleuve, & d'abord y entrer ; je verrois l'eau battre mes jambes, je descendrois encore, & je sentirois tous mes membres embrassés par les flots : ma tête seule resteroit élevée sur les eaux ; je l'y plongerois souvent, non-seulement pour m'abreuver à longs traits, pour me rassasier du plaisir de boire, mais pour qu'il n'y eût pas une seule partie de mon corps qui ne fût pénétrée par le fluide. Je fis donner de

l'eau à ce pauvre homme, & je poursuivis mon chemin.

Je repassai dans mon esprit ce que je venois d'entendre, & ce qu'avoient dit le jeune homme désespéré des rigueurs de Dariffa, & le Vieillard qui ne pouvoit traverser la rivière, & le Courtisan de Damas. Je marchois enseveli dans mes pensées, & je me disois :

Il est donc possible que je m'arrête dans le petit vallon d'Abila, lorsque je suis le maître de me rendre dans la belle plaine de Sennaar ? Une pêche de ce vallon peut donc me tenter assez pour me faire arriver trop tard à la place de Bagdad, où se vendent les plus beaux fruits de l'Asie ? J'oublierois donc au bord d'un lac le spectacle imposant des vastes mers ? Quoi ! le desir que je sens peut effacer en moi l'impression de tout autre desir, & anéantir pour moi toute partie du tems, excepté celle du moment où je suis !

O foible mortel ! tu peux donc sacrifier les plaisirs d'une saison à ceux d'une Lune, ceux d'une Lune à celui d'un jour, & la vie à un moment !

Quelle puissance les objets empruntent de

Qv

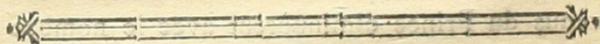
leur proximité ! ils nous font compter pour rien tout ce qui est éloigné de nous par les tems ou par les lieux : ce qui agit présentement sur mes sens & sur mon cœur , fait disparaître pour moi l'avenir & les fantômes agréables ou terribles de la crainte & de l'espérance.

Ces réflexions m'affligeoient. Oh ! disois-je, combien de fois l'homme est tenté fortement de perdre son bonheur ! Je cherchois à me rassurer, en rappelant à ma pensée quelle étoit la puissance de la raison, & les secours que j'en pouvois attendre. C'est un ami, disois-je, qui me montrera le précipice où je pourrois tomber en descendant de la montagne ; il me criera de me détourner mais la descente est rapide, & si elle m'entraîne !

La raison n'est en moi qu'une suite de sentimens que l'expérience m'a donnés, & qui sont conservés par ma mémoire ; ils sont affoiblis par le tems, & que peuvent-ils contre le sentiment qu'un objet présent m'inspire dans le moment présent ? La voix de la raison est la voix d'un ami qui m'appelle dans l'éloignement, & que j'ai de la peine à entendre.

O Saadi, donne de la force à ta raison ;

retraces-toi souvent ces faits , ces événements sur lesquels sont fondées les maximes des Sages. Fais-toi des images vives du bonheur qui doit être la récompense du Sage , & des malheurs où tombe l'insensé , tu intéresseras ton cœur à être vertueux. Ne sépara point dans ta mémoire le précepte de l'exemple , que la vertu soit sans cesse présente à tes yeux ; qu'elle te paroisse si belle qu'il te soit impossible de ne pas l'aimer ; donnes-lui un corps , saisis-la par tes sens. O mes amis , si malgré ce secours , vous me voyez quelquefois chanceler dans le chemin de la vie , soutenez-moi ; si je tombe , ne riez point de ma chute ; si je veux me relever , tendez la main au compagnon de votre voyage.

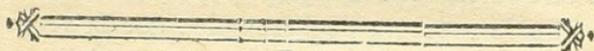


ALEXANDRE.

ON demandoit au grand Alexandre comment il avoit pu se faire aimer des Peuples qu'il avoit soumis. Je n'ai jamais opprimé les vaincus , dit-il , & j'ai toujours respecté les opinions établies. O Rois , imposez des services à vos sujets ,

Qvj

demandez-leur une partie de leurs richesses ; mais ne gênez pas leurs opinions. Les Conquérants peuvent disposer des biens & des emplois chez les Nations vaincues ; mais leur puissance ne peut s'étendre jusqu'à la pensée.



LE TYRAN.

UN Roi de Perse avoit étendu la main de Piniquité sur son Peuple ; il lui marquoit du mépris, & il le tenoit dans un cruel esclavage. Impatient d'un joug humiliant & rude, la plupart des citoyens abandonnèrent leur patrie, & cherchèrent un asyle chez l'Etranger. Les revenus du Prince diminuèrent avec le nombre de ses sujets ; ses voisins profitèrent de sa foiblesse ; ses Etats furent attaqués, & ses Milices mécontentes le défendirent foiblement : il fut détrôné. Un Roi doit nourrir son Peuple de sa propre substance, parce qu'il tient son royaume de son Peuple. Tout citoyen est soldat sous un Roi juste.

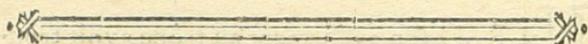
LE JEUNE ROI.

UN Roi à son avènement au trône avoit trouvé des trésors immenses dans les coffres de son père : la main de la magnificence s'ouvrit, & les richesses du Prince se répandirent sur son Peuple. Un Visir en fit des reproches au Prince : Si l'ennemi venoit sur vos frontières, quels moyens auriez-vous de lui résister, après avoir distribué votre argent à vos sujets? Alors, dit le Roi, je le redemanderois à mes amis.

HOSCHAS JOSEPH.

UN Religieux étoit respecté dans Bagdad pour sa véritable vertu, & le Peuple & les Grands avoient confiance en ses prières. Hofchas Joseph, Tyran de Bagdad, vint le trouver, & lui dit : Prie Dieu pour moi. O Dieu ! dit le Religieux en levant les mains au Ciel, ôte de la terre Hofchas Joseph. Malheureux, tu

me maudis , lui dit le Tyran. Je demande au Ciel , répondit le Religieux , la plus grande grace qu'il puisse accorder à toi & à ton peuple.



LA PHILOSOPHIE.

ABUNECKER & moi , nous nous étions aimés avec toute la force & le feu que donnent à l'amitié la jeunesse & la pauvreté : l'Ange qui veille sur les bons conduisit mon ami par la main. Abunecker trompa l'œil du méchant , & parvint à plaire au souverain Seigneur des Seigneurs , qui le combla de ses graces ; mais il ne se crut riche que le jour où je cessai d'être pauvre.

Dès que nous eûmes une fortune assurée , mon ami s'établit dans la province de Cache-mire , & moi dans les campagnes de Schiras. Aussi-tôt que j'en eus le loisir , j'allai voir Abunecker , je l'embrassai , j'entendis ses paroles , il entendit les miennes , & je crus revenir aux beaux jours de ma jeunesse.

La maison d'Abunecker étoit située sur le

pénchant d'un coteau , qui dominoit un des plus riches cantons de l'opulente Cachemire , le Paradis de l'Asie. Cette contrée , défendue par les montagnes de l'Immaüs de tous les vents froids & mal faisants , présente son sein aux rayons du midi : deux grands fleuves y font de longs circuits , & forment des isles sans nombre ; elle est coupée de mille ruisseaux , dont les bords sont ombragés d'arbres de toute espèce.

Abunecker possédoit une campagne étendue qu'il cultivoit avec soin , & qui lui rendoit d'immenses richesses ; il alloit sans cesse d'une de ses Fermes à l'autre présider aux différentes cultures , en fixer le tems & celui des récoltes. Ses Femmes, il en avoit deux , & elles s'aimoient ; ses Femmes prenoient soin de sa maison & de ses jardins.

Dès le lever de l'Aurore , l'Iman appelloit tous les serviteurs d'Abunecker à la prière. Après avoir levé leurs mains vers l'Eternel , ils alloient à leurs travaux , qu'ils suspendoient quelques moments , pendant la plus grande chaleur , & qu'ils reprénoient bientôt pour les continuer jusqu'à la fin du jour.

J'accompagnois souvent Abunecker , je par-

courois ses campagnes avec ravissement. Je les voyois couvertes d'hommes attachés à l'ouvrage, qui bénissoient Dieu & mon ami. Il y avoit trois Lunes que j'étois chez lui, & je n'avois vu dans aucun des serviteurs, ni mécontentement, ni relâchement, ni paresse; je rendois grace au Ciel, & des larmes de joie couloient de mes yeux, lorsque je pensois à la douce situation de l'ami de mon cœur.

Abunecker avoit chez lui un homme qu'il aimoit beaucoup, & que ses femmes & ses serviteurs, excepté l'Iman, traitoient avec considération. Cet homme ne me plaisoit point du tout, je ne lui connoissois aucune fonction dans cette maison si bien ordonnée; il se levoit tard, & ne se trouvoit jamais à la prière de la première heure; je le voyois dans les jardins cueillir des fleurs avec les femmes d'Abunecker, & quelquefois dans la campagne parler à des ouvriers qu'il détournoit de leur travail. Quand il se promenoit seul, il jettoit des regards contents sur la nature, il sembloit croire que les campagnes s'embellissoient pour le plaisir de ses yeux, & que le zéphyr se levoit pour le rafraîchir & lui porter le parfum des fleurs. J'étois

indigné de le voir oisif , au milieu d'une famille active & laborieuse.

Je fis part de mes pensées à mon ami. Que faites-vous , lui dis-je , de Zuleïman ? il est encore dans sa force , & il n'en fait aucun usage. Pourquoi l'homme oisif est-il bien traité dans la maison du travail ? Comment a-t-il mérité de partager avec moi le cœur d'Abunecker ?

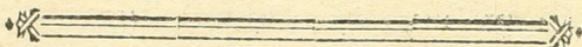
Mon ami me répondit : O Saadi , respectez le sage Zuleïman ; ses mains ne cultivent point la terre , mais sa raison éclaire les hommes. Avant son arrivée , je ne connoissois ni les bornes de la fermeté , ni celle de l'indulgence ; je n'avois la paix ni dans ma famille , ni dans mon cœur ; je sentoïis trop le plaisir de me faire obéïr ; j'avois quitté la Perse où j'étois révolté de la tyrannie , & j'étois devenu un tyran. Je tempérâi mon autorité dès que Zuleïman m'eut instruit dans la science des Sages ; j'avois eu des serviteurs , & le jour que je devins juste , je me trouvai environné de frères ; ils me devinrent chers quand ils eurent à se louer de moi , & je sentis le plaisir d'aimer étendre mon cœur. Mes femmes n'étoïent occupées qu'à se disputer mon amour & à se haïr : grace à

Zuleïman, elles ont connu des devoirs, & en cessant de s'ennuyer elles ont cessé de haïr. La brune Niaré est altière & capricieuse, mais elle n'a jamais d'entretiens avec Zuleïman sans en rapporter de la douceur, de la raison & de l'égalité. La blonde Felma est timide, son esprit est foible, elle a de mauvais rêves qui l'épouvantent, & Zuleïman la rassure. Avec quelqu'amitié que mes femmes & moi nous traitions nos serviteurs, ils ont des moments où leur état les humilie; Zuleïman leur apprend à s'estimer de posséder les vertus de leur état. S'il leur arrive quelque bien, il va partager leur joie, & il leur rappelle quelques circonstances qui doivent l'augmenter & qui leur échappoient. S'ils ont des peines, il les en console en leur présentant le tableau de leurs vertus, & en ouvrant leur ame à l'espérance. J'avois un Iman acariâtre qui contrarioit Zuleïman en tout; il vaut mieux perdre un Iman qu'un ami, & je renvoyai l'Iman. J'en ai un plus traitable; il s'est laissé persuader par Zuleïman que mes gens pouvoient plaire à Dieu, en vivant en frères, & en me servant bien. Nous ne lui permettons pas de nous parler de la vertu des Talismans,

des Amulettes, des passages du Coran: seulement nous le laissons prêcher tant qu'il veut les ablutions à nos femmes.

Zuleiman connoît le ciel, la terre, les causes des phénomènes, & nous préserve de mille erreurs. Il connoît les animaux; il sçait quels plants, quels grains, quelles herbes & quels engrais conviennent aux différents sols; il a perfectionné notre agriculture & les instruments dont se servent nos ouvriers; il nous apprend à faire des échanges avantageux de nos denrées; il nous fait sentir tous les jours, combien l'homme qui travaille & celui qui conduit les hommes, ont besoin de l'homme qui pense. Nous lui devons une partie de nos richesses; nous lui devons même l'art d'en jouir: enfin, nous lui devons d'être contents les uns des autres, de la nature & de nous-mêmes.





LE PLATANE.

LE sage Zirvan, après avoir eu la confiance du grand Dachelim, Roi des Indes, & l'estime du peuple, fut persécuté par le Visir Sourac. Zirvan se vit dépouiller de ses biens & de ses emplois : son épouse, la moitié de lui-même, mourut dans la douleur : un fils vertueux auroit consolé le Sage, & ce fils étoit dans les fers.

Zirvan, les yeux remplis de larmes, se rendoit tous les jours dans le jardin du grand Dachelim, Roi des Indes. Là, il s'arrêtoit au pied d'un Platane, auquel il contoit son innocence & ses malheurs.

Un jeune homme de la Cour le vit & l'entendit. Quoi, lui dit-il, tu te plains à ce Platane ? eh, le crois-tu sensible ? Comme les hommes, dit Zirvan, & il ne m'interrompt pas.



LE CONSEIL.

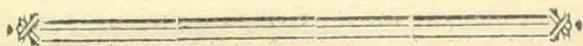
QUELQUES Ministres de Cosroës avoient délibéré d'une affaire importante en présence de Busurchumbur, & ils avoient décidé sans que le Sage eût ouvert la bouche. L'un des Ministres lui demanda pourquoi il avoit gardé le silence ? C'est, dit-il, parce que vous avez toujours vu le vrai, & pris le bon parti. Je n'aurois pu parler que pour moi, & il ne faut parler dans le Conseil que pour le bien des affaires.

LE PAUVRE.

UN jeune Roi se livroit à la dissipation & à tous les plaisirs que lui préparoient ces infâmes Courtisans qui fondent leurs espérances sur les foiblesses de leurs Maîtres. Un jour, il chantoit dans un festin ces paroles : J'ai joui des moments passés, je jouis des moments qui

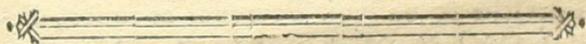
passent, & je vois l'avenir sans inquiétude. Un Pauvre, assis sous la fenêtre de la salle du festin, entendit le Roi, & lui cria : Si tu es sans inquiétude sur ton sort, n'en as-tu jamais sur le nôtre ? Le Roi fut frappé de ce discours ; il s'approcha de la fenêtre, regarda quelque tems le Pauvre avec attention & sans lui parler, lui fit donner une somme considérable, & sortit de la salle du festin. Il fit des réflexions sur sa vie passée ; elle avoit été opposée à tous ses devoirs : il eut honte de lui même ; il prit en main les rênes du gouvernement, qu'il avoit jusques alors abandonnées à ses Favoris : on le vit travailler assiduellement, & dans peu il rétablit l'ordre & le bonheur dans l'Empire. On lui faisoit souvent des plaintes de la licence & du désordre dans lesquels vivoit le Pauvre qu'il avoit enrichi. Enfin, il le vit un jour à la porte du Palais ; il étoit couvert de lambeaux, & il revenoit demander l'aumône. Le Roi le montrant à un des Sages de la Cour, car il aimoit les Sages depuis qu'il avoit de la vertu ; vois, lui dit-il, les effets de la bonté ; tu m'as vu combler cet homme de richesses, voilà le fruit de mes bienfaits ; ils ont corrompu le Pauvre,

ils ont été pour lui une source de nouveaux vices & d'une nouvelle misère. Cela est vrai, lui répondit le Sage, parce que tu as donné à la pauvreté ce que tu ne devois donner qu'au travail.



L'INNOCENCE,

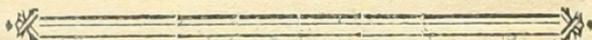
JE rencontraï un jour au bord de la mer un vertueux Laboureur qu'un Tigre avoit à demi dévoré; il étoit prêt d'expirer, & souffroit beaucoup. Grand Dieu! disoit-il, je te rends graces, j'ai des douleurs, & non des remords.



LE ZÈLE,

JE me souviens que dans ma jeunesse, après avoir passé quelque tems chez les Mollacks, j'en avois pris le caractère. Je vins revoir mon père, homme sage & vertueux. Pendant une nuit que j'étois couché dans sa chambre, au milieu de ma

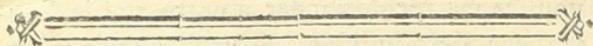
famille qui dormoit profondément, je ne fermois pas l'œil ; je lisois le Coran, & souvent j'en récitois à haute voix quelques passages ; ma lecture éveilla mon père ; je m'apperçus de son réveil, & je lui dit : Voyez - vous comme vos enfans sont plongés dans le sommeil, sans songer à Dieu ? Mon fils, me dit-il, il vaudroit mieux dormir que de veiller pour remarquer les fautes de tes frères.



LA VISION,

AARON RASCHILD, dans un de ses songes, fut transporté aux Enfers. Il y vit d'abord un Derviche & un Roi. Pourquoi es-tu ici, dit-il au Derviche ? Pour avoir eu l'ambition d'un Roi. Et toi, dit-il au Roi ? Pour avoir eu la religion d'un Derviche.





LA FORTUNE.

UN de mes amis vint un jour se plaindre à moi de sa situation. Je n'ai pas de fortune, me dit-il, & j'ai une famille nombreuse; je ne puis supporter plus long-tems le poids de sa misère & de la mienne. J'ai le dessein de m'éloigner de ma patrie, où j'ai honte de ma pauvreté. Dans les pays éloignés, je serai pauvre sans en rougir, puisque j'y serai inconnu: plusieurs malheureux se sont endormis du sommeil éternel dans le sein de l'Etranger, & ils ont trouvé quelque douceur à n'être ni méprisés, ni regrettés. Un seul motif me retient encore, je ne veux pas faire triompher mes ennemis; ils diront si je pars, Le voilà donc qui s'exile, ce misérable à qui le plaisir n'a jamais souri dans sa patrie.

Si je puis me mettre au-dessus de ces discours & partir, je sens que je ne suis pas sans talents & sans connoissances, & que j'en pourrois faire usage dans les pays étrangers; j'écris passablement, je sçais l'arithmétique, & si vous

R

voulez me recommander à votre ami le Gouverneur du Ghulistan, & qu'il voulût m'employer dans les affaires du Roi, la fortune se lasserait de me persécuter; peut-être que je parviendrois aux dignités. Mon ami, lui dis-je, prends garde à toi, il y a deux sortes de place chez les Rois; celles qui donnent le nécessaire, & celles qui donnent la puissance. Dans les premières, on est assez tranquille; dans les autres, on est environné de dangers: il faut te résoudre à te contenter de peu, ou à craindre beaucoup.

Mon ami me répondit que dans l'état où il étoit, il ne vouloit pas faire ces réflexions, que l'espérance étoit sa seule consolation, & qu'il vouloit s'y livrer; qu'au reste, sa probité feroit toujours sa sûreté. Hélas! lui dis-je, vous me rappelez l'histoire d'un certain Renard un peu plus prudent que vous ne l'êtes. Quelqu'un le vit un jour courir de toutes ses forces, & s'enfuir vers son terrier; il lui demanda: Pourquoi cette fuite précipitée? as-tu commis quelque crime dont tu craignes le châ-timent? Aucun, dit le Renard, Dieu merci, & ma conscience ne me reproche rien; mais

je viens d'entendre les Officiers du Roi dire qu'ils avoient besoin d'un Dromadaire. Eh ! qu'as-tu de commun avec un Dromadaire ? Mon Dieu, dit le Renard, les gens d'esprit ont toujours des ennemis : si quelqu'un s'avoit de me montrer aux Officiers du Roi en disant, voilà un Dromadaire, je serois pris & enchaîné sans qu'on se donnât la peine de m'examiner. Mon ami, je reviens à vous : je connois votre intégrité ; mais les hommes faux vous cachent les pièges qu'ils semeront sous vos pas ; le méchant fera entendre sa voix flétrissante ; le Prince sera prévenu, & qui trouverez-vous qui prenne votre défense ? Soyez modéré : la mer est le chemin des richesses ; mais si vous aimez la sécurité, restez au rivage. Comme votre ami, je vous dois mes conseils, mais je vous dois aussi mes services, & je vais vous donner une Lettre pour le Gouverneur du Ghulistan.

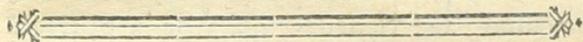
Le lendemain mon ami partit avec ma Lettre ; le Gouverneur lui donna d'abord un petit emploi ; on lui trouva du jugement, de la dextérité, de la politesse ; on ne tarda pas à l'avancer : on fut également content de lui dans des postes

R ij

plus élevés ; & enfin , il fut mandé à la Cour. Le Roi prit pour lui de l'estime & du goût ; il en fit son Favori ; on le montrait au doigt. Voilà , disoit-on , l'ami de notre Maître. Il ne tarda pas à me faire part de ses succès , & je partageois sa joie ; Dieu soit loué , disois-je , je vois qu'il ne faut jamais renoncer au bonheur ; les sources du bien & du mal sont cachées , & nous ignorons laquelle doit s'ouvrir pour arroser l'espace de la vie.

Peu de tems après j'allai faire le pèlerinage de la Mecque ; à mon retour , je rencontrai dans un vallon sauvage , mais fort agréable , un homme en habit de payfan qui sortoit d'une cabane , & venoit à moi en riant & en chantant ; il m'aborda dans un chemin couvert de grands arbres , & il me dit : Les Courtisans que vous m'aviez peint ont été mes ennemis du jour que le Roi m'approcha de sa personne ; ils m'ont accusé de complots contre l'Etat & d'innovations dangereuses : le Roi a négligé de connoître la vérité. Mes amis , ceux que j'avois obligé , ont gardé le silence ; & quelques-uns même se sont joints à mes accusateurs. On m'a jetté dans une affreuse prison , où j'ai gémi long-

tems ; j'en suis sorti , & on m'a exilé après m'avoir ôté mes richesses. Vous me revoyez pauvre , mais content ; je connois les hommes & la fortune ; j'ai une cabane , & le petit champ que je cultive suffit aux besoins de ma famille & aux miens.



LA PRIERE.

UN Mollack , au milieu d'une Mosquée , bai-
soit fréquemment la terre , & crioit de tems
en tems à haute voix : Grand Dieu , ne te sou-
viendras-tu pas de ton serviteur qui ne t'a
jamais oublié ?

Un Laboureur , caché dans un coin du Tem-
ple , disoit à demi-voix : Grand Dieu , par-
donne-moi mes fautes , & pour récompenser
le peu de bien que j'ai pu faire , donne-moi
la force de faire le bien.



LE SANTON.

QU'EST-CE qu'un Santon ? C'est un homme qui obéit à des règles opposées à l'instinct de la nature , qui renonce aux plaisirs , au travail , aux soins , aux richesses , qui a de la pauvreté & de la patience. O Saadi ! est-ce là l'homme vertueux ? Pardonne cependant à cet homme inutile ; remplis ton cœur du délicieux sentiment de la bienveillance , étends ta bonté sur l'homme trompé , & même sur l'homme trompeur. Pardonne à l'injuste & à l'insensé ; ne leur dois-tu pas l'exercice de quelque vertu ?

Le fils de Nourshivan vit un jour un Sage qui avoit les yeux & les bras levés vers le Ciel , & le visage tourné du côté de l'Orient ; il faisoit à Dieu cette prière : O grand Dieu , ayez pitié des méchants ; car vous avez tout fait pour les bons lorsque vous les avez faits bons.

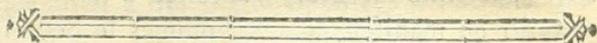


LE FAVORI.

TANT que la main cruelle de la pauvreté s'est appesantie sur moi, j'ai songé à ne point m'avilir en manifestant aux hommes le besoin que j'avois de leur pitié. Je n'ai point réveillé dans le cœur des Grands le sentiment de bienveillance que m'inspiroit la pauvreté. Je ne leur parlois alors que de l'ordre & de la justice ; mais depuis que le souverain Seigneur des Seigneurs a fait desoendre ses grâces sur son serviteur, & l'a délivré des horreurs du besoin, il ose parler aux Grands de la bonté.

Onar, le Favori du Prince, m'avoit mené dans une de ses maisons de campagne, aux bords de l'Euphrate ; & là je recevois souvent les prières du malheureux pour les porter aux pieds d'Onar. Il m'écoutoit, & me refusoit. L'un, disoit-il, ne méritoit pas les grâces du Prince, parce qu'il étoit accusé d'un certain défaut : cet autre, parce qu'il étoit soupçonné d'une certaine faute. Celui-là étoit jeune encore ; celui-ci ne l'étoit plus assez. Vous voyez, ajou-

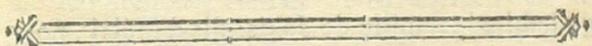
toit Onar en me refusant, que je suis fidèle aux principes de justice que vous m'avez donnés autrefois. Je lui répondis : Puissant Onar, montres-moi que tu n'es pas dur, & je te sçaurai gré d'être juste.



L'ENVIE.

J'AVOIS vu dans le palais d'Uglumish, le fils d'un Gouverneur de Province, qui dans un âge encore tendre avoit de l'esprit, de la prudence & du jugement; sa physionomie avoit dès-lors un caractère de force & de grandeur; le Roi, qui étoit fort jeune, en fit son ami, & les jeunes gens de la cour le prirent en aversion; ils lui tendirent des pièges: ils cherchèrent à le perdre ou à le faire périr; mais ils ne retardèrent pas même son avancement. Un jour, le Prince lui disoit: Quelle peut être la cause de la haine que tu inspires à mes Courtisans? elle est violente, ne pourrois-tu pas la faire cesser? O Roi, répondit le Favori, j'ai fait usage de ta puissance pour le bonheur de tes

sujets & pour ta gloire ; à mesure que je me conciliois le cœur du peuple & ton cœur , j'éloignois de moi mes anciens amis : je ne me connois qu'un moyen de les ramener , c'est de remplir mes devoirs avec moins d'exactitude , & de perdre tes bonnes graces. Poursuis , & ne crains rien , dit le Roi ; le Soleil ne doit pas cesser d'éclairer , parce que la lumière blesse les yeux des oiseaux de nuit.



LE VOYAGE DE LA MECQUE.

JE faisois le voyage de la Mecque avec une troupe de jeunes gens aimables ; j'admirois leur gaieté , leur sensibilité , leur penchant au plaisir & à la vertu ; ce caractère me charmoit , & cette société me rappelloit aux sentiments agréables & aux pensées de ma jeunesse. Ils chantoient tantôt leur maîtresse , tantôt les charmes de l'amitié , quelquefois ceux de la bienfaisance & l'auteur de la nature ; ils se trouvoient comblés de ses bienfaits , & ils étoient heureux avec reconnoissance.

Il se joignit à nous un Santon de la montagne de Pétra ; il cherchoit à placer quelque éloge du jeûne, de la continence, des macérations, & quelque satire de la nature humaine & du plaisir. Les cris de joie le révoltoient, notre bienveillance pour lui l'effarouchoit. La seule marque d'intérêt qu'il nous donna, fut de prier à haute voix l'Être suprême de nous tirer promptement de notre ivresse.

Un jour que nous approchions du hameau qu'habite la famille de Jakias fils d'Hélal, nous vîmes accourir à nous des enfants & de jeunes filles qui nous apportoient, en chantant & en dansant, des fruits, du laitage & du pain : on voyoit le plaisir dans leurs yeux, & leur joie ajoutoit à la nôtre.

On étoit dans la saison où le Soleil entre dans le signe du Bélier ; les feuilles des Roses avoient écartés les filets verts qui les enveloppoient, & les rameaux des Grenadiers en fleurs éclatoient comme le feu ; le Soleil alloit se coucher, & ses rayons étoient déjà interceptés par les montagnes de l'Occident ; nous vîmes des troupeaux qui revenoient à l'étable en bondissant, de jeunes gens les conduisoient ;

les uns jouoient de la cornemuse, d'autres chantoient ; les oiseaux de la campagne n'avoient point encore cessé leurs chants, & le Rossignol avoit commencé les siens.

Je jettai mes regards sur le Santon farouche ; il étoit morne au milieu de cette allégresse universelle ; il arrachoit pour son souper quelques racines insipides, & se dispoisoit à passer la nuit sur le sable. Je lui dis : Malheureux ennemi de l'homme, ennemi de toi-même, es-tu sourd à la voix du plaisir qui retentit dans toute la nature ? Peux-tu entendre sans émotion les chants de ces jeunes gens satisfaits, & l'Alouete qui descend des cieus en répétant ses airs gais, & le Rossignol qui a commencé sa chanson voluptueuse & tendre ? Ne sens-tu pas que leur chant te dit qu'ils sont heureux ? Ne vois-tu pas les bonds légers des Béliers, & les mouvements de ces Chameaux qui s'égaient sous le fardeau qui les couvre ? De quelle espèce es-tu donc, si tu ne partages pas le sentiment de tout ce qui respire ? Regardes ces arbres utiles, vois le Zéphyr agiter leurs branches fleuries ; il n'imprime aucun mouvement au rocher, auquel ressemble ton cœur aride & dur. O ! fitu

n'aimes pas le plaisir , quel motif as - tu donc de faire le bien ? Porte tes yeux autour de toi , vois ces campagnes fertiles , ces cieus & ces mers : qu'est-ce que le monde ? L'ouvrage d'un Dieu bon. Quel hommage exige de toi sa bonté ? Ton plaisir & une action de grace. Quel devoir t'impose sa bonté ? Le plaisir des autres. Jouis , voilà la sagesse. Fais jouir , voilà la vertu.

O ! mes frères , élus de Mahomet , disciples fidèles , disciples d'Hali , de Brama ou de Zerdust , écoutez les paroles de Saadi , écoutez les des oreilles de l'ame :

Quand Dieu commanda au Soleil de porter le jour dans l'immensité des cieus , & de répandre la fécondité sur le globe de la terre , il dispersa les hommes & leurs compagnes au Nord , au Midi , à l'Orient , à l'Occident , & il leur dit : Jouissez des éléments & des délices de l'ame ; par-tout où vous porterez vos pas , vous rencontrerez vos frères ; soyez-vous utiles les uns aux autres , & la terre fleurira sous vos mains , & les Lions , les Pantères & les Tigres respecteront votre union.

L'homme oublia les paroles du Très-Haut

Le frère voulut commander au frère, & ils furent ennemis; les armes de l'injuste furent employées contre l'innocent, & le soumirent; l'injuste fit des loix, & ses esclaves dociles lui firent de nouveaux esclaves.

Dieu daigna sortir encore du nuage lumineux qu'il a placé autour de son trône; il descendit entre la terre & les sphères, & le tonnerre de sa voix se fit entendre.

Il dit aux hommes: Vous voilà rassemblés en grands peuples: ô peuples, soyez-vous utiles les uns aux autres, & que les productions du Midi passent au Nord; que les lumières de l'Orient éclairent l'Occident: restez unis, c'est votre intérêt & celui de vos chefs.

L'homme oublia les paroles du Très-Haut; des esprits pervers semèrent la défiance d'un bout du monde à l'autre, & la crainte arma les nations contre les nations: bientôt les peuples ne virent plus dans leurs chefs que des ennemis, & les chefs ne virent dans les peuples que des animaux indociles & dangereux.

Rois, Califes, Sultans, Princes de la terre, fermez l'oreille aux discours de vos flatteurs; écoutez la nature, elle vous crie que nous som-

mes tous les membres d'un même corps. O arbitres des hommes ! descendez en vous-mêmes, lisez dans vos cœurs, & vous y retrouverez les paroles du Très-Haut, elles y sont gravées.

Faites grace au foible ; soulagez le pauvre ; honorez l'homme utile ; récompensez l'homme laborieux ; consultez le Sage ; éloignez l'insensé ; rendez justice à tous, & vous n'aurez pas d'ennemis.

O arbitres des hommes ! craignez les plaintes des malheureux ; elles parcourent la terre ; elles traversent les mers ; elles pénètrent les cieux ; elles changent la face des Empires. Il ne faut qu'un soupir de l'innocent opprimé, pour remuer le monde.

F I N.

O
né-
ou-
ont

e ;
me
in-
rez

in-
e ;
les
II
our

bb
w
d
p
no
p
o
s





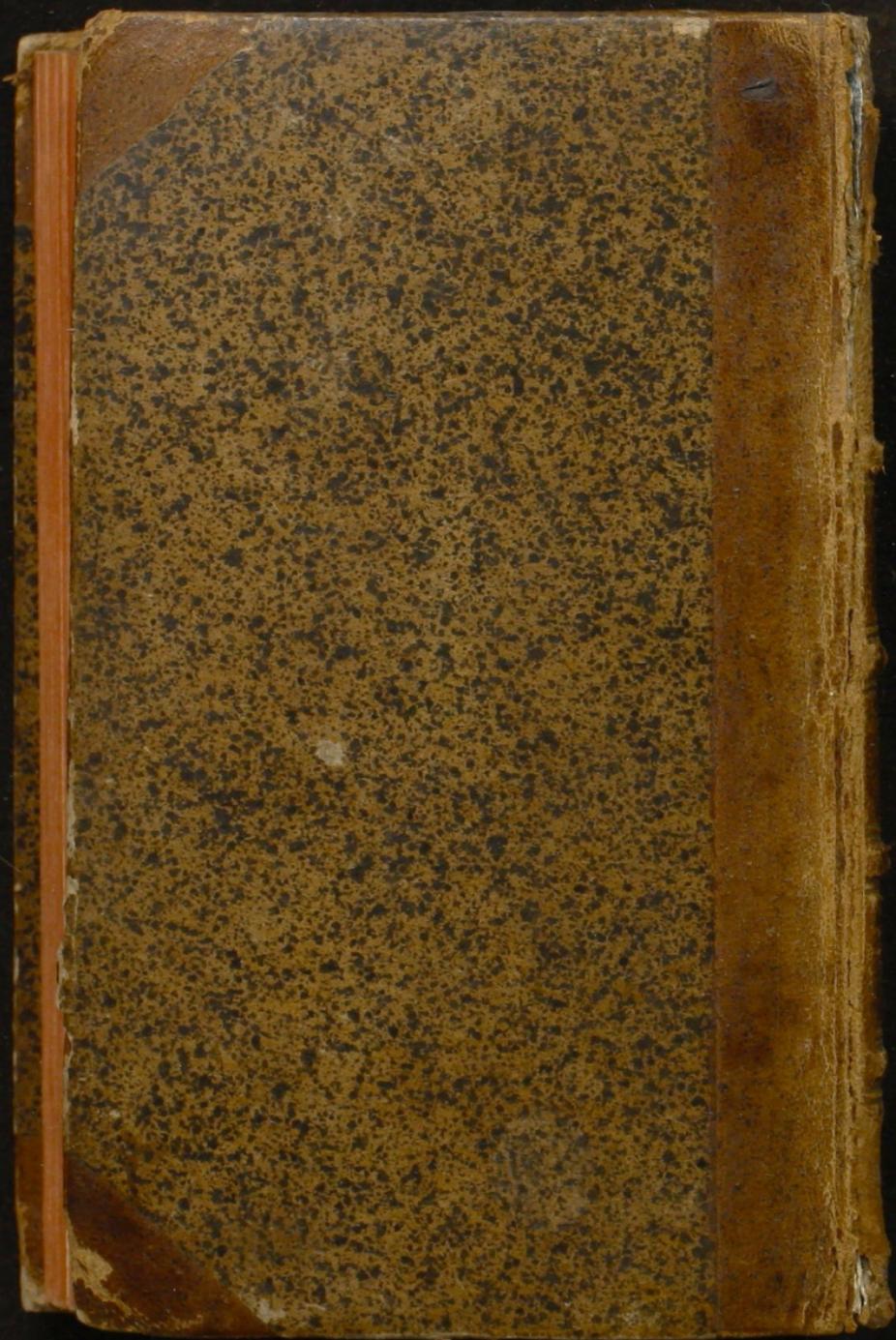
43 $\frac{16}{h, 7}$
s

Al: 43 $\frac{16}{h, 7}$

X2736105









Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

LES SAISONS, POÈME.

Puissent mes chants être agréables à l'homme
vertueux & champêtre, & lui rappeler
quelquefois ses devoirs & ses plaisirs.

WIELAND.



A AMSTERDAM.

1769.